Alain Vergnioux

George Sand et l'éducation populaire

Leroux, Nadaud, Perdiguier

Lambert-Lucas

Tout en élaborant pour son entourage personnel – familial et rural –, une pédagogie progressiste et des valeurs éducatives inspirées tant par Jean-Jacques Rousseau que par sa propre formation aristocratique, George Sand (1804-1876) n'a cessé d'encourager, sa vie durant, une conception républicaine, révolutionnaire et socialiste de l'« école du peuple ».

Figures emblématiques d'intellectuels issus des classes laborieuses, Agricol Perdiguier dit Avignonnais la Vertu (1805-1875), Martin Nadaud (1815-1898) et surtout Pierre Leroux (1797-1871) sont de sa génération. Ils ont traversé les mêmes événements – Restauration, Trois Glorieuses, Révolution de 1848, coup d'État de Louis-Napoléon. Ils partagent les mêmes aspirations de promotion et d'émancipation de la classe ouvrière, d'abord par la formation professionnelle, l'élévation des compétences scientifiques et techniques, l'acquisition d'une culture générale, puis par la conquête des droits sociaux et politiques qui permettront le passage de la société à un État démocratique.

Dans cet essai synthétique, l'auteur retrace les linéaments de ces parcours et de ces idéaux où l'École de Jules Ferry et de Ferdinand Buisson a puisé ses racines.

Alain Vergnioux, ancien élève de l'ENS de Saint-Cloud, professeur agrégé et docteur en philosophie, est professeur émérite de l'Université de Caen. Il est le directeur de la revue Le Télémaque (philosophie, école, société) *et de la collection « Philosophie de l'éducation » chez Vrin. Ses travaux concernent principalement l'histoire et la philosophie de l'éducation :* Le Sens de l'école et la démocratie *(dir., 2001)*, Cinq Études sur Célestin Freinet *(2005)*, Éducation et longue durée *(dir., 2007)*, Théories pédagogiques. Études épistémologiques *(2009)*, Grandes Controverses en éducation *(éd., 2013)*.

Couverture : Jean-Baptiste Corot, *Forêt de Fontainebleau*, 1834
National Gallery of Art, Washington D.C.

9 782359 351156

120 pages
15 euros
ISBN 978-2-35935-115-6

© Lambert-Lucas, Limoges, 2014 ISBN 978-2935935-115-6

Alain Vergnioux

George Sand
et l'éducation populaire

Leroux, Nadaud, Perdiguier

Ouvrage publié avec le concours du CERSE
Université de Caen Basse-Normandie

INTRODUCTION

Les raisons sont nombreuses d'associer le nom de George Sand aux projets d'éducation populaire qui se mettent en place et se développent dans la première moitié du XIXe siècle.

Elle a rencontré et travaillé avec les plus emblématiques de ses protagonistes : Agricol Perdiguier, Martin Nadaud, Pierre Leroux en particulier. Elle a milité personnellement pour l'instruction du peuple, plus spécifiquement en direction des femmes, à la fois dans son œuvre romanesque ou théâtrale et par son engagement dans la presse républicaine et socialiste. Enfin, comme elle le dit elle-même, elle s'est voulue « institutrice » auprès de ses enfants, de ses petits-enfants et des habitants de Nohant.

À cet égard, ses convictions sont fortes : l'instruction est la voie maîtresse de l'émancipation sociale et politique. Au premier rang elle place l'apprentissage de la lecture qui ouvre l'accès à toutes les autres connaissances, mais elle donne une part égale à l'écriture (ce qui est plus rare à l'époque) qui permet la mise en forme de la réflexion et l'expression, individuelle et collective, de la pensée. Faire reculer les frontières de l'ignorance, c'est assurer la liberté de l'esprit, condition de toutes les autres libertés.

Dans ce domaine, elle sait faire preuve d'innovation pédagogique, s'interrogeant sur les nouvelles méthodes de lecture (en particulier la méthode lafforienne), projetant sur les apprentissages disciplinaires classiques des conceptions pédagogiques modernes, forgeant l'idée d'une éducation globale ouverte aux arts et aux sciences, faisant sa part à l'éducation du corps, à une éducation pratique, manuelle et proche de la nature – terrain de découvertes et d'expériences infinies –, une éducation enfin qui

soit égale pour les filles et pour les garçons, ce en quoi elle s'éloigne de Rousseau dont elle a fait une lecture critique étonnamment moderne.

Il n'existe pas d'ouvrage de synthèse sur les rapports de George Sand et l'éducation [1]. En dehors de son œuvre proprement littéraire, les recherches sandiennes se sont tournées surtout vers son action politique auprès des socialistes et des républicains, son engagement dans la défense de la cause des femmes, alors que la question éducative est omniprésente dans son œuvre. Ce livre se propose donc de combler un manque. Mais son originalité consiste aussi à situer les positions de George Sand dans son contexte historique : l'élaboration d'une idée moderne de l'éducation populaire et les premières – mais durables – mises en forme concrètes et pratiques de l'éducation du peuple, dans ses trois dimensions, d'instruction, d'émancipation sociale et politique et de formation professionnelle.

Dans cette perspective, le livre développe les doctrines ou les actions menées dans ce domaine par Perdiguier, Nadaud et Leroux, qu'elle a rencontrés tous les trois et souvent dans une collaboration très active.

Elle rencontre Pierre Leroux en 1835 lors du procès des manifestants arrêtés à la suite des manifestations de 1834 à Paris et à Lyon ; ce sera le début d'une amitié de plus de trente ans ; elle le soutient dans ses entreprises éditoriales, l'invite à Nohant, l'aide à s'installer à Boussac ; il lui apporte de son côté la puissance de sa réflexion théorique, l'apprentissage d'une philosophie politique qui lui a manqué lors de sa propre éducation. C'est Pierre Leroux qui lui présente Perdiguier en 1840 qu'elle brûlait de rencontrer après la lecture de son livre sur le compagnonnage ; elle le soutient dans la diffusion du livre, elle s'en inspire et lui demandera sa relecture et ses conseils quand elle compose elle-même *Le Compagnon du Tour de France*. Elle connaît l'action de Martin Nadaud à Paris, son élection en 1848, puis comme député de la Creuse de 1877 à 1889 ; elle l'a rencontré plusieurs fois et en 1871, quand il passe à Boussac au cours de sa tournée électorale après son retour d'exil, elle ne

1. Il faut noter toutefois la parution en 2013 à Paris d'un numéro spécial de la revue de l'association Les Amis de George Sand, dirigé par Michèle Hecquet : Sand et l'éducation.

cache pas son admiration pour un homme « digne entre les plus dignes de représenter les bonnes aspirations du peuple. »[2]

Ajoutons que ces trois hommes se connaissent bien et ont partagé les grands combats de la période. Ils coopèrent aux mêmes journaux, *L'Atelier*, *La Ruche populaire*, *La Revue indépendante*, *Le Populaire.* Perdiguier et Nadaud siègent ensemble sur les bancs de l'Assemblée constituante élue en 1848 et se retrouvent ensemble en exil à Bruxelles après le coup d'État.

Les réunir autour de George Sand permet de faire revivre la dynamique de toute une époque, dans sa diversité bouillonnante, d'en rendre la richesse et la complexité intellectuelle, de montrer comment, à partir de positions très différentes, la question de l'éducation du peuple et de l'instruction publique est au cœur de l'idée républicaine.

Le livre se divise en cinq chapitres : le premier décrit la genèse, au début du XIXe siècle, de l'idée d'éducation populaire et la situation de la scolarisation primaire. Les trois chapitres suivants sont consacrés respectivement à Perdiguier, Nadaud et Leroux en développant plus spécifiquement leurs réflexions et leurs actions en faveur de l'éducation du peuple et leurs relations avec George Sand. Le cinquième chapitre analyse la position très originale de George Sand sur les questions éducatives, à maints égards en avance sur son temps, comment en un sens elle en présente à travers ses différents écrits une sorte de synthèse et en exprime les aspirations les plus profondes, toute entière dévouée à l'idée que l'éducation est le levier le plus puissant de l'émancipation sociale.

2. George Sand, *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Paris, Michel Lévy Frères, 1871, p. 84.

1

L'ÉDUCATION POPULAIRE : CONTEXTES, CONDITIONS, PREMIÈRES ÉTAPES

Même si le projet d'éduquer ou d'instruire le peuple peut dans la longue durée trouver ses manifestations premières au XVIe siècle, c'est au XIXe siècle, avec la Révolution de 1789 puis les Révolutions de 1830 et 1848 qu'il va accéder à la maturité et entrer dans l'ère de la modernité. Cela se mesure en termes d'enjeux et de finalités, mais aussi dans l'invention et la mise en œuvre de projets et de réalisations concrètes.

Le premier de ces enjeux est celui de l'alphabétisation, ou de façon plus large, de la scolarisation de l'enfance, et c'est avec la Réforme luthérienne qu'il s'exprime d'abord : l'exercice de la foi doit pouvoir s'appuyer sur la lecture de la Bible par les fidèles, ce à quoi répond la Contre-Réforme avec, de façon exemplaire, la création par Jean-Baptiste de la Salle de la congrégation des Frères des Écoles Chrétiennes. Il s'agit dans chaque cas d'assurer, de consolider le contrôle de l'Église sur les consciences ; pour Luther, de faire dès l'enfance entrer les âmes dans les lumières de la vraie Religion par la lecture directe des textes saints ; pour la Contre-Réforme de sauver des âmes et de maintenir les positions de l'Église catholique dans la société, voire de reconquérir des positions perdues.

Néanmoins, c'est avec le XIXe siècle que les enjeux proprement sociaux et politiques de l'éducation populaire vont pouvoir s'exprimer de façon claire et que s'ébauchent ses orientations principales. Dans son *Histoire de l'éducation populaire en France*, Antoine Léon indique :

> Vouloir éduquer les hommes du peuple, c'est d'abord pour les législateurs révolutionnaires les préparer à devenir des individus raisonnables, sensibles aux valeurs mais aussi aptes à défendre les libertés récemment acquises, contribuer à fortifier leurs capacités intellectuelles et à développer leurs compétences professionnelles. [1]

Il s'agit de mettre en place au profit des classes populaires une éducation qui se développe dans trois directions : formation morale et politique, formation intellectuelle, formation professionnelle. Ou encore :

– faire accéder le peuple aux connaissances savantes,
– promouvoir des valeurs et des finalités générales : civisme patriotique, solidarité des travailleurs, morale humaniste ou socialiste révolutionnaire, renouvellement de la pensée évangélique et retour aux sources pures de la chrétienté – les deux souvent entremêlées,
– favoriser l'ascension sociale et l'amélioration des conditions.

L'idée d'une école publique vouée à l'instruction des enfants (de tous les enfants) est bien présente dès 1789, mais elle sera longue à mettre en place, faute de moyens ; elle ne commencera à voir le jour qu'avec les lois du Ministre Guizot en 1833 et ne pourra trouver sa pleine extension que cinquante ans plus tard avec la Troisième République et les lois sur l'École publique que fait voter Jules Ferry.

Un trait essentiel du développement de l'éducation populaire est l'aspiration démocratique à l'égalité et à la liberté, qui va prendre la forme d'une revendication : c'est le « droit à l'instruction » – plus radicalement, l'affirmation corollaire de l'« égalité des intelligences », déjà présente dans les débats des Lumières (par exemple entre Diderot et Helvétius) mais qui donne lieu, avec Joseph Jacotot, à un véritable programme d'éducation pour tous [2].

1. Antoine Léon, *Histoire de l'éducation populaire en France*, Paris, Fernand Nathan, 1983, p. 9.

2. Jean-François Garcia, *Jacotot*, Paris, PUF, « Pédagogues et pédagogies », 1997.

1.1 PREMIÈRES INITIATIVES

À la veille de la Révolution, en 1783, Philipon de la Madeleine, dans ses *Vues patriotiques sur l'instruction du peuple*, propose l'institution de cours publics qui anticiperaient sur les cours pour adultes de la période suivante ; il voyait même les curés, une fois par mois, remplacer le prône et le catéchisme par des cours sur l'agriculture et l'industrie. Les premiers projets de scolarisation primaire sont bien antérieurs, mais il s'agit ici d'une formation à destination des adultes, qui vise une élévation générale du niveau de l'instruction, une instruction utile au développement des richesses de la nation, au progrès de la société et au bien-être des individus [3]. Conçu en 1794, sous la Convention thermidorienne, le *Conservatoire des Arts et Métiers* se donnait pour mission de diffuser les découvertes scientifiques et techniques auprès de tous les citoyens désireux de s'instruire.

En 1815, la *Société pour l'instruction élémentaire* est créée sur le modèle de ce qui se fait en Angleterre et deux cours gratuits seront ouverts à Paris en 1820 et 1821 à l'initiative du préfet de la Seine (par ailleurs président honoraire de la Société) ; trois autres cours pour adultes sont ouverts en 1822, puis leur nombre s'accroît : le nombre d'écoles pour adultes passe de six en 1828 à vingt-trois en 1834 :

> L'école de la rue Saint-Lazare, contrôlée par la Société pour l'instruction élémentaire, reçoit tous les soirs 150 élèves dont les deux tiers lisent et écrivent un peu mais ignorent le calcul et le dessin. Il s'agit d'apprentis et d'ouvriers de l'âge de 12-13 ans qui ont leur domicile et leur atelier dans le voisinage de l'école où ils ont vécu comme enfants ; ils y reviennent parce qu'ils sentent qu'ils n'y sont pas restés assez longtemps. [4]

D'autres cours s'ouvrent en province, à Lyon dans l'industrie textile, en Lorraine à l'initiative d'industriels philanthropes auprès des ouvriers des verreries. À Lyon, en 1829, la Société ouvre un cours pour adultes qui adopte la méthode d'enseignement élaborée par Joseph Jacotot.

3. Voir Bénigno Cacérès, *Histoire de l'éducation populaire*, Paris, Seuil, 1964, p. 18.

4. Rapport de 1828, cité par Antoine Léon, *op. cit.*, p. 13.

« L'école des pauvres »

En 1830, l'*Association polytechnique pour le développement de l'instruction populaire* est créée par d'anciens élèves de l'École polytechnique qui se proposent de donner des cours de sciences appliquées aux ouvriers. Albert Perdonnet, qui en fut l'animateur pendant de nombreuses années, dresse dans son livre *De l'utilité de l'instruction pour le peuple* (1867) le tableau de l'éducation des adultes de Charles X au Second Empire ; il souligne :

> En 1830, nous ne faisions que 8 cours à Paris et ces 8 cours semblaient satisfaire aux besoins de la population parisienne. Aujourd'hui, nous en faisons plus de 200.

Les cours de l'Association polytechnique sont très divers : grammaire et composition française, arithmétique, géométrie, algèbre, trigonométrie, comptabilité, dessin, hygiène, physique, chimie, mécanique, astronomie, législation, géographie, histoire naturelle, technologie, économie politique, langues étrangères, chant… [5].

> Objet de l'association
>
> Art. Premier. L'association a pour but de donner gratuitement aux adultes des deux sexes une instruction appropriée à leur profession.
>
> Pour atteindre ce but, elle établit, en se conformant aux lois, des cours relatifs au commerce, à l'industrie et aux arts, et des conférences scientifiques et littéraires. Elle s'interdit de traiter toutes les matières politiques et religieuses. Les cours sont groupés par sections dans les différents quartiers de Paris. [6]

1.2 L'INTERVENTION DU GOUVERNEMENT : LA LOI GUIZOT

La loi du 28 juin 1833 présentée par le ministre François Guizot repose sur le constat qu'en 1827, 57 % des conscrits ne savent ni lire ni écrire. Le gouvernement se donne alors pour but d'organiser l'instruction primaire autour de deux principes : (1) la liberté d'enseignement, (2) l'institution d'une école publique. La loi définit le métier d'instituteur et crée un corps d'inspecteurs chargé, sous l'autorité du préfet, de contrôler dans chaque département l'application de la loi.

5. Bénigno Cacérès, *op. cit.*, p. 20-21.

6. Cité par Antoine Léon, *op. cit.*, p. 52.

Ce que l'on sait moins, c'est que la loi envisage aussi un enseignement postscolaire dispensé en cours du soir, et reconnaît les Associations d'éducation populaire qui l'assurent sous diverses formes :

> Il doit exister au-delà des écoles primaires, pour les jeunes gens ou les hommes faits qui n'ont pu en profiter, des établissements spéciaux où la génération laborieuse déjà engagée dans la vie active puisse recevoir l'instruction qui a manqué à son enfance, je veux parler des classes d'adultes. [7]

Un arrêté en date du 22 mars 1836 réglemente l'ouverture de cet enseignement, et en 1840, on compte 3 403 classes qui donnent des cours pour adultes à 68 508 auditeurs.

1.3 LES ŒUVRES CATHOLIQUES

On connaît la situation de la classe ouvrière dans la première moitié du XIXe siècle grâce aux enquêtes de Louis-René Villermé [8], d'Eugène Buret [9] et d'Édouard-Antoine Ducpétiaux [10], mais on sait grâce à des études démographiques plus récentes que le sort de la paysannerie n'était guère plus enviable. Pour n'en donner qu'un indicateur, le taux de mortalité infantile en France au Second Empire est de 22 % (moyenne nationale) avec un maximum en Seine-Inférieure (31 %) et en Eure-et-Loir (37 %). Celui des enfants illégitimes atteint 50 %, avec des pics à 90 % en Loire-Inférieure ou en Seine-Inférieure. À la malnutrition des campagnes due à des pratiques culturales inefficaces et aux conditions d'hygiène généralement désastreuses s'ajoute le poids des préjugés et de l'ignorance [11].

L'Église catholique a toujours enseigné qu'il faut soulager la misère d'autrui par la charité, mais l'aumône ne suffit plus et il existe des misères imméritées, touchant particulièrement les

7. François Guizot, circulaire du 2 juillet 1833, cité par Bénigno Cacérès, *op. cit*., p. 19-20.

8. *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (2 vol., 1840), rééd. *Tableaux de l'état physique et moral des salariés en France*, Paris, La Découverte, 1986.

9. *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France,*1840.

10. *De la condition physique et morale des jeunes ouvriers et des moyens de l'améliorer*, 1843.

11. Catherine Rollet, *Les Enfants au XIXe siècle*, Paris, Hachette, « La Vie quotidienne », 2001.

conditions ouvrière et paysanne, des injustices qu'il faut redresser ou compenser.

Ce sentiment est accentué par l'apparition d'une nouvelle pauvreté, portant sur une main d'œuvre venue de la campagne, déracinée, entassée dans des taudis, touchée par l'alcoolisme et la prostitution, où les enfants sont laissés à l'abandon quand ils ne sont pas exploités dès le plus jeune âge dans les fabriques.

Même si l'expression de « catholicisme social » est tardive (elle date des années 1890), la problématique apparaît dès le début du siècle : la pensée catholique accède à l'idée que l'humanité peut progresser et que ce progrès est en germe dans l'Évangile (on ne juge plus que l'idée de progrès est un produit pernicieux de la pensée philosophique) :

> On peut admettre que le « catholicisme social » est né lorsqu'une synthèse s'est opérée entre les deux notions […], celle du « problème ouvrier » de caractère économique, celle de « progrès » de caractère intellectuel. Lier le progrès social à l'amélioration du sort des ouvriers, croire que l'avènement d'une ère de bonheur pour les classes populaires est le véritable but de l'évolution humaine, telle est la découverte essentielle. [12]

En février 1848, l'abbé Maret, qui anime le journal *L'Ère nouvelle* et participe aux premières conférences Saint-Vincent-de-Paul, peut déclarer :

> Nous regardons l'amélioration progressive du sort moral et matériel de la classe ouvrière comme la fin même de la société. [13]

Dès 1822, la société de Saint-Joseph a été créée à l'initiative de l'abbé Lowenbruck ; elle réunit des chefs d'atelier catholiques de diverses professions afin de leur fournir des ouvriers mieux formés et honnêtes ; très rapidement il recueille plus de deux cents adhésions chez les patrons et l'effectif des ouvriers atteint sept mille inscrits :

> L'association prit bientôt une grande extension. Le but de l'œuvre était de procurer de l'ouvrage aux ouvriers, de les perfectionner dans leurs métiers et de les placer chez des maîtres où ils recevront l'exemple de toutes les vertus. La maison de Saint-Joseph accueillait les ouvriers envoyés par les provinces ou l'étranger ; munis de

12. Jean-Baptiste Duroselle, *Les Débuts du catholicisme social en France, 1822-1870*, Paris, PUF, 1951, p. 9.

13. *Ibid.*

> bons certificats, ils recevaient l'hospitalité gratuite jusqu'au moment où ils entraient dans les ateliers choisis avec une sollicitude toute paternelle. [14]

Chez les catholiques libéraux, des hommes et des idées se retrouvent dans des journaux comme *L'Université catholique*, *Le Correspondant*, *L'Alliance*. Ces intellectuels ont conscience que le peuple prend la plus grande part à la création de la « richesse sociale » mais profite peu des résultats produits. Un journal comme *L'Alliance* propose en conséquence non plus « d'apporter quelques adoucissements à des souffrances passagères » par l'aumône, mais « de travailler par des institutions nouvelles à l'élévation du peuple et de préparer une société meilleure, plus conforme aux lois de la fraternité humaine et de la justice divine. » [15]

À cet égard, la création en 1833 de la Société de Saint-Vincent-de-Paul est exemplaire. Frédéric Ozanam, né à Milan en 1813, s'engage très tôt dans l'action catholique libérale ; influencé par la doctrine saint-simonienne, il se rallie aussi à l'idée républicaine. En 1833 il crée avec quelques étudiants en droit comme lui la Société de Saint-Vincent-de-Paul qui se manifeste à travers des « conférences » qui sont d'abord des réunions, des discussions. Assez rapidement la Société se structure, donne des cours du soir, apporte accueil et soutien matériel ; ses objectifs sont explicitement d'éduquer, de développer l'entraide et d'apporter des secours. « L'œuvre des apprentis » qui en est une émanation propose aux jeunes ouvriers une organisation stricte : il faut avoir treize ans, être présenté par ses parents, avoir une lettre de recommandation (en général du curé), pour bénéficier de la tutelle de frères ou de laïcs qui suivent leur formation et leur éducation. L'idée est de moraliser les jeunes de la classe ouvrière en les mettant à l'abri de mauvaises influences, de mélanger les classes sociales (quoique de façon dissymétrique), d'insérer les jeunes gens dans le monde du travail en en faisant de bons ouvriers, laborieux et respectueux. Un autre de ses buts – implicite celui-là – était de faire pièce au mouvement du compagnonnage, jugé

14. Jean-Baptiste Duroselle, *ibid*., p. 30. Il faut toutefois noter que la Société de Saint-Joseph fut dissoute en 1830 ; elle dépendait en effet de la Congrégation de Saint-Joseph, ultra-royaliste.

15. *Ibid*., p. 161.

anticlérical, par trop républicain, perméable aux idées socialistes (v. *infra*, Chapitre 2).

1.4 LA SCOLARISATION PRIMAIRE

Dans la première moitié du XIXe siècle, une proportion non négligeable des enfants est scolarisée, à tout le moins alphabétisée et leur nombre s'accroît rapidement : environ 1,3 million en 1830, plus de 4 millions en 1850. L'augmentation la plus rapide a lieu dans les années qui précèdent et suivent immédiatement la loi Guizot. Si les disparités régionales demeurent qui opposent la France du Nord et de l'Est aux régions de l'Ouest et du Sud, du moins s'amenuisent-elles. Toutefois, la fréquentation de l'école est très irrégulière selon les âges, le sexe, les saisons et oppose très nettement, outre les milieux sociaux, les villes et les campagnes ; dans ces dernières, pour des raisons extrêmement variées, les enfants peuvent aller en classe pendant une année ou quelques mois, puis interrompre leur fréquentation avant de retrouver le chemin de l'école. Pour la grande majorité des enfants, surtout dans les campagnes, la scolarisation ne va pas au-delà de l'apprentissage de la lecture et d'une arithmétique élémentaire ; l'enseignement de l'écriture est dissocié et ne paraît pas nécessaire [16].

Cette scolarisation n'a rien d'unifié ou d'homogène. On distingue classiquement trois « modes » d'enseignement : le mode individuel, le mode simultané, le mode mutuel, auxquels il faudrait ajouter le préceptorat (apanage des classes les plus aisées) où un précepteur enseigne à un élève toutes les matières requises par la « bonne éducation ».

Dans l'enseignement individuel, le maître s'adresse individuellement et successivement à chacun de ses élèves ; c'est le cas des petites écoles de l'Ancien Régime. Pour l'essentiel, il fait lire les élèves les uns après les autres, les enseigne chacun selon son niveau pendant que le reste de la classe s'occupe comme il peut ou s'amuse.

Dans l'enseignement simultané, le maître s'adresse simultanément à des élèves regroupés selon leur degré d'avancement ; c'est le cas chez les Frères des Écoles Chrétiennes.

16. Voir François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977, 2 vol.

Dans l'enseignement mutuel, les élèves sont enseignés par un des leurs parvenu à un niveau plus avancé (v. *infra*).

À la campagne, même si l'influence du prêtre n'est jamais très loin, le maître d'école est presque toujours un laïc. Martin Nadaud [17] reçoit à Pontarion les leçons d'un instituteur sévère et bourru, M. Rioublanc [18], mais il évoque en même temps le bon curé Mourlon, austère et vénérable qui « avait passé plus de dix ans à faire les guerres sous l'Empire », avait ensuite mis tous ses efforts dans l'ouverture d'une école et venait souvent visiter les élèves. En Seine-et-Marne, rapporte Georges Duveau [19], l'ouvrier Eugène Varlin apprit à lire et à compter sous la férule de deux maîtres dont le premier est un ancien sous-officier de zouaves qui a guerroyé en Algérie et amuse ses élèves en leur racontant ses campagnes. Perdiguier [20], pendant les trois années à peine qu'il fréquenta l'école de Morières, eut trois maîtres dont la variété résume bien l'époque : le premier, M. Madon, à la fois médecin et instituteur, imposait à ses élèves une discipline sévère et ne reculait pas devant l'usage de la férule ; le second, M. Pinolle, n'avait semble-t-il pas davantage de qualités pédagogiques mais du moins ne frappait-il pas ses élèves ; le troisième, M. Pertus, était un ancien capucin, curé de Morières et instituteur d'occasion :

> Le brave homme était plus fait pour nous amuser que pour nous instruire. Il nous faisait sauter, il nous tirait les oreilles avec familiarité, il nous donnait des biscuits et autres friandises ; nous l'aimions entièrement, le digne abbé. [21]

1.5 L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Les historiens de l'éducation opposent l'enseignement simultané dont le modèle se trouve dans l'enseignement congréganiste et l'enseignement mutuel dans lequel, en un sens, les élèves s'instruisent entre eux. L'école mutuelle a exercé une influence

17. Voir Chapitre 3.

18. Martin Nadaud, *Léonard, maçon de la Creuse*, Paris, Maspero, « La Mémoire du peuple », 1976, p. 27-28.

19. Georges Duveau, *La Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*, Paris, Domat-Montchrestien, 1948, p. 130.

20. Voir Chapitre 2.

21. Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon*, Paris, Denoël, 1943, p. 7.

considérable sur la pensée des ouvriers, d'autant que nombre de militants ouvriers pour la réforme de l'instruction avaient fréquenté dans leur jeune âge une école mutuelle.

Le programme de l'enseignement mutuel est un enseignement proprement élémentaire et ne comporte guère que des exercices de lecture, écriture et arithmétique, mais le dessin linéaire retient aussi l'intérêt pour son rapport direct avec la pratique d'un certain nombre de métiers qui requièrent la lecture de plans ou de schémas de montage (métiers du bâtiment, menuisiers, serruriers…).

On fait remonter l'origine de l'enseignement mutuel soit au chevalier Paulet qui vers 1780, gravement blessé à la guerre, aurait imaginé de confier à des enfants, ainsi promus au rang de moniteurs, d'instruire d'autres enfants, soit au docteur Bell, qui, à la même époque, aurait fait à Madras des expériences analogues [22]. Mais c'est incontestablement Joseph Lancaster, artisan de Londres, ayant lui-même appris à lire dans une petite école de Quakers, qui formalise la méthode en 1803 dans un petit livre, *Improvements in Education,* traduit en 1815 par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt sous le titre de *Système anglais d'instruction*. Pendant les Cent-jours, et sous le parrainage de Lazare Carnot, s'ouvrit à Paris, rue Jean-de-Beauvais, une école mutuelle importante qui accueillit plus de trois cents élèves ; fermée après la défaite, elle rouvrit en 1816 et, en 1817, tous les arrondissements de Paris comptaient au moins une école mutuelle. Pendant les années 1820 et 1830, elles se développèrent dans toute la France urbanisée et industrielle, non sans inquiéter le clergé, là où il voyait avec raison une dangereuse concurrence pour les écoles congréganistes.

Le principe de l'enseignement mutuel pouvait séduire l'esprit des ouvriers pour de nombreuses raisons :

1. il est simple et son application est facilement multipliable ;
2. il répond à un idéal de solidarité ;
3. il est peu coûteux ;
4. en le rendant plus proche des élèves, il humanise le maître.

22. Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827), qui s'inspire très tôt des idées de J.-J. Rousseau pour développer en Suisse un enseignement rural et professionnel à base mutuelliste, ne doit pas non plus être oublié (v. *Léonard et Gertrude*, 1781).

Les grands théoriciens du socialisme s'emparèrent de son modèle et contribuèrent à son extension. Pour les fouriéristes, il repose sur des bases naturelles et il est l'application directe d'un grand principe : l'entraînement progressif du faible au fort ; l'enfant plus âgé et plus expérimenté est toujours content d'instruire un plus petit et de montrer qu'il est le plus fort, quant aux plus jeunes, ils sont tout disposés à imiter leur aînés et à leur obéir. Dans sa *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante*, Victor Considérant ne cache pas son enthousiasme :

> C'est un prodige que de voir quatre-vingts enfants de trois à douze ans s'instruisant passionnément les uns aux autres, sous la direction d'un seul homme, sans faute, sans punition, sans réprimande. [23]

Et Proudhon apporte aussi son expérience :

> Quinze cents écoles mutuelles existaient sous la Restauration ; toutes ont disparu peu à peu par l'Ordonnance du 8 avril 1824 qui a ôté l'instruction primaire à l'Université pour la donner aux évêques. J'ai passé par cette école qu'avaient établie à Besançon MM. Ordinaire : les écoliers n'y étaient pas écrasés de leçons ; nul d'entre eux n'aspirait à devenir président d'une démocratie ou chantre d'une *Iliade* ; ils avaient l'air de petits citoyens. [24]

Concrètement, une école mutuelle compte une soixantaine d'élèves à la campagne, entre deux cents et trois cents à Paris. Dans ce dernier cas, son fonctionnement demande une quarantaine de moniteurs. Les élèves sont regroupés dans une salle unique, rectangulaire, sans cloisons, divisée dans le sens de la longueur par une allée centrale d'où partent de chaque côté de longs bancs où sont installés les élèves ; il y a entre seize et dix-huit élèves par banc. Le maître trône à une extrémité de la salle sur une estrade élevée d'où il peut embrasser du regard l'ensemble du dispositif. Chaque rangée est placée sous l'autorité d'un moniteur qui va auprès du maître chercher les exercices, les distribue aux élèves de sa rangée, aide et contrôle leur travail, enfin procède aux corrections, selon un rythme déterminé par le maître ; quand les élèves ont terminé, le moniteur leur apporte l'exercice suivant. Chaque matière enseignée repose

23. Cité par Maurice Dommanget, *Les Idées pédagogiques de Victor Considérant*, Saumur, Librairie de l'École émancipée, 1900, p. 29.

24. Pierre-Joseph Proudhon, *De la justice dans la Révolution et dans l'Église II*, Paris, Rivière, 1830, p. 368.

ainsi sur un programme précis, découpé en huit degrés hiérarchisés qui sont appris dans un ordre successif et qui sont désignés par le terme de « classe » de telle sorte que l'on peut parler de huit classes d'arithmétique ou d'écriture. Pour les exercices oraux, les élèves sont regroupés en demi-cercle debout devant un tableau. La lecture a été l'objet d'une attention particulière et son enseignement sans cesse amélioré [25] : en effet, l'alphabétisation de tous est un souci prioritaire ; les horaires qui lui sont consacrés sont importants : onze heures pour les quatre premières classes, cinq heures pour les suivantes. Aussi les résultats sont-ils impressionnants. Alors qu'à l'école des Frères, cet apprentissage s'étale sur quatre ans, apprendre à lire demande ici entre une année et une année et demie. L'enseignement de l'écriture, simplifié, généralise l'écriture cursive. Ces avancées pédagogiques seront pour l'essentiel conservées [26].

Certes le système est très hiérarchisé et d'un formalisme rigide : moniteurs généraux, moniteurs particuliers, codification et transmission des consignes, etc., mais il est égalitaire et efficace ; par ailleurs il permet une certaine souplesse car il laisse les élèves avancer à leur rythme ; ainsi au bout d'un an, tel élève est arrivé à la sixième classe d'écriture alors que son voisin en est toujours à la cinquième ; cela signifie que les rangées, qui restent homogènes, sont réorganisées en fonction des progrès des élèves. François Jacquet-Francillon a pu montrer que l'enseignement mutuel est aussi un système politique et un instrument d'émancipation :

> Dans l'ordre du savoir, tout apprenant peut devenir un enseignant et tout élève un maître. […] Dans l'ordre du pouvoir, tout subordonné peur devenir un supérieur et tout citoyen un juge. [27]

Le mode d'enseignement mutuel, inventif, populaire, a marqué profondément la pédagogie du XIXe siècle, qui en gardera le tableau noir, l'ardoise, les programmations graduées d'exercices,

25. En particulier avec la méthode Peigné.

26. Sources : Gaston Mialaret et Jean Vial, *Histoire mondiale de l'Éducation des origines à nos jours, tome 3, de 1815 à 1945*, Paris, PUF, 1981, et Ferdinand Buisson, *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction publique*, Paris, Hachette, 1911, article « Enseignement mutuel ».

27. François Jacquet-Francillon, *Naissance de l'École du peuple. 1815-1870*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1995, p. 121-122.

la correction immédiate, le regroupement variable des élèves par niveau d'acquisition. Il recule institutionnellement pour des raisons politiques mais il tombe aussi en désuétude avec la généralisation de la formation des instituteurs et institutrices dans des Écoles normales qui préféreront l'enseignement simultané.

1.6 LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

Les promoteurs de l'école mutuelle tentèrent parallèlement de favoriser la rédaction et la diffusion de livres « populaires », apportant des connaissances vulgarisées dans le domaine des sciences, des techniques, des usages domestiques. Dans les années 1820, la *Société pour l'instruction élémentaire* ouvre des concours en ce sens en indiquant une liste non limitative de sujets possibles : histoire, sciences naturelles, mathématiques, astronomie, géographie, notions d'anatomie humaine, sciences économiques, notions élémentaires et pratiques sur l'âme et ses facultés, notions de droit, la religion chrétienne dans ses rapports avec l'État, la famille et les individus, questions d'agriculture… [28] La visée est on ne peut plus encyclopédique et le souvenir du projet de Diderot et d'Alembert soixante ans plus tôt n'est peut-être pas loin. Il s'agit de donner à chaque homme les connaissances qui le rendront « utile » pour la société de ses semblables.

On dit en effet à cette époque que ces savoirs sont utiles ou « usuels » et l'année 1828 voit la création d'un *Journal des connaissances usuelle*s qui souhaite une large diffusion auprès du peuple. Mais comme le souligne F. Jacquet-Francillon, deux modèles éducatifs coexistent ou s'opposent dans ces projets d'éducation populaire : « le premier modèle se fonde sur des savoirs de spiritualité et le second sur des savoirs de connaissance » [29]. Il ajoute :

> Entre les deux modèles éducatifs, la divergence la plus radicale vient de ce que l'option religieuse actualise un idéal spirituel indexé sur une valeur de vérité, alors que l'option laïque actualise un idéal social (social-technique et social-moral) indexé sur une valeur d'utilité. [30]

28. *Ibid*., p. 104.
29. *Ibid*., p. 105.
30. *Ibid*., p. 109.

Les ouvriers qui fréquentent les bibliothèques sont généralement des ouvriers d'art : bronziers, ébénistes, orfèvres, facteurs d'orgue, sculpteurs, fabricants d'optique, mais aussi menuisiers-charpentiers et ouvriers du bâtiment. Ils y empruntent des ouvrages techniques qui peuvent les aider à progresser dans leur métier mais aussi des livres de culture générale, de vulgarisation scientifique ou des fantaisies littéraires.

> Nous demanderions, écrivent les orfèvres, la disposition d'un petit local où la ville pût facilement rassembler, dans chaque arrondissement, les mémoires, les dessins et plâtres qui touchent à notre industrie, que chacun pourrait étudier pour agrandir ainsi ses connaissances industrielles.[31]

Mais nombre d'entre eux souhaitent la création de bibliothèques libres, hors de la tutelle de l'administration et *a fortiori* de l'Église.

Un bon exemple en est fourni par la *Bibliothèque des amis de l'instruction* fondée en 1861 dans le troisième arrondissement de Paris[32]. L'instigateur en est Jean-Baptiste Girard, ouvrier typographe, qui en aurait eu l'idée en prison ! Les membres fondateurs de l'Association sont des ouvriers de ses amis, mais le succès les dépasse largement, puisqu'en décembre 1861, soit deux mois après l'ouverture, la bibliothèque compte déjà quatre cents adhérents : artisans et ouvriers y figurent pour 32 %, employés et commis pour 21 %, professions libérales, étudiants et ouvriers d'industrie sont présents de façon plus dispersée. La volonté d'indépendance de l'association est grande et sans concession, au risque d'être dissoute quand elle refuse de passer sous la tutelle de la mairie d'arrondissement en 1862. Le fond est rapidement important (1 200 titres en 1862). Il relève principalement au départ de la culture industrielle et technique mais on y trouve aussi des ouvrages d'hygiène, de législation et de droit, d'économie politique – outils de promotion sociale.

Quand Pierre Gilland, qui lui a rendu visite, décrit la bibliothèque personnelle de Perdiguier, et quand ce dernier dans *Le Livre du Compagnonnage* fait l'inventaire de la bibliothèque

31. Cité par Georges Duveau, *op. cit.*, p. 289.

32. V. l'étude de Marie Pascale dans Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire 1, La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 323-351.

dont les ouvriers devraient pouvoir disposer, les ouvrages scientifiques et techniques occupent aussi la première place : les paysans liront des livres d'agriculture, écrit-il, comme *La Maison rustique*, et les ouvriers du bâtiment les « vignoles ». Vignole, illustre architecte italien du XVIe siècle faisait toujours autorité et son *Traité des cinq ordres* ou son *Traité de la perspective* étaient des classiques vulgarisés par des manuels qui portaient le nom de leurs auteurs : le *Vignole de La Gardette*, le *Vignole des ouvriers* par Charles Normand. Il existait des manuels plus récents, conçus et rédigés par des ouvriers : *L'Art du menuisier* de Roubo ou la *Menuiserie descriptive* de Coulon… Perdiguier présente lui-même dans *Le Livre du Compagnonnage*, en condensé, des figures de géométrie, un *Dialogue sur l'architecture* et un *Raisonnement sur le trait*.

Au-delà des connaissances techniques nécessaires à l'exercice des métiers se pose la question de la vulgarisation des connaissances scientifiques. En 1832, Ajasson de Grandsagne avait créé une *Bibliothèque populaire* qui dans ses fascicules traitait de géologie, de botanique ou d'astronomie. Henri Leneveux, typographe, renoue avec ce modèle en créant en 1859 une collection nouvelle, la *Bibliothèque des connaissances utiles*. Il ne faut pas cependant oublier le rôle joué par le *Magazine pittoresque*, dirigé par Charton, un ancien saint-simonien qui fut en 1848 le collaborateur de Carnot au ministère de l'Instruction publique. Paraissant sous forme de brochures, ces différentes publications s'émerveillent des progrès scientifiques et mettent en relief pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs le côté féérique des découvertes de la science.

> Les faits divers contiennent souvent sous une forme facile à lire, concise et substantielle, l'indication sommaire de certains faits scientifiques. On y trouve de l'astronomie, de la météorologie, de l'histoire naturelle, de l'hygiène, des recettes chirurgicales […] et les comptes rendus de livres ou d'inventions tiennent le lecteur intelligent au courant des progrès qui se réalisent chaque jour dans toutes les branches de l'activité humaine.[33]

Mais la frontière peut devenir étroite entre l'information scientifique et technique et la littérature récréative, qui aux yeux

33. Henri Leneveux, *Propagande de l'instruction*, Paris, Dubuisson, « Bibliothèque utile, XXIII », 1861, p. 183.

de certains, pervertit la classe ouvrière. Verdier, collaborateur des *Annales du Travail*, fondées en 1864 par le vieux tapissier Théodore Six, déplore la mauvaise qualité de feuilletons qui mettent en scène « des amours éhontés, l'initiation à la vie fastueuse et dépravée des femmes du demi-monde. »[34] Dénonciation reprise par Tolain dans un long article de la *Tribune ouvrière*[35] qui analyse les enjeux de la littérature populaire :

> Envers les travailleurs qui, par ignorance, manque de temps, vivent désintéressés de toute question politique ou sociale, le roman populaire pourrait être un admirable instrument qui permettrait de vulgariser les idées de justice et développerait le sentiment de la dignité humaine […].
>
> Les romanciers populaires ont-ils compris leur rôle ?
>
> Il faudrait que l'auteur eût un idéal pour tracer ses caractères et mettre dans l'action une leçon, un enseignement [il cite Voltaire et Hugo] Non ; il n'en est rien, rien, et trois fois rien ! Ils agacent la fibre populaire en exagérant la sensation sans raison et sans but ; ils émeuvent en replâtrant des banalités sentimentales qui, malgré leur vieillerie, saisissent, empoignent les masses ignorantes en les attaquant par le cœur.

Leneveux ne partage pas, sans doute avec raison, cette sorte de souci quand il écrit :

> Si l'on fait quelques exceptions pour ces romans que dévore la jeunesse ouvrière, et dont le résultat est de la faire vivre par instants dans un monde de fictions si éloigné des tristes réalités de sa misère, il n'est pas bien prouvé que les écrivains modernes aient corrompu l'esprit des populations ouvrières. Ce qui est plus certain, c'est qu'ils ont contribué à étendre et à maintenir le goût de la lecture et que sous ce rapport, ils ont rendu un service de nature peut-être à se faire pardonner quelques écarts.[36]

Le problème de la littérature populaire soulève en effet plusieurs aspects : celui du partage d'une culture populaire qui joue comme support d'identification et de reconnaissance, celui de la distraction, voire de l'évasion dans l'imagination fictionnelle, celui enfin de la formation civique et morale. Ce que demande Tolain, c'est une moralisation du roman et un engagement des

34. Verdier, « La littérature à bon marché », *Le Pays*, 10 octobre 1865.

35. *La Tribune ouvrière*, n° 3, 18 juin 1865. Ce journal fondé en 1865 par des ouvriers affiliés à la Première Internationale n'eut que quelques numéros.

36. *Propagande de l'instruction*, p. 110.

écrivains dans une table de valeurs à même d'élever la conscience ouvrière. À cet égard, les valeurs du compagnonnage ou de la franc-maçonnerie servent fréquemment de référence : justice, progrès, solidarité, émancipation, et si les romans de George Sand, de Victor Hugo ou de Lamartine[37] sont souvent mis en exergue, c'est parce que ces ouvriers pédagogues peuvent y trouver les prémisses d'une morale nouvelle, simple et solide, qui semble sortir du peuple lui-même.

1.7 LES JOURNAUX OUVRIERS

C'est en 1830 que l'on voit éclater une première floraison de journaux ouvriers, même si elle fut éphémère : *Le Journal des ouvriers*, *L'Artisan* à Paris, *L'Écho de l'atelier* à Lyon ; ces journaux sont conçus par des ouvriers et veulent exprimer et défendre les intérêts et les revendications des ouvriers. À leurs côtés, on trouve des journaux politiques, républicains ou socialistes qui organisent des tribunes où peuvent paraître des articles écrits par des ouvriers : *Le Bon Sens*, *Le Journal du peuple*, *Le Moniteur républicain*… *L'Homme libre*, blanquiste, paraît en 1838-1839, partiellement rédigé par des ouvriers. On notera aussi *L'Intelligence*, entre 1837 et 1840, auquel succède *L'Égalitaire* puis *La Fraternité* de 1841 à 1843, ces derniers d'inspiration babouviste, pourchassés par la censure. Leur existence à tous est précaire.

Parmi cette abondante production, il faut mentionner *La Ruche populaire*, d'inspiration saint-simonienne, créé par l'ouvrier imprimeur Vinçart, qui porte en sous titre « Journal des ouvriers, rédigé et publié par eux-mêmes », qui paraîtra de 1839 à 1849, mais nous retiendrons surtout *L'Atelier*, lancé par l'ouvrier imprimeur Corbon, car au fil de ses livraisons, il développe un programme complet d'éducation populaire.

L'Atelier est inspiré des idées de Buchez qui après s'être séparé des saint-simoniens, donnait des cours publics rue Chabanais et avait créé en 1831 le journal *L'Européen*. Des ouvriers bucheziens avaient demandé aux rédacteurs de *L'Européen* de créer un supplément dominical où ils pourraient exprimer leurs propres idées. Quand *L'Européen* disparaît, ils

37. En particulier *La Mare au Diable, La Petite Fadette, Notre-Dame de Paris, Le Tailleur de pierre de Saint-Point*… Perdiguier met aussi dans sa bibliothèque idéale *Robinson Crusoe* et *La Case de l'oncle Tom*.

continuent à publier leur supplément sous forme de brochures puis décident de fonder un journal coopératif en créant une association (très rapidement, plus de deux cents ouvriers répondent à la souscription). Le premier numéro de *L'Atelier* paraît le 1er septembre 1840 avec pour sous-titre « Organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers ». La direction du journal et sa gestion financière sont assurées par un groupe d'ouvriers, les articles sont discutés collectivement et écrits par des ouvriers (ils ne sont pas signés), les revenus du journal sont reversés au journal. Corbon (ouvrier imprimeur), Leneveux (typographe), Gilland (serrurier), Chevé (comptable) qui sont les piliers du journal deviendront de véritables journalistes, publieront des brochures et des livres ; Corbon sera élu député à la Constituante de 1848 et publiera *De l'enseignement professionnel* en 1859.

Le journal rencontre rapidement un vif succès. Il tire jusqu'à 1 500 exemplaires et se développe régulièrement jusqu'en 1848. Mais l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte et la loi sur la presse de juillet 1850 l'obligent à interrompre sa publication et l'association est dissoute le 19 octobre 1851 [38].

L'Atelier développe et défend dans ses colonnes des idées qui sont une assez bonne synthèse des tendances de la période. Il est républicain et démocratique, souhaite une « fédération européenne » des « États-Unis d'Europe ». Conscients que l'émancipation des ouvriers ne peut être que collective, les rédacteurs sont hostiles à l'individualisme et dans la devise républicaine qu'ils font leur, « Liberté, égalité, fraternité, unité », c'est le dernier terme qu'ils mettent en avant, du moins en 1840 (en cela ils sont proches des positions de Perdiguier et du compagnonnage) car à partir de 1848 la répression s'abat. Ils défendent la liberté, la dignité de l'ouvrier, le développement des énergies du genre humain. Comme Buchez, comme Pierre Leroux, ils réinterprètent l'héritage du christianisme dans un sens égalitaire et démocratique. Ils prônent enfin une morale exigeante, voire austère, dénonçant à l'occasion la légèreté de mœurs véhiculée par les romans populaires ou le théâtre du boulevard. Leur projet économique et social rejoint les thèses

38. Voir Armand Cuvillier, *L'Atelier. Un journal d'ouvriers 1840-1850*, Paris, Éditions Ouvrières, 1954.

de Proudhon : créer des « associations ouvrières de production » qui permettent aux ouvriers d'accéder directement aux fruits de leur travail ; que le « droit au travail » soit inscrit dans la loi et garanti par l'État, qui garantit aussi les salaires, règle les conflits du travail à travers des conseils de prud'hommes (paritaires) jusqu'à l'abolition du salariat et du patronat. Le principe de l'« association » doit guider la réorganisation complète de la société sur des bases d'égalité et de solidarité.

On trouve leur programme éducatif complet dans un très long texte, *De l'instruction de l'ouvrier*, publié dans le n° 2, 4e année, 1843.

Il compte six points principaux :

1. L'éducation doit « réprimer les tendances égoïstes de l'individu » et lui faire connaître ses « devoirs envers la société » ; elle doit être « commune, surveillée, obligatoire et gratuite ». Avant la réforme politique de la société et pour la préparer, elle doit se donner pour but de « développer notre intelligence », écrit le rédacteur, « nous rendre plus aptes à l'accomplissement de nos devoirs » et nous « préparer pour le jour de l'émancipation » : « c'est à ce but que doit correspondre à l'avenir l'enseignement populaire ».
2. « Que nous faut-il donc apprendre ? À lire, à écrire, à calculer ? » Sans quoi l'ouvrier est « un aveugle qu'il faut conduire ». Il faut donc apprendre et bien maîtriser la langue[39] et pour cela étudier sa littérature, y compris « dans ses chefs d'œuvre », puis l'histoire, « notre glorieux héritage, le livre de nos grandes destinées futures », et un peu de législation : « nous devons savoir pour nous et les nôtres nos devoirs et nos droits ».
3. Chacun doit étudier « selon sa profession » les principes sur lesquels cette profession s'appuie. Pour l'ouvrier mécanicien le dessin linéaire, la géométrie complète…, l'ouvrier du bâtiment y ajoutera la géométrie descriptive, la coupe des pierres, la charpente. L'ouvrier de la manufacture devra connaître quelques éléments de chimie, etc.
4. Il faut premièrement fréquenter les cours du soir, « élémen-

39. « Ne pas la savoir, c'est se priver de parler, c'est se priver de penser, c'est se priver de vivre ».

taires et gratuits » qui dans toutes les grandes villes enseignent la lecture, l'écriture, le calcul, le dessin… Ces cours sont conçus à l'usage des ouvriers, dispensés par le Conservatoire des Arts et Métiers, l'Association polytechnique ; ils proposent le « programme d'un enseignement industriel assez élevé et presque complet ». À défaut, il faut suivre les écoles du soir d'adultes des Frères de la doctrine chrétienne ou des écoles communales.

5. Par ailleurs, pour les connaissances professionnelles utiles et concrètes, « il faut le faire nous-mêmes » ; « nous demandons que dans chaque atelier un peu considérable, les plus habiles, les plus dévoués, les plus studieux d'entre les ouvriers se chargent, après avoir bien étudié une des sciences mentionnées, de la mettre à la portée de leurs camarades dans ce qu'elle a de précis et d'applicable ».
6. Mais il est des études qu'il est impossible d'aborder seuls ; il faut donc qu'« avec l'aide du gouvernement », l'École centrale des Arts et Manufactures envoie ses professeurs dans les ateliers pour qu'ils y fassent des « cours pratiques » relatifs à l'industrie concernée ; les ouvriers pourraient sous leur directive faire des travaux pratiques, des manipulations, etc., ce qui serait profitable également aux intérêts du maître et à la qualité de la fabrication.

CONCLUSION

L'éducation populaire connaît dès le début un essor rapide : « De 1828 à 1846, le nombre d'hommes sachant lire a augmenté de 52 %. Les cours du soir pour adultes […] comptaient 115 164 élèves en 1847. »[40]

Entre le modèle mutuelliste et républicain et les structures d'éducation populaire encadrées par les milieux catholiques, on relèvera certes de nombreuses différences. Pour les premiers, on soulignera les idées suivantes :

– entraide entre les travailleurs,
– autonomie de la classe ouvrière par rapport aux autres classes sociales,

40. Émile Levasseur, *Rapport sur l'instruction primaire et l'instruction secondaire*, Imprimerie Nationale, 1875, cité par Bénigno Cacérès, *op. cit.*, p. 22.

– auto-éducation de la classe ouvrière (dans la perspective de son émancipation politique).

Pour les autres, il s'agit à l'origine :

– d'actions de charité auprès des enfants pauvres et des orphelins pour leur donner des formations d'apprentis,
– d'amélioration économique et sociale des individus,
– avec des idées d'entraide et de réconciliation entre les classes sociales.

De façon générale, intégration sociale et moralisation des classes populaires vont de pair, y compris dans les milieux républicains et laïques.

Les ouvriers dont nous pouvons étudier les parcours et les œuvres et dont l'histoire a retenu le nom appartiennent aux métiers d'art, aux métiers du bâtiment, à la typographie, à l'industrie lyonnaise de la soie. Ils n'ont pas de lien avec les grandes manufactures et en connaissent peu la réalité. Leur culture professionnelle est celle de leur corps de métier, elle est encore largement nourrie par les traditions compagnonniques ou marquées par des pratiques plus historiques ou locales (celles des maçons du Limousin qui montent à Paris). Ils ont pu être scolarisés (alphabétisés) dans l'enfance, ont pu continuer à s'instruire et à se cultiver, souvent en autodidactes, mais aussi dans la fréquentation des cafés à Paris, ou au sein d'associations et de sociétés politiques …

Leur souci de liberté qui va de l'indépendance et l'autonomie hautement revendiquée des compagnons à la mobilisation politique en faveur de la république les rend méfiants voire hostiles vis-à-vis des forces de soumission ou d'oppression, au premier chef l'Église et l'Armée. Mais leur désir d'émancipation est peut-être avant tout d'ordre intellectuel : s'instruire, se cultiver, éduquer, voici les voies qui conduisent à un monde meilleur. Là aussi, quand ils réclament la liberté de l'enseignement, ils manifestent une certaine méfiance vis-à-vis des institutions et des instituteurs façonnés par des valeurs qui confinent le peuple dans l'infériorité et dans la dépendance : ils souhaitent des écoles faites pour les ouvriers, des bibliothèques dont ils aient le contrôle, des journaux qui soient les leurs. Même s'ils lisent leurs journaux ou leurs brochures, même si les combats

communs de 1830 ou 1848 les rapprochent, les grands théoriciens socialistes ou communistes n'exercent sur eux qu'une mince influence. Ils sont davantage curieux des connaissances et découvertes scientifiques et quand ils s'expriment sur des programmes d'enseignement, ce sont les références à la raison et à la nature qui en dessinent les caractéristiques.

Leur rapport à l'enseignement scientifique et technique n'est pas exempt de contradictions. Ils voient bien qu'il faut sortir des savoirs de l'atelier pour progresser, innover, gagner en efficacité, mais ils se plaignent que l'enseignement donné par les écoles professionnelles n'est pas suffisamment « pratique ». Ils redoutent aussi que les « théoriciens » ne constituent à leurs dépens une nouvelle aristocratie. Dans cet ordre d'idée, les rédacteurs de *L'Atelier* sauront imaginer, dans leur programme d'enseignement, des formules permettant d'assurer la liaison entre l'ingénieur et l'ouvrier.

Encore faut-il noter que dans le courant des années 1860, les préoccupations professionnelles vont perdre de leur importance. Si Perdiguier centrait encore son action sur l'amélioration du travail, Varlin donne la priorité à l'action politique :

> Dans les réunions politiques qui se tiennent à la fin du Second Empire, quand un orateur appartenant à la vieille équipe traite de l'enseignement mutuel ou de l'école-atelier, sa voix n'est plus écoutée […]. L'ouvrier qui se préoccupe des problèmes politiques et sociaux les envisage beaucoup plus en citoyen qu'en ouvrier, la conscience de classe l'emportant de plus en plus sur la conscience professionnelle.[41]

41. V. George Duveau, *La Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*, Paris, Domat, 1948, p. 323.

2

AGRICOL PERDIGUIER, L'OUVRIER POÈTE

Né en 1805 à Morières-lès-Avignon, dans un milieu de paysans et d'artisans, il apprend la menuiserie auprès de son père. En 1823, affilié dans le compagnonnage comme Menuisier du Devoir de Liberté, il commence un Tour de France qui le conduit de Marseille, Nîmes et Montpellier, où il fut fait « compagnon reçu »sous le nom d'« Avignonnais la Vertu », à Béziers, Bordeaux et Chartres, pour terminer sa formation à Paris et à Lyon ; il gravit ainsi tous les degrés du compagnonnage et accède au grade de « premier compagnon »pour revenir en 1928 dans son village de Morières.

2.1 LE COMPAGNONNAGE

Dès la fin du Moyen Âge s'ajoutèrent aux corporations qui réunissaient patrons et ouvriers des confréries d'ouvriers qui n'acceptaient pas les patrons dans leurs rangs ; ce furent les compagnonnages. Des traditions anciennes les faisaient remonter à l'Antiquité et la construction du temple de Salomon, aux personnages mythiques de Maître Jacques et Maître Soubise qui auraient été, avec Iram, les maîtres d'œuvre de ce chantier légendaire. Mais il semble historiquement plus vraisemblable de situer leur apparition à la grande crise des XIVe-XVe siècles qui désorganisa le monde du travail, mit les ouvriers sur les routes à la recherche d'emploi, peut-être l'origine du « Tour de France ». Par ailleurs, le système du compagnonnage, qui prit son essor au XVIe siècle, est souvent présenté comme une

réponse ouvrière à la sclérose des corporations, où il était devenu très difficile pour les ouvriers de parvenir à la maîtrise et qui avait évolué vers une sorte d'oligarchie héréditaire et bourgeoise : on était « maître » de père en fils. Les Sociétés de compagnons entendaient ainsi restaurer des pratiques d'égalité entre leurs membres, mais en butte aux pouvoirs établis, sans existence légale, elles furent amenées à s'organiser en sociétés secrètes, avec leurs règles d'initiation et d'affiliation, dont certaines se rapprochent de celles de la franc-maçonnerie, et avec leurs signes de reconnaissance. Outre leur fonction de formation professionnelle, les Tours de France contribuèrent à la consolidation de cette culture ouvrière très particulière et à ses formes efficaces de solidarité. Le compagnonnage disposait dans toutes les villes importantes d'une auberge où le « père » ou la « mère » affiliés pouvaient accueillir le compagnon, lui accorder le gîte et le couvert en attendant qu'il trouve du travail. On le mettait en relation avec le « rôleur » qui se chargeait de lui trouver de l'embauche et veillait au respect des obligations du contrat de travail.

Sous l'Ancien Régime, la solidarité entre les compagnons suscita, dans certains cas d'exploitation, de répression ou d'injustice insupportables, des formes importantes de révolte ou de grève, dont certaines ont marqué la mémoire : la grève des typographes lyonnais en 1539, des compagnons drapiers en 1697, le soulèvement des canuts de Lyon en 1779.

La Révolution de 1789, portée par l'esprit individualiste et libéral de la bourgeoisie, soucieuse de libérer la société des contraintes de l'Ancien Régime, interdit les corporations par la loi Le Chapelier (14 juin 1791) qui déclarait illégale toute association ou coalition de travailleurs ou de patrons. Le compagnonnage survécut néanmoins à la période révolutionnaire et à l'Empire mais il en sortit désorganisé, affaibli, toujours en proie à ses divisions et ses rivalités. Il ne reconstitua ses forces que sous la Monarchie de Juillet, après 1830. Sous le Second Empire, on estime à 200 000 le nombre des compagnons.

Agricol Peridiguier effectue son Tour de France dans les années 1820. Au cours de ces années de formation et de parcours des provinces françaises, il est profondément heurté, comme il le racontera un peu plus tard dans *Le Livre du Com-*

pagnonnage (1839), par les rivalités, les conflits, les rixes souvent suivies de mort d'homme qui divisent les compagnons des différentes obédiences. Ainsi raconte-t-il comment les Compagnons Étrangers tailleurs de pierre et les Compagnons Passants avaient tiré au sort les chantiers de la ville de Lyon, mais le temps écoulé, les Compagnons Passants qui avaient perdu, croyant pouvoir retourner dans une ville redevenue libre, vinrent y travailler de nouveau. Cependant, « leurs rivaux ne l'entendirent pas ainsi ; quoique très nombreux, les Passants furent repoussés. Ils se rejetèrent alors sur Tournus où l'on taille la pierre pour Lyon » ; peine perdue, « les Étrangers voulurent encore les repousser, on se battit, il y eut des blessés, il y eut des morts » et la police ne put rien empêcher [1].

Cet exemple donné par Perdiguier n'est en rien isolé. La multiplicité des Sociétés de Compagnons et la concurrence entre ouvriers pour l'obtention des contrats avec les entrepreneurs conduisaient inévitablement à de tels affrontements. Citons encore : « Les charpentiers, Compagnons de Liberté, habitent à Paris la rive gauche de la Seine ; les charpentiers, Compagnons Passants ou Drilles, habitent la rive droite, ils sont tenus les uns et les autres, d'après une certaine convention, à travailler du côté du fleuve où leur domicile est fixé : ce qui ne les empêche pas de se livrer souvent de rudes combats. » [2]

2.2 L' « OUVRIER POÈTE »

En 1829, Perdiguier monte à Paris pour se perfectionner dans l'art du dessin, puis il séjourne à Nogent-le-Roi jusqu'en 1833. Il revient ensuite dans la capitale, où en 1836 il épouse Lise, une petite couturière. Le couple s'installe au 104, rue du Faubourg Saint-Antoine. C'est dans cette période qu'il commence à publier et à s'engager dans l'action sociale et politique en se donnant comme but principal l'unification du compagnonnage. Il rédige et publie en ce sens à son compte en 1839 *Le Livre du Compagnonnage* qui connaîtra rapidement un succès tel qu'il dut en éditer une seconde édition en 1841. L'ouvrage décrit tout

1. Perdiguier Agricol, *Le Livre du compagnonnage (LDC)*, 2e édition, Pagnerre éditeur, 1841, Marseille, Lafitte reprints, 1985, vol. I, p. 72. Cette dernière édition réunit en un seul les deux volumes de l'édition de 1841.

2. *LDC* I, p. 43.

en les respectant, les différentes traditions compagnonniques, mais il montre aussi sans complaisance en quoi les conflits qui les opposent nuisent aux intérêts des compagnons. Il sait quelle est la fierté personnelle et collective des compagnons, il connaît la force de leur attachement à leur société, à ses traditions et à ses coutumes. Parmi ces traditions, l'une des plus vivantes est portée par les chansons qui se sont transmises à travers le temps, que les compagnons chantent sur les chantiers, sur les chemins quand ils vont de ville en ville et qui leur servent aussi de « chants de guerre » dans les combats qu'ils se livrent.

Aussi Perdiguier commence-t-il par écrire des chansons, sur le mode ancien, mais où il introduit des valeurs nouvelles, de tolérance et de connaissance, de solidarité entre les ouvriers pour lutter contre l'ignorance et mettre fin aux querelles et aux rixes qui opposent rites et métiers compagnonniques. En voici un court exemple [3]:

Après avoir pendant cinq ans,
Chers compagnons voyagé dans la France,
Je vois apparaître le temps
De rentrer satisfait au lieu de ma naissance.
Je reverrai bientôt enfin
De bons parents et des amis sincères :
Ce plaisir n'est pas sans chagrin
Quand il faut quitter tant de frères. (bis)
……
Nous repoussons avec fierté
Les préjugés, l'orgueilleuse ignorance ;
Nous chérissons l'humanité,
Nous cultivons en paix les arts et la science.
Un jour viendra que nos rivaux
Seront contraints d'abjurer leurs colères,
Et d'estimer dans les gavots
Une pépinière de frères. (bis)
…….

Il projette de faire connaître lui-même ses chansons et les fait imprimer par souscription. Réunies en cahiers [4], elles se

3. *Le Retour au pays* (air : Laisser reposer le tonnerre), dans Agricol Perdiguier, *Mémoires d'un compagnon* (1854), Paris, La Découverte et Syros, 2002, p. 388.

4. Le premier cahier, 36 pages, parut en 1834, tiré à 500 ex. Un deuxième cahier paraîtra en septembre 1836, tiré à 1300 exemplaires.

répandent à travers la France. Elles sont d'abord accueillies avec méfiance mais elles sont aussi reprises et diffusées de proche en proche ; on en entendit parler, on voulut se les procurer, et Perdiguier acquit rapidement une certaine notoriété, parmi les compagnons certes, mais aussi dans le mouvement des chansonniers, dont les productions constituaient de façon vivante une part importante de la culture populaire.

> Après un séjour assez long dans la capitale, je crus qu'il était temps de faire imprimer mes chansons de compagnons ; je communiquai mon dessein à mes confrères, les uns me riaient au nez, les autres me disaient qu'une telle chose n'avait jamais été faite et ne devait jamais se faire : chacun avait sa réponse singulière ; il fallait de la patience et de la persévérance et j'en avais. Aussi, sur le nombre des compagnons de Paris, trente-trois m'appuyèrent et un petit cahier fut imprimé. J'avais eu le soin d'intercaler des notes entre les chansons afin de faire lire au moins ce qui n'était pas encore possible de faire chanter ; je plaçais aussi en tête du recueil le nom de tous les souscripteurs ; je savais la puissance que cela devait avoir. Ce cahier fut répandu par toute la France, et grâce à l'imprimerie un commencement de publicité fut heureusement introduit dans le compagnonnage. Deux ans plus tard, je fis imprimer un second cahier et cette fois le nombre des souscripteurs avait doublé. [5]

Ainsi Perdiguier, Avignonnais la Vertu, s'inscrivait-il dans une tradition bien établie et reconnue, celle des poètes paysans et ouvriers, Nantais Prêt à Bien Faire, Bourguignon la Fidélité, Vendôme la Clef des Cœurs, et bien d'autres dont Joseph-Fidèle Laugier dit Toulonnais Le Génie, auteur de plus de deux cents chansons de réconciliation et d'un poème en sept chants *Compagnonnage et indépendance* auquel Perdiguier fait allusion dans une lettre à George Sand du 16 août 1840 [6]. À tous, il s'adresse ainsi dans une sorte de manifeste :

> Que les poètes aux mains calleuses surgissent de toutes parts et le dédain sera vaincu. Ces poètes, ce sont le boulanger Reboul, les menuisiers Durand et Rolly, les imprimeurs Hégésippe Moreau, Lachambaudie et Voitelin, le tisserand Magu, le potier d'étain Beuzeville, l'imprimeur sur indienne Lebreton. […] Tous ces

5. *LDC* I, p. 5.

6. Voir Jean Briquet, *Agricol Perdiguier. Correspondance inédite avec George Sand et ses amis, lettres choisies et commentées avec une introduction de Jean Briquet*, Paris, Klincksieck, 1966.

> poètes ne chantent pas comme chantaient jadis l'abbé Dulaurent, l'abbé de Chaulieu, l'abbé de Bernis, l'abbé de Brécourt, le vin et la prostitution ; non, ce qui les inspire, c'est l'amour du travail et des hommes. [7]

Le succès de ses cahiers de chansons l'amène à concevoir une œuvre plus large, reprenant les deux cahiers, auxquels il ajoute une « Notice sur le compagnonnage (son histoire, son organisation, ses usages) », un « Précis de géométrie et de dessin linéaire », un « Dialogue sur l'architecture » et la « Rencontre entre deux frères ». Cet ensemble allait constituer *Le Livre du Compagnonnage* qui fut mis en souscription pour deux francs. « En 1834, trente-trois compagnons de Paris souscrivirent pour deux francs chacun, racontera-t-il plus tard. Je fis tirer cinq cents exemplaires d'un premier cahier, j'en donnai une partie aux souscripteurs, le restant fut envoyé gratis à toutes les villes du Tour de France. » [8]

2.3 LES RELATIONS AVEC GEORGE SAND

C'est dans cette période qu'il rencontre George Sand. Cette dernière est liée aux milieux républicains et devient à partir de 1835 très proche de Pierre Leroux ; par son intermédiaire ou celui d'Alexandre Rey, elle fréquente des ouvriers journalistes ou écrivains et c'est par leur entremise qu'elle recevra *Le livre du Compagnonnage* dans des circonstances dont une lettre de Lise à Perdiguier, postérieure à la rencontre elle-même, nous donne les détails. Cette lettre est datée du 2 septembre 1840 alors qu'il est en train de parcourir la France pour diffuser l'ouvrage et propager ses idées de fraternité.

> J'allais oublier de te souhaiter une bonne fin de voyage de la part d'Achille Leroux que j'ai vu chez M. Botiau ; quand tu reviendras tu le verras avec encore plus de plaisir, car c'est par lui que tu connais Mme Sand. Voici comment : il a fait cadeau à son frère aîné du livre que tu lui as donné et, comme Pierre Leroux va très souvent chez elle, un jour qu'ils parlaient des ouvriers, Pierre Leroux lui dit que parmi les enfants du peuple, il y en avait dont l'intelligence était grande, qu'il avait un livre composé par un

7. Cité par Jean-Pierre Saltarelli dans *Agricol Perdiguier (1805-1875), dit Avignon la Vertu, compagnon menuisier et écrivain, programme de la Société Littéraire de Sorgues pour le 175e anniversaire de sa mort*, Sorgues, 2005.

8. *LDC* II, p. 57.

menuisier ami de son frère et qu'il lui apporterait, ce qu'il fit. Dès qu'elle en eut pris connaissance, elle désira te voir et M. P. Leroux se chargea d'envoyer Achille te chercher ; puis, préoccupé de ses travaux, il ne s'acquitta pas assez vite au grès de Mme Sand de la commission dont elle l'avait chargée ; ce fut là qu'elle envoya M. Rey. [9]

De ces circonstances, semble-t-il, Perdiguier ignorait le détail quand il les décrit dans son livre : il dit avoir reçu en mai 1840 la visite d'un personnage inconnu (Alexandre Rey) qui lui dit : « je viens de la part de Madame George Sand : elle a lu votre *Livre du Compagnonnage* et désire vous voir et vous connaître. Auriez-vous la complaisance de venir chez elle. » [10]

Cette rencontre a donc bien lieu chez elle à Paris, en mai 1840, mais n'est pas sans ambiguïté car si Sand veut saluer son travail, elle entend aussi obtenir de lui des informations supplémentaires sur le compagnonnage. Ce qu'elle vise déjà, c'est l'écriture de son propre roman *Le Compagnon du Tour de France* qui paraîtra en 1841. Outre ces ambigüités et les malentendus qui purent en résulter [11], leurs premiers échanges épistolaires sont perturbés par les démêlés que Perdiguier lui-même rencontre auprès de ses détracteurs au sein du compagnonnage : on lui reproche de rendre publics les « secrets » des sociétés compagnonniques ou de ne pas aller assez loin dans sa volonté de réforme [12]. Il n'empêche, leur relation sera durable et leur correspondance qui s'étend sur plus de trente années – de mai 1840 à octobre 1872 – embrasse toute la carrière de Perdiguier.

George Sand le soutient dans la diffusion de son livre, financièrement en lui donnant les moyens d'une seconde édition chez Pagnerre [13], qu'il se propose de diffuser au besoin gratuitement au cours d'une tournée dans les grandes villes de France entre le 16 juillet et le 20 septembre 1840 ; à chaque étape,

9. Fonds Vioulès, lettre citée par Jean Briquet dans *Agricol Perdiguier. Compagnon du Tour de France et représentant du peuple, 1805-1875*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1955, p. 191.

10. *LDC* II, p. 63 sq.

11. Pour plus de détails, voir Jean Briquet, 1955, p. 366 sq.

12. C'est le cas en particulier du serrurier Pierre Moreau.

13. Pagnerre est l'éditeur d'une collection populaire qui publie déjà Lamennais, Cormenin, Paul-Louis Courier, Béranger, Louis Blanc…

Lyon, Avignon, Marseille, Bordeaux, Nantes, il rencontre des compagnons, organise des conférences, anime des discussions [14]. Elle lui envoie aussi de l'argent quand il en manque au cours de son voyage. Ainsi lui répond-elle dans une lettre du 7 septembre : « Ne pouvant sortir hier, j'ai chargé M. Pierre Leroux de vous expédier de ma part 140 Fr à l'adresse que vous me donnez ».

Quand elle retourne à Nohant l'été suivant, elle n'oublie pas de lui demander : « Envoyez-moi, je vous pris, une trentaine de vos exemplaires ; je les distribuerai dans ma province à tous les ouvriers que je connais et c'en sera assez pour que votre livre soit bien connu et bien répandu chez nous ». Elle lui précise de faire l'envoi « par la diligence de la rue Notre-Dame-des-Victoires à La Châtre (Indre) » et ajoute qu'elle lui fait parvenir la somme de 200 francs par l'intermédiaire d'Eugène Pelletan [15]. Quand elle a reçu les exemplaires, elle lui écrit : « Je vais essayer de faire pour vous de la propagande et j'en envoie à Nîmes, à Nevers, à Guéret, à Châteauroux, à différents amis qui les placeront chez les libraires. » [16]

Elle veut aussi soutenir le combat de Perdiguier en écrivant son propre livre sur le compagnonnage. Au fil des lettres, on voit combien elle compte sur sa coopération pour mener ce projet, en termes d'informations mais aussi de contrôle du texte. Dans une lettre du 20 septembre 1840, elle lui confie :

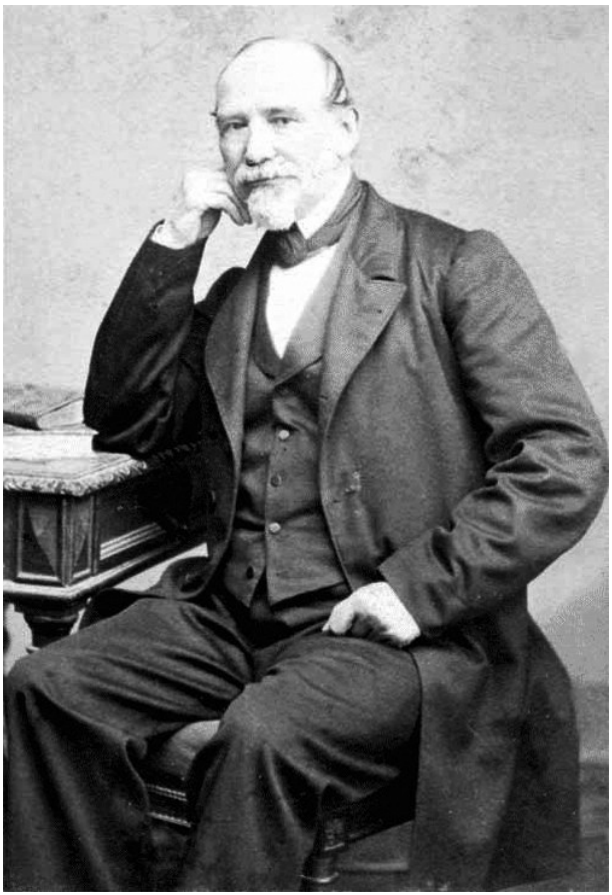
> Je suis très occupée d'un roman qui est plus qu'à moitié fait et qui sera lu, j'espère, un peu sur le Tour de France. C'est votre livre qui l'a inspiré et, s'il y a quelque poésie et quelque bon principe, l'honneur vous en revient. Je compte sur vous pour m'aider dans les corrections car j'aurai pu faire quelque inexactitude sur les usages du Compagnonnage.

Et, dans une autre lettre du même mois de septembre, non datée :

14. V. la lettre à George Sand du 16 août 1840 : « […] en passant dans des villages, j'en ai jeté par la portière de la voiture, persuadé qu'ils seront ramassés et vus des Compagnons ; en arrivant dans les villes où je devais séjourner, j'en ai fait porter chez les mères des Compagnons, je fais tout ce que je peux et je voudrais faire davantage. »

15. Lettre du 6 septembre 1841, citée par Jean Briquet, 1966, p. 58.

16. *Ibid*., p. 59.



Agricol Perdiguier

> Mon cher Perdiguier, auriez-vous la bonté de jeter les yeux sur un bout d'épreuve que je vous envoie et de me dire quelles erreurs ou invraisemblances j'ai dû faire à l'égard des enterrements. Quand je dis invraisemblances, je veux dire impossibilités, car le roman souffre beaucoup de choses, comme vous savez, mais il y a un point qu'il ne faut pourtant pas dépasser. [17]

Quoi qu'en aient pu dire certains détracteurs, l'engagement de George Sand auprès de Perdiguier est total et sincère. À une mauvaise polémique engagée par un numéro du 24 décembre 1840 de *L'Indicateur d'Avignon* suggérant que Perdiguier était à son service et travaillait à rassembler des matériaux « pour [son] roman », elle répondra par une double mise au point auprès du journal avignonnais et de *L'Entracte* qui, à Paris, s'était fait l'écho de cette rumeur [18]. Elle écrit du reste à Perdiguier, fort affecté par cette affaire : « Pourquoi travaillons-nous en ce monde ? Est-ce pour avoir de la gloire et des compliments ? Non, c'est pour faire marcher des idées et des principes. » [19]

Elle est donc aux côtés de Perdiguier, avec les armes qui sont les siennes ; au docteur Guépin de Nantes à qui elle a aussi demandé, sur les conseils de Leroux, des informations sur les Compagnons, elle écrit :

> […] je ne sais faire que des romans et c'est un roman encore que je fais. […] Mais j'ai trop l'amour de la vérité pour vouloir, même à bonne intention, farder la vérité. On peut idéaliser, je crois, une réalité dont la grandeur ne s'est présentée à nous que sous des formes vulgaires ; c'est le rôle de ce qu'on appelle la poésie. Mais la poésie n'a pas le droit de filer sa toile dans le vide. [20]

La sincérité de son engagement ne peut être mise en doute ; à ce moment là, chez elle, le projet littéraire doit être aussi pensé en termes de vérité et d'efficacité et resitué dans un cadre beaucoup plus large : il est clair que pour elle c'est un combat politique. Dans la même lettre où elle lui a fait part de son projet d'écrire sur le compagnonnage, elle explique :

17. Lettres cités par Jean Briquet, 1966, p. 52 et 53.

18. Pour plus de détail, voir Jean Briquet, 1955, p. 369-371.

19. Lettre du 6 janvier 1841.

20. Lettre citée par Jean Briquet, 1955, p. 375.

> C'est dans le peuple et dans la classe ouvrière surtout qu'est l'avenir du monde. Vous en avez la foi et moi aussi, nous serons donc toujours bien d'accord sur tout ce que vous tenterez pour hâter l'enfantement de la vérité et de la justice, ces deux divinités jumelles que la sainte plèbe porte en son sein. […] Le moment est de *tout voir*, de *tout comprendre* et de *tout sentir.* [21]

C'est le moment de la prise de conscience, de l'éveil du peuple à la conscience politique – de son unité et de sa force –, et chez l'un comme chez l'autre, cela passe par l'écriture et la diffusion des idées par le livre (les brochures, les chansons…).

Le livre de George Sand, *Le Compagnon du Tour de France* (1841), reprend et veut mettre en œuvre ce programme. Comme elle le souligne dans la « Notice » qui précède le roman, elle a été frappée, à la lecture du livre de Perdiguier, par « l'importance morale du sujet » et si elle le reprend en « l'idéalisant », c'est, dit-elle, qu'elle se sent « portée à peindre [l'homme] tel qu'[elle] souhaite qu'il soit, tel qu'[elle] croit qu'il doit être ». Elle entend faire un roman sur le peuple mais aussi pour le peuple, c'est-à-dire qui prenne la parole en sa faveur.

Si le roman de George Sand marque une date dans son époque, c'est parce qu'il interroge la question sociale à travers la fiction, ce qui deviendra un trait majeur de son œuvre, qu'il s'agisse de la situation des ouvriers des fabriques (*La Ville noire*), des fermiers, paysans ou employés de maison dans des campagnes tout entières sous la coupe des propriétaires terriens (*Jeanne*), ou de l'aliénation des femmes (filles ou épouses) dans des hiérarchies sociales régies par l'autorité masculine (*Mauprat*).

Dans la période, finalement très resserrée, des années 1840, elle et Perdiguier suivent le même chemin ; ce sont des compagnons d'écriture et d'engagement politique par l'écriture. Il lui ouvre une voie qu'elle amplifie en lui offrant une nouvelle audience – Michelet, Lamartine, Eugène Sue, Flora Tristan s'inspireront de leurs écrits –, ou en établissant des liens avec d'autres poètes-ouvriers que Pierre Leroux et ses amis, Perdiguier lui-même, lui permettent de rencontrer et qu'elle contribue à faire connaître par ses articles.

21. Lettre du 20 septembre 1840, Jean Briquet, 1955, p. 51. C'est nous qui soulignons.

2.4 LE RÉFORMATEUR SOCIAL ET L'ENGAGEMENT POLITIQUE

Agricol Perdiguier n'est pas un révolutionnaire. Il fera trois Tours de France, le dernier en 1863, pour faire connaître, renforcer ses idées, lutter toujours contre les divisions qui demeurent ou renaissent au sein des Sociétés de Compagnons. De nature timide, de tempérament modéré, il dénonce les violences de la rue, en particulier lors des journées de juin 1832 et pendant la Commune. Son honnêteté et sa modération lui permettent de convaincre, de gagner les cœurs et le respect, de réaliser autour de sa personne l'unité la plus large ; mais quand il sera délégué de Paris à l'Assemblée Constituante en 1848, il tiendra un rôle modeste, malgré les invitations renouvelées [22] de George Sand qui s'est jetée au cœur de la mêlée.

Perdiguier est à la fois idéaliste et pragmatique. Il n'envisage que ce qui lui semble possible en s'appuyant sur l'héritage compagnonnique, avec la volonté de le transformer de façon suffisamment puissante pour jeter les bases d'une société nouvelle.

S'il prône ainsi « l'amour des hommes », c'est dans la tradition du compagnonnage, l'entraide et la solidarité :

> Quand un compagnon arrive dans une ville, on l'embauche ; s'il n'a pas d'argent, il a du crédit ; si des affaires pressantes exigeaient son départ, étant, lui, dépourvu d'argent, la Société lui accorderait des secours de ville en ville jusqu'à ce qu'il fût rendu à sa destination.
>
> Si un membre de la Société est mis en prison pour des faits non dégradants, on fait pour lui tout ce qu'on peut faire ; s'il tombe malade, chacun va le voir à son tour et lui porte tout ce qui peut lui être utile. Dans certaines sociétés, on visite moins fréquemment le malade mais on lui fait dix sous par jour, dont le montant lui est remis dès qu'il sort de l'hospice.
>
> Si un membre meurt, la société lui rend le dernier service en l'accompagnant jusqu'à sa dernière demeure. Au bout d'un an, son souvenir est rappelé à la mémoire de ses frères.

22. « Mon ami, M. Ledru-Rollin, désire que vous fassiez une brochure pour préparer les élections dans toute la France. Cette brochure sera publiée et répandue dans toute la France […] Votre place est là certainement. » « Mon cher Perdiguier, pouvez-vous faire la circulaire dont je vous ai parlé hier : Parole de Claude Bonnin aux bons citoyens ? […] ». Billets de George Sand à Perdiguier, non datés, 1848, cités par Jean Briquet, 1966, p. 93 et 94. Perdiguier ne rédigea aucune des brochures demandées.

> Si la Société d'une ville éprouve des malheurs et demande des secours, les Sociétés des autres villes ne sont point sourdes à sa voix et la soulagent promptement et de toutes les manières. Les lois du compagnonnage ne commandent que l'amour et l'abnégation ; si les compagnons en comprenaient le bon esprit, ils seraient non seulement les amis de ceux de leur catégorie, mais de tous les compagnons et de tous les hommes. [23]

Alors que les classes laborieuses, privées de tous droits civiques, veulent faire entendre leur voix, le compagnonnage porte en lui les germes d'une reconnaissance des ouvriers au sein de la société : reconnaissance de leur dignité, de leur droit au travail, à la libre expression, à l'association et au secours mutuel. Perdiguier est convaincu de la force du progrès social, économique et moral que représente pour le peuple le modèle compagnonnique.

Au-delà de l'unité des Sociétés de compagnons, il voit l'unité de tous les travailleurs ; le compagnonnage est un moyen puissant de réalisation de cette unification. En effet, le compagnonnage n'est pas seulement une filière de formation professionnelle : il diffuse des valeurs, transmets des pratiques, il est le creuset d'une véritable culture populaire.

> Le compagnonnage actif se compose en grande partie d'ouvriers de dix-huit à vingt-cinq ans. Il se renouvelle sans cesse ; c'est une filière, c'est un moule où la classe ouvrière passe sans interruption ; les formes bonnes ou mauvaises qu'elle contracte là ne s'effacent jamais entièrement ; elles sont portées en partie par ceux qui les ont prises, dans les familles, dans les ateliers et dans tous les coins de la France.
>
> La jeunesse qui se retire du compagnonnage actif, non de cœur mais corporellement, est remplacée par une nouvelle jeunesse qui vient continuer la tradition et les formes anciennes. Le compagnonnage est l'armée de l'industrie. Si l'armée française des champs de batailles, recrutée parmi les paysans, les artisans, les marchands et les rentiers, se compose en temps ordinaire de deux à trois cents mille soldats, l'armée française des ateliers s'élève, quoique les congés soient là volontaires et par conséquent beaucoup plus courts, au moins à cent mille ouvriers. Ainsi on peut compter que tous les trois ans cent mille ouvriers passent par cette filière. [24]

23. *LDC* I, p. 55-56.

24. *Ibid*., p. 68

Ce sont les sollicitations de l'histoire qui décideront de son engagement politique. Il est à Paris depuis un an, employé comme ouvrier menuisier chez un patron nommé Beaupère, 6, rue Saint-Nicolas, dans le quartier des Quinze-Vingts, quand éclate la Révolution de 1830. D'après un journaliste d'Avignon, « Perdiguier l'accueillit avec la joie de l'esclave qui voit briser ses fers ». Aussi se rallie-t-il spontanément aux idées républicaines. « Tout ce qui touchait à l'indépendance nationale, à la liberté, à la fraternité me faisait battre le cœur », écrira-t-il plus tard[25]. Lors de l'insurrection du 5 juin 1832, il se trouve à faire le coup de feu aux côtés d'Eugène Raspail qui dirigeait à l'époque la « Société des Amis du Peuple », mais le 6 il renonce à poursuivre la lutte.

En 1848, au lendemain des journées de février, porté par sa popularité, il est désigné comme candidat à la future Assemblée Constituante, dans le Vaucluse comme à Paris. *Le Républicain du Vaucluse* le soutient comme un homme éprouvé, qui a consacré son existence « à l'amélioration matérielle, intellectuelle et morale de la classe ouvrière », et à Paris, sa candidature est lancée par *L'Atelier*[26], présentée par le Comité central des Ouvriers et est soutenue par Lamartine, Béranger et Sand. Il est élu dans les deux départements de façon confortable, et il opte pour la Seine « pour la raison qu'à Paris, il représentait davantage la classe ouvrière dont il faisait partie »[27]. Mais l'assemblée élue est modérée, hostile au socialisme, les républicains décidés ne sont pas majoritaires et les députés d'origine ouvrière bien isolés. Perdiguier, diminué par la maladie, siégera peu et n'interviendra que dans le débat pour la défense des salaires, le 8 septembre[28]. Il se représenta cependant aux élections législatives et il est réélu ; il y vote avec les démocrates contre le « parti de l'ordre », est nommé vice-président d'une association, la *Solidarité républicaine*, qui se donne pour but de défendre les idées républicaines, soutenir les journaux républi-

25. Cité par Jean Briquet, 1955, p. 127.

26. Voir *supra* § 1.7.

27. Lettre de Lise Perdiguier du 26 mars 1885, citée par Jean Briquet, 1955, p. 256.

28. C'est une question dont il s'était déjà occupé pour *L'Atelier* (sept. 1840) dans une enquête sur les salaires des ébénistes entre 1830 et 1840 et dans un article pour *La Ruche populaire* en avril 1844.

cains, « répandre tous les écrits propres à instruire, en la moralisant, la population des villes et des campagnes » (déclaration du 4 novembre 1848), mais l'association est interdite en janvier 49, et quand il entreprend un autre Tour de France en août 1850, il est tout au long de son parcours surveillé par la police. Après le coup d'État du 2 décembre, se sentant menacé, il ne rentre pas chez lui, mais le 7 décembre il est arrêté et par décret du 9 janvier 1852 expulsé du territoire français avec 84 autres proscrits. Il part pour Bruxelles où il retrouve de nombreux camarades dont Martin Nadaud, puis il est astreint à résidence à Anvers avant de pouvoir gagner Genève sous un nom d'emprunt.

À Bruxelles, il avait espéré ouvrir une école de dessin pour subvenir à ses besoins, mais l'« exil dans l'exil » qu'il vit à Anvers, où la langue lui est étrangère, met un terme à un projet qu'il ne pourra pas davantage réaliser à Genève – en Suisse comme en Belgique la police le surveille et fait obstacle à tout ce qui peut apparaître comme un moyen de propagande. Cependant ses amis, George Sand, le docteur Guépin, multiplient les interventions en sa faveur ; le 30 août 1855 il est autorisé à rentrer en France et le 1er décembre il arrive à Paris.

La famille s'installe au 38, rue Traversière, où il vit pauvrement de ses cours et d'une boutique de librairie où il vend des ouvrages techniques sur les métiers, ses propres brochures, les livres de George Sand et d'Eugène Sue. Son influence est toujours grande et on lui rend visite, mais l'époque a changé : face aux idées nouvelles portées par Proudhon, Tolain ou Tristan, la culture ouvrière du Compagnonnage n'a plus le même poids, ses usages semblent surannés, les jeunes apprentis montrent moins d'intérêt pour le dessin et pour les livres. Il fait cependant paraître en 1857 une troisième édition du *Livre du Compagnonnage* et en 1859 participe à un recueil *Le Chansonnier du Tour de France* composé par des Compagnons de tous métiers et devoirs. Il reprend la route enfin pendant l'été 1863 pour un dernier Tour de France, retrouve d'anciennes connaissances et va à la rencontre des jeunes, toujours soucieux de défendre les valeurs de son « humanisme ouvrier ».

Il restera actif jusqu'à la chute de l'Empire par ses articles et ses brochures : *Despotisme et Liberté* (1864), *Religion et Fana-*

tisme (1870), *Patriotisme et Modération* (1871)… Après le 4 septembre, il accepte d'être adjoint au maire du XIIe arrondissement, organise dans son secteur la Garde Nationale pour défendre la capitale, mais se désolidarise de la Commune. Le « vieux républicain » écrit encore en 1873 *La vérité sur le Pape et les Prêtres*, où il exprime une sorte de théisme et prône l'esprit de tolérance : « Je continue à croire que, tant que les républicains ne respecteront pas le sentiment religieux et manqueront à la tolérance, je les jugerai peu propres à garder le pouvoir et à faire le bonheur de notre patrie »[29]. Atteint de bronchite chronique, il décède à Paris le 25 mars 1875.

S'il pouvait se réjouir à la fin de sa vie d'avoir vu la chute de deux rois et d'un empereur et si sa confiance dans l'avenir restait inentamée, sa clairvoyance critique le mettait à l'abri des illusions trop rapides. N'écrivait-il pas déjà en 1843 :

> Je sais qu'on doit parler aux ouvriers, qu'on doit tout faire pour les éclairer, pour les moraliser, pour leur inspirer le sentiment de leur dignité et de leur avenir, mais je sais aussi qu'on ne fera rien de solide, rien de vraiment grand pour eux tant qu'un gouvernement issu du peuple, et peuple lui-même, n'aura point paru sur la scène du monde.[30]

2.5 L'ÉDUCATION DES OUVRIERS

Éduquer les ouvriers, les instruire, c'est, aux yeux de Perdiguier, les faire sortir de leur ignorances, de leur habitudes brutales, de leurs divisions et de leurs querelles incessantes. Ce en quoi il retrouve, à partir de son expérience du compagnonnage, les idéaux de l'éducation populaire en ce premier tiers du XIXe siècle : la formation morale et civique, l'instruction qui réveille l'intelligence et le jugement critique, qui permet d'être plus « savant » dans son métier, d'y progresser et d'en tirer de la fierté, la formation professionnelle donc, la meilleure possible, qui assure de bons salaires et une vie meilleure pour soi et pour sa famille.

Un de ses amis, Jérôme-Pierre Gilland, donne un aperçu de son mode de vie dans la description d'une visite qu'il lui fit en 1840 au 104, rue du faubourg Saint-Denis :

29. *Patriotisme et Modération*, Paris, Perdiguier et Magny, 1871, p. 56, cité par J. Briquet, 1955, p. 352.

30. Lettre à George Sand du 22 juillet 1843, cité par J. Briquet, 1966, p. 69.

> Un petit palier éclairé par une fenêtre sans vitrage séparait son logement d'une autre pièce dans laquelle il avait établi une école de dessin pour les ouvriers. De huit heures du soir à onze heures, il était professeur ; tout le jour il restait ouvrier et il travaillait l'ébénisterie dans un atelier qui se trouvait au dessus de son logement, dans les combles. Il avait aussi là son encre et ses papiers pour se délasser de temps à autre du travail de ses bras par le travail intellectuel.

Quand Perdiguier lui montre sa bibliothèque, il ne peut cacher son étonnement :

> Jamais je n'ai tant vu de livres chez un ouvrier. […] Les *Œuvres complètes* de J.-J. Rousseau et de Voltaire en petits volumes portatifs ; l'*Histoire universelle* de Bossuet dans le même format ; les *Essais* de Montaigne, les *Beautés de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre ; les *Tragédies* de Corneille et de Racine, les *Comédies* de Molière, les *Fables* de La Fontaine. Il y avait aussi dans la bibliothèque de l'ouvrier beaucoup d'ouvrages des anciens, comme Homère, Virgile, Plutarque, Cicéron, Eschyle, etc. Puis, l'*Encyclopédie nouvelle* et le *Magasin pittoresque*. [31]

Ils visitèrent ensuite la classe où il reçoit ses élèves :

> Au milieu de la pièce, il y avait plusieurs tréteaux sur lesquels étaient disposés de longues planches de sapin formant une table pour les élèves dont les ustensiles de toutes sortes, les dessins et les modèles s'appuyaient à une espèce de support qui servait en même temps d'appui aux lumières pendant la veillée. Quelques bancs étaient rangés le long des murs, quelques escabeaux sous la table ; il y avait des livres partout, répandus à chaque place, comme pour solliciter les élèves à l'étude. Ces livres étaient choisis avec beaucoup de discernement, et changés de temps à autre afin d'éveiller l'attention par l'attrait des nouveautés et la différence des sujets. Quelques-uns de ces livres pourtant y restaient invariablement. C'étaient : le *Contrat social*, le *Livre du peuple* et les Évangiles ; la philosophie, la politique et la morale appliquées à la vie pratique et accessibles aux intelligences les plus humbles. Certains voisins studieux et les meilleurs camarades des élèves venaient là, le soir, se reposer, causer et lire. [32]

Quand il déménage passage de la Bonne-Graine où grâce à l'argent que lui donnent ses beaux-parents, il ouvre un garni, ses cours ne désemplissent pas :

31. Ces deux dernières publications sont proposées en petites brochures séparées, peu coûteuses et conçues pour mettre les connaissances à la portée du peuple.

32. Cité par Jean Briquet, 1955, p. 187-189.

> Il vint un temps, où pendant neuf mois de l'année, j'avais de trente-cinq à quarante élèves, travaillant avec un rare entrain : ils dessinaient, modelaient… je voyais sortir de leurs mains des feuilles achevées, des escaliers, des autels, des voussures, des modèles en bois de toutes sortes […]. [33]

Cette expérience personnelle, il veut la faire partager, il veut qu'elle se multiplie. Mais il sait aussi que les ouvriers se contentent souvent de ce qu'ils apprennent sur le tas et rechignent devant l'étude. Pour remédier à cela, il donne – à titre d'exemple, de propédeutique et d'encouragement – dans *Le Livre du Compagnonnage*, dès la première édition, deux textes importants : le *Dialogue sur l'architecture* et le *Raisonnement sur le trait* [34]. Ce sont des textes de vulgarisation, mais ils sont aussi remarquables par leur forme : présentés sous forme de dialogue, ils reprennent de façon vivante des situations pédagogiques où un maître expose et explique à un élève, de façon progressive, simplifiée et pratique, les connaissances abstraites qu'il doit assimiler pour maîtriser son art et y progresser. Essentiellement, le charpentier, le menuisier mais aussi le maçon doivent avoir des connaissances en géométrie. Perdiguier commence par des définitions intuitives des notions de base comme celle-ci : « La ligne parallèle est celle qui, posée à côté d'une autre ligne, la longe toujours sans s'en éloigner, ni s'en rapprocher plus d'un bout que de l'autre », puis il donne des méthodes de construction pour résoudre des problèmes simples : tracer avec la règle et le compas une circonférence qui passe par trois points donnés, tracer une figure ovale, diviser une ligne donnée en parties égales (en cinq, en sept, etc.). Une fois traités les questions élémentaires de géométrie, le dialogue s'engage sur l'architecture et d'abord un rapide récit de son origine (pour l'essentiel emprunté à Vitruve) mais qui conduit directement aux problèmes que le chef de chantier aura à résoudre : monter des étages, établir des planchers sur des colonnes. Les modèles restent ceux de l'Antique, mais l'exposé des différents ordres architecturaux (toscan, dorique, corinthien…) sont des points de départ pour aborder les problèmes

33. Agricol Perdiguier, *Question vitale sur le compagnonnage et la classe ouvrière*, Paris, Chez l'auteur, 1861, p. 110, note, cité par Jean Briquet, 1955, p. 212.

34. *LDC* I, p. 177-198 et 199-211.

concrets qui renvoient à des calculs de proportion (la hauteur de la colonne ionique est neuf fois son diamètre) avec des modèles d'exercices, d'application directe et inverse, par exemple quand il s'agit de déterminer l'épaisseur de la colonne à partir de sa hauteur (déjà déterminée), ce qui demande de revenir au dessin.

Là encore il donne un exemple, celui d'un menuisier qui doit concevoir la devanture d'une boutique ; il ne pourra y parvenir que dans un va-et-vient entre les dimensions du chantier et la planche à dessin qui lui permet de calculer les mesures des différents éléments de l'ouvrage. De même, dans le *Raisonnement sur le trait*, quand il développe les différents tracés en plan et en élévation d'un escalier, qu'il faut entièrement concevoir par le « trait » avant d'en entreprendre la réalisation. En outre, dans la deuxième édition de l'ouvrage, il propose un rapide exposé sur le système métrique et fournit des tables de conversion entre les anciennes et les nouvelles mesures [35].

Au détour de l'exposé didactique, le maître discute avec son élève des différents manuels dont les compagnons peuvent disposer, et commente ainsi leurs mérites respectifs ou leurs lacunes :

> Si vous n'aviez à dessiner que des ordres d'architecture, je vous dirais de prendre La Gardette, quoique dans son ouvrage les portiques soient omis pour des raisons qu'on ne peut approuver. Si vous deviez vous charger de toute la construction du bâtiment, Charles Normand vous serait utile, et je vous dirais de le prendre, malgré que ses escaliers n'aient pas tous les développements dont ils auraient besoin […]. [36]

Ces propos ne peuvent être séparés de l'idée qu'il se forme de la bibliothèque que tous les ouvriers devraient avoir à leur disposition. La sienne propre, décrite par Gilland (*v. supra*), en donne une sorte de modèle. Mais quand, dans les dernières pages de la deuxième édition du *Livre du Compagnonnage*, il anticipe sur l'avenir du mouvement compagnonnique, son idéal s'élargit à la mesure de la société de paix et d'harmonie qu'il appelle de ses vœux, et dont la connaissance et l'étude constituent un des piliers essentiels :

> Nous pourrons fonder dans chaque ville des écoles en bon ordre, décorés de modèles et de plans proprement encadrés. Outre les

35. *LDC* II, p. 142 sq.

36. *LDC* I, p. 193.

> dessins relatifs à notre état, ayons quelques beaux sujets d'histoire, les portraits des hommes illustres que tous les temps doivent révérer, et des vues de villes et de paysages qui rappellent sans cesse à nos yeux et à nos esprits les beautés de l'art et de la nature. On pourra posséder aussi une petite bibliothèque dans laquelle figureront, chez les tailleurs de pierre, les charpentiers et les menuisiers, de bons traités d'architecture, de géométrie et de trait, où les Compagnons les plus intelligents et les plus avancés puiseront des connaissances qu'ils devront communiquer à tous leurs confrères. Il faudra aux ébénistes des modèles de meubles, aux serruriers des traités d'ornements, aux tailleurs, aux tanneurs, aux corroyeurs, aux chamoiseurs, aux cordonniers, aux peintres, aux teinturiers des traités de chimie, […] enfin, chaque corps d'état prendra les ouvrages spéciaux qui lui conviendront plus particulièrement.

Mais au-delà des domaines qui relèvent de l'amélioration des compétences professionnelles, il faut répondre aux besoins de l'esprit : « Il ne faudrait pas s'arrêter là, l'intelligence ne saurait se satisfaire de si peu : une fois qu'elle s'ouvre, elle veut tout connaître ». Les classes dominantes le savent bien qui ont toujours refusé l'instruction au peuple ; son ignorance est la condition de son asservissement.

Mais, si Perdiguier inclut dans les auteurs obligés de sa bibliothèque « quelques écrits politiques sortis des plumes les plus puissantes », Rousseau et Lamennais, le *Dictionnaire politique* de Garnier-Pagès, les *Dialogues de maître Pierre* de M. Cormenin, tout tendrait à prouver que la culture générale en elle-même est émancipatrice ; il cite Homère, Virgile, Milton, Corneille, Racine, Molière, Voltaire…, et souhaite voir dans les rayons des encyclopédies scientifiques, historiques et géographiques ; dans le domaine de la littérature, Victor Hugo, Chateaubriand et George Sand… C'est une tendance générale, tout se passe comme si, pour les républicains de 1830, il s'agissait par l'instruction d'accéder aux connaissances et à la culture que les classes dominantes ont confisquées jusqu'alors.

3

MARTIN NADAUD, OUVRIER MAÇON, ENGAGÉ ET PÉDAGOGUE

Martin Nadaud est né le 17 novembre 1815 dans un hameau de la Creuse, La Martinèche, commune de Soubresot, près de Bourganeuf, dans un milieu de paysans pauvres, sur une terre ingrate, au climat rude, qui nourrit mal ses habitants et où par tradition dès le XVIIe siècle les hommes s'expatrient pour travailler comme maçons, soit vers Lyon soit vers Paris. Son père déjà est maçon et part chaque année travailler sur les chantiers parisiens mais il veut que son fils s'instruise et contre la volonté du reste de la famille, sa femme, les grands-parents, il le fera inscrire à l'école. La chose se décide à l'occasion d'une rencontre le dimanche lors du retour des maçons au pays :

> En face de notre table se trouvait le père Faucher, le marguillier de Pontarion, vieillard universellement respecté de tout le monde de nos environs et qui buvait aussi chopine ; mon père savait que de temps en temps il prenait des enfants chez lui, auxquels il enseignait l'alphabet et quelques notions d'écriture.
>
> En me posant la main sur la tête, mon père lui dit : « Voilà un petit gars que je vous enverrai si vous vouliez l'inspecter ». La réponse fut affirmative. Jamais je n'oublierai le tollé que soulevèrent ces paroles de la part de mon grand-père et de ma grand-mère. Ma mère protesta avec la plus grande vigueur, disant qu'elle avait besoin de moi pour aller au champ. […] « Depuis ton retour de Paris, disait mon grand-père à son fils, tu n'as pas passé un jour sans nous entretenir de ce que tu voulais faire de ton garçon ; tu aurais mieux fait de rester à Paris que de venir nous parler de tes

projets d'école. Ni mes frères, ni toi, ni moi n'avons jamais appris à connaître nos lettres et nous avons mangé du pain tout de même. »[1]

3.1 LES PETITES ÉCOLES DE CAMPAGNE

La fermeté du père néanmoins l'emporta et l'enfant partit tous les matins à Pontarion, avec son panier, « après avoir ramené les brebis à l'étable ». Les résultats furent médiocres, il ne restait que deux heures chaque jour chez son maître et n'y alla plus du tout à partir de l'été. Aussi l'année suivante le mit-on dans la classe d'un instituteur de profession, Rioublanc, nouvellement installé à Pontarion. « À cet effet, nouvelle querelle dans la famille. L'argument principal de ma mère et de mon grand-père était que j'avais déjà dépensé douze francs et que nos brebis ou nos vaches étaient mal gardées. »[2] Le père de Martin Nadaud ne céda pas, rétorquant à son père « qu'il aimait mieux dépenser de l'argent au cabaret que de songer à l'instruction de son petit-fils ».

Nous pouvons reconnaître dans ce conflit familial sur l'instruction une sorte d'affrontement entre deux cultures. Celle qu'exprime la mère et le grand-père, paysanne et ancestrale, qui donne la primeur au travail de la terre, à l'effort et à l'épargne, qui seuls nourrissent les hommes et garantissent l'avenir ; aller à l'école ne sert à rien qu'à « porter le livre à la messe ». Le père à une autre expérience, celle de la ville et des chantiers parisiens, où l'instruction sert à défendre ses droits et à s'élever dans la pratique du métier. L'enfant ira donc à l'école, dans la classe de l'instituteur Rioublanc, à la discipline sévère, remplacé par un certain Martin, puis il quittera l'école de Pontarion pour aller chez Jeanjou, un maître de peu d'expérience, avant de suivre les leçons d'un ancien officier de l'Empire qui a ouvert école à Saint-Hilaire. Il y fut mis en pension et put compléter ainsi une scolarisation primaire qui peut nous sembler chaotique, mais qui reflète assez bien la situation des campagnes pendant toute cette période.

1. *Martin Nadaud, Léonard, maçon de la Creuse*, Paris, Maspero, « La Mémoire du peuple », 1976, p. 27-28. La première édition est parue sous le titre *Mémoire de Léonard, ancien garçon maçon*, Bourganeuf, Imprimerie de Duboueix, 1895.

2. *Ibid*., p. 29.

Martin Nadaud en 1848

Quand il eut quatorze ans, son père l'emmena avec lui à Paris pour sa première campagne. Ils partirent en groupe pour un voyage de cinq jours, à pied, et non sans quelques rivalités avec d'autres groupes pour avoir des places dans les auberges et dans les voitures qui les emmèneront à la fin du voyage d'Orléans jusqu'à Paris.

> À cette époque, une grande animosité prévalait entre tous les métiers. Suivant une habitude séculaire, les compagnons de tous les devoirs ne se rencontraient jamais sur les routes sans s'assommer à coup de canne […]. [3]

À Paris, ils sont accueillis dans un garni, rue de la Tisseranderie, où le père avait ses habitudes, et aussitôt il faut trouver du travail. Le jeune Martin est confié à son oncle, qui l'emploie d'abord à des travaux d'écriture puis lui donna à « servir » un compagnon, c'est-à-dire à lui apporter les moellons ou le mortier sur l'échafaudage. C'est ainsi que dès son premier séjour à Paris – il n'avait que quinze ans ! – il assista à la révolution de 1830. Dans ses *Mémoires*, Martin Nadaud raconte les grèves, le chômage, les journées de douze à quinze heures de travail, les accidents. En 1833-1834, le bâtiment est en crise ; il n'y a pas de travail ; les ouvriers qui doivent continuer à payer leur logement et leurs repas s'endettent. C'est dans ce contexte, et avec les encouragements du maître-compagnon qui l'emploie, qu'il va s'inscrire à ses premiers cours du soir. « Ce digne camarade qui savait que j'avais déjà un commencement d'instruction me détermina à aller les soirs à l'école chez un métreur où lui-même était assidu. Nous pensions à nous perfectionner dans notre métier […]. » [4] Mais la fin du chantier mit rapidement fin à ce projet – les cours sont en effet payants.

3.2 LES VOIES DE L'APPRENTISSAGE

La motivation du jeune Nadaud à poursuivre son instruction est double, professionnelle et politique. Au cours des journées de juillet 1830, il a rencontré de jeunes bourgeois instruits, « un jeune étudiant en médecine nommé Macré », qui va l'introduire dans la Société des Droits de l'Homme ; les journaux vendus dans les rues sont lus dans les cafés, et, comme il savait lire, « tous les matins, on [lui] demandait dans la salle du marchand

3. *Ibid*., p. 45.

4. *Ibid*., p. 83.

de vin de lire à haute voix *Le Populaire* de Cabet. »[5] C'est ainsi que s'éveille sa conscience politique et qu'il va s'engager dans les mouvements de revendication républicaine et ouvrière. Mais il faut aussi accéder à de meilleurs salaires et pouvoir se former plus avant dans le métier de la maçonnerie. Or avec les mauvaises tâches qu'on lui donne sur les chantiers, « il n'y avait pas moyen d'apprendre à travailler. »[6]

Cependant, à cette même période « la ville de Paris ouvrit des écoles mutuelles à l'usage du peuple dans différents quartiers de Paris. […] Nous-mêmes nous profitâmes de cet acte de générosité de la municipalité parisienne pour aller suivre le cours fondé dans le cloître Saint-Méry »[7], d'autant plus volontiers que ces écoles sont gratuites. Or, les maîtres de cette école mutuelle se rendirent rapidement compte qu'il avait déjà de bonnes capacités et on le nomma « moniteur d'une table », ce qui consiste à distribuer le travail à faire aux élèves de toute la table, faire lire les débutants et surveiller les cahiers d'écriture. Nadaud se rendit très vite compte qu'ainsi occupé il n'apprendrait pas grand-chose et était en train de perdre son temps. « Je fus donc obligé de chercher une école payante afin de pouvoir faire des progrès plus rapides ». Le hasard lui fit rencontrer un de ses anciens camarades, Guéret, qui allait à « l'école rue Bourtibourg, chez un instituteur de profession » dont il lui dit le plus grand bien. Ils s'y inscrivirent donc ensemble, s'encourageant l'un l'autre à apprendre « les quatre règles ». L'instituteur, homme sévère, à la pédagogie traditionnelle, leur fait faire des dictées, tente de leur inculquer la grammaire, etc. Ce n'est pas ce que le jeune Nadaud recherche :

> Ce n'est pas la règle des participes, me disais-je, dont je n'aurai peut-être jamais besoin, pas plus que l'analyse des phrases qu'il m'importe le plus de savoir, ce qui m'est utile et immédiatement nécessaire, c'est d'acquérir des connaissances et d'apprendre à raisonner sur les choses de mon métier. Donc un peu de dessin, de toisé, de coupe de pierres et de géométrie. Voilà l'important pour moi.[8]

5. *Ibid.*, p. 84.
6. *Ibid.*, p. 86.
7. *Ibid.*, p. 90-91.
8. *Ibid.*, p. 92.

Il fit part de ses difficultés à son père qui, réjoui de constater que son fils avaient sur l'instruction des vues raisonnables et pragmatiques, lui dit simplement : « Allons trouver Giraudon le Lyonnais [9], il sait mieux que nous ce qu'il te faut. » Ils allèrent en sa compagnie acheter une boîte à dessin, des compas et des tire-lignes, puis il s'inscrivit à un cours du soir, rue de l'École-de-Médecine. Mais les résultats sont décevants, le cours consiste à reproduire ou compléter des planches de façon minutieuse que contrôle ensuite le professeur, qui se montre peu satisfait de son travail, lui fait refaire la première planche, puis encore la deuxième et la suivante [10]. Ce n'est pas que les difficultés le découragent, mais il est impatient : « je calculai le temps qu'il me faudrait pour terminer ce cours avec les exigences de mon professeur et je le trouvai bien long. »

Il emprunte alors à un de ses camarades un cours complet qui avait été approuvé par le professeur et c'est dans sa chambre qu'il continue seul les exercices et apprend les vingt-quatre planches. Il a alors le sentiment d'en avoir appris suffisamment pour retourner travailler chez son ancien métreur et, ayant gagné en confiance, l'idée lui vient de donner lui-même des leçons à de jeunes ouvriers autour de lui qui ne savaient même pas signer leur nom.

> Tous souffraient de leur ignorance et avaient le plus vif désir de s'instruire. Il me serait facile d'en réunir une douzaine dans ma chambre pour leur apprendre ce que je savais… À mon premier appel, il en vint cinq ou six… En peu de temps, j'eus quinze élèves, tout ce que ma chambre pouvait contenir. [11]

Il demandera à ses élèves quatre francs par mois, ce qui lui permettra d'envoyer en Creuse quatre à cinq cents francs par an pour rembourser les dettes de la famille. Fort des différentes expériences « scolaires » qu'il a pu avoir jusqu'ici, il organise ses cours de façon pratique ; il accroche sur les murs « les plans d'une maison de la cave au grenier et à côté les figures de géométrie qu'[il] avai[t] apprises tant bien que mal au cours de l'École-de-Médecine ». Il leur apprend à lire, certes, mais il leur

9. Ce nom nous indique qu'il a fait le compagnonnage.

10. Il s'était fracturé les poignets en tombant d'un échafaudage et ses mains tremblaient encore.

11. *Ibid*., p. 93-94.

apprend aussi à réfléchir sur la façon d'utiliser les connaissances géométriques et les méthodes de métrage figurées sur les planches pour résoudre les problèmes que soulève la construction de telle ou telle partie d'une maison. De surcroit, commente-t-il, « ce moyen d'instruire les autres me paraît bon aussi pour m'instruire moi-même ».

3.3 L'ASCENSION SOCIALE ET L'ENGAGEMENT POLITIQUE

En augmentant ses compétences professionnelles, Nadaud se voit confier sur les chantiers des tâches de responsabilité et ses motivations pour améliorer sa formation s'en trouvent renforcées. Le mouvement est enclenché :

> J'étais si content de me trouver bien occupé chez un patron comme Delavallade que je retournai à l'école chez mon ancien métreur. […] Une double ambition travaillait mon esprit. Pourquoi ne deviendrai-je pas un maître compagnon et même un entrepreneur ? [12]

C'est ainsi qu'il devient en 1833 maître compagnon chez un de ses anciens patrons, M. Bayle, qui va lui confier plusieurs chantiers, clos Saint-Lazare, faubourg du Roule, pour ceux qui sont cités. Il acceptera aussi de travailler comme tâcheron, en traitant directement avec un commanditaire. C'est ainsi qu'il se met au service de M. Totain, architecte, pour « l'entreprise à la tâche de deux bâtiments. » [13] Plus tard, un autre architecte, M. Giraud, qui a un chantier de dix maisons dans le quartier de l'Observatoire, le charge de la maçonnerie de trois d'entre elles, et M. Lamoureux lui donne des travaux rue de la Plaine Monceau. Mais le travail est dur et il n'est pas toujours facile de se faire payer car il n'est pas rare qu'il ait affaire à des spéculateurs douteux [14]. Il y a cependant de « bons » chantiers, par exemple les travaux mis en adjudication par la Mairie de Paris, Place du Panthéon. Il est engagé par l'architecte, M. Jeoffroy, qui après l'avoir entendu lui donne la préférence sur les autres candidats et un très bon salaire ; cela va lui permettre de faire venir sa femme à Paris.

12. *Ibid.*, p. 127.

13. *Ibid.*, p. 178.

14. *Ibid.*, p. 182.

Cependant, le sort des ouvriers du bâtiment ne s'améliorait pas : « harcelés par la misère, ils battaient le pavé des rues ; ils s'attroupaient à la porte des rares chantiers où on travaillait encore. » [15] Ils décident de se mettre en grève et de s'organiser. Nadaud, connu pour ses convictions et sa bonne volonté, est sollicité pour former un Comité de coordination.

> Pour former ce Comité, nous allâmes nous cacher chez un marchand de vin de la rue du Bac, où plusieurs rédacteurs de *La Phalange* ou de *La Démocratie pacifique* prenaient leurs repas. À notre seconde réunion, l'accord se fit bien entre nous. Claude Lefaure accepta la présidence, Chansardon l'aîné la vice-présidence et moi, je fus nommé secrétaire et trésorier. [16]

Le jour du rassemblement – ils seront plus de six mille dans la plaine de Bondy –, l'armée intervient et les disperse. La grève est un échec, mais cet épisode et de nombreux autres renforcent les mouvements de protestation et les progrès du parti républicain parmi les ouvriers.

Nous avons vu que dès le début des années 1830, le jeune Martin Nadaud, en contact avec les mouvements républicains et membre de la Société des Droits de l'Homme, lisait au café Momus *Le Populaire* aux ouvriers. Dès 1832, il devient avec ses amis Luquet et Durant un fidèle compagnon de Cabet ; ils le retrouvent en 1839 au retour de son exil de cinq ans en Angleterre. « À partir de cette époque, je m'attachai fortement à ce digne défenseur du peuple. Je manquais rarement d'assister aux réunions qui se tenaient chaque dimanche dans son salon de la rue Jean-Jacques Rousseau ». Quand Cabet voulu vers 1842 faire du *Populaire* un quotidien, il leur demande leur soutien :

> Je vous ai convoqué pour que vous alliez déterminer Louis Blanc, Proudhon, Pierre Leroux, Eugène Sue et madame George Sand à prendre des actions à notre journal. [17]

Les voilà donc partis et chez chacun ils rencontrent un accueil très favorable, en particulier de la part de Pierre

15. *Ibid.*, p. 148.

16. *Ibid.*, p. 150.

17. *Ibid.*, p. 221-223. Proudhon leur réserva un accueil réservé car il était en désaccord avec les idées de Cabet. Nadaud ajoute : « Je devais avoir l'occasion de voir bien des fois le célèbre écrivain, surtout à Sainte-Pélagie après le coup d'État, lorsque j'allais lui aider à allumer son poêle dans sa chambre. » (Sainte-Pélagie est la prison du Ve arrondissement où Prudhon fut incarcéré du 7 juin 1849 au 4 juin 1852 pour « offense au président de la République »).

Leroux : « ami intime de Cabet, à peine lui eut-on fait part de l'objet de notre visite qu'il prit de ses deux mains celles de Favard et nous assura de tout son concours le plus dévoué et le plus absolu. »

3.4 LA RÉVOLUTION DE 1848

Dans ses *Mémoires*, Nadaud raconte le développement du mouvement socialiste et républicain, l'action des saint-simoniens, des fouriéristes et la naissance, dans les années 1840, de journaux défendant la cause des ouvriers : *L'Atelier*, *La Fraternité*, *L'Humanitaire*.

En 1848, il est en première ligne sur son chantier de la place du Panthéon quand l'agitation commence après l'interdiction faite par le gouvernement d'un banquet républicain dans le XIIe arrondissement ; des groupes viennent de Maubert, de l'Estrapade…, « nous fûmes au nombre de trois ou quatre cents à nous emparer de la mairie du XIIe arrondissement qui se trouvait en haut de la rue Saint-Jacques ». Quand il revient place du Panthéon, c'est pour y trouver

> une foule de plus de cent mille hommes […]. Soudain, un cri formidable se fit entendre au milieu de cet océan de monde qui comme une marée montante, grossissait toujours : Aux Tuileries, aux Tuileries ! La foule se met en branle.

Après les Tuileries, redescendus place du Carroussel,

> nous entendîmes un autre cri : à l'Hôtel de Ville ! Courons-y, Raspail s'y trouve et on parle déjà de nous escamoter la république au profit de la régence de la duchesse d'Orléans. Alors un autre noyau s'organisa et nous partîmes au nombre de cinq ou six cents bien décidés à seconder les efforts de ceux qui voulaient la république. [18]

3.5 LA DÉPUTATION

Rapidement, les élections s'organisent. Nadaud apprend qu'une réunion de Creusois habitant Paris va avoir lieu à la Sorbonne pour dresser la liste des candidats qui doivent les représenter sur les listes électorales. Il prend la parole, il est applaudi et désigné. Il part donc pour la Creuse, où il obtient quelques soutiens dont celui de Trélat, un vieux républicain de 1830, très lié avec

18. *Ibid*., p. 230.

Pierre Leroux. Nadaud ne sera pas élu mais comme il le dit lui-même : « j'échouais avec une belle minorité. »[19] De retour à Paris, il reprend la truelle, trouve un nouveau patron et s'engage dans la défense des intérêts des ouvriers. Il est ainsi délégué à la Commission du Luxembourg, animée par Louis Blanc et Albert, ouvrier nommé au gouvernement provisoire, et participe à la création de l'association des maçons. Malgré ses réticences, il se présente aux élections législatives, et cette fois-ci, sa candidature rencontre en Creuse d'ardents défenseurs, Lambert à Ahun, Duché à la Souterraine, Cancalon à Royère, Delavallade à Aubusson, Pourthier à Faux-la-Montagne. Il est élu :

> La joie manifestée par tous les ouvriers maçons, tailleurs de pierre, charpentiers et menuisiers fut très grande. […] Les jours suivants, on venait de toute part me complimenter, tant cela paraissait étrange de voir arriver à la Chambre des députés un simple ouvrier maçon.[20]

Dans un discours à l'occasion d'un banquet des ouvriers-typographes, en présence de Pierre Leroux, il rappelle le rôle déterminant de l'instruction dans l'ascension du peuple vers la liberté :

> L'ignorance fut deux fois foudroyée à des dates lointaines par Cadmus et Gutenberg. Cadmus inventa l'alphabet, Gutenberg créa l'imprimerie. Tous deux persécutèrent l'obscurantisme, tout deux donnèrent au monde le moyen de détruire le génie de l'immatérialité en faisant germer la vérité dans toutes les contrées du monde, en répandant l'instruction dans les plus humbles de nos hameaux.[21]

3.6 L'EXIL ET LE RETOUR : REPRÉSENTANT DU PEUPLE ET RÉPUBLICAIN

Des élections législatives sort une majorité conservatrice, soucieuse de rétablir l'ordre. Louis-Napoléon est élu président de la République, Nadaud est surveillé par la police et le soir du coup d'État (2 décembre 1851), il est arrêté et conduit en prison[22]. Condamné à l'exil, il prend avec bien d'autres, répu-

19. *Ibid*., p. 235-239.

20. *Ibid*., p. 254.

21. *Ibid.*, p. 257.

22. *Ibid.*, p. 272- 276.

blicains ou socialistes, le chemin de la Belgique et de l'Angleterre. À Bruxelles, il vit un temps avec Perdiguier, qui avait siégé avec lui à l'assemblée.

> Mon digne ami Agricol Perdiguier, […] plus habitué que moi à la vie de famille, car j'avais toujours vécu dans les gargotes de Paris, préparait lui-même nos repas ; il était bien rare quand nos dépenses s'élevaient à un franc par jour pour chacun ! [23]

La police bruxelloise dispersera ces exilés qui, regroupés dans la capitale, sont une source permanente d'agitation. Perdiguier part pour la Suisse, Nadaud est éloigné à Anvers où il se retrouve avec Schœlcher qui avait fait voter l'abolition de l'esclavage. Mais leurs préoccupations sont différentes ; Nadaud doit assurer sa subsistance et comme à Anvers les salaires sont très bas dans le bâtiment, il décide sur les conseils de Louis Blanc déjà installé à Londres [24], de se rendre en Angleterre.

Là il reprit son métier de maçon et l'exerça pendant quatre ans, de chantier en chantier, mais la crise économique, les difficultés à trouver de l'embauche firent que sur les incitations de Barrère et Louis Blanc, il se fit « professeur de français », pour de modestes appointements d'abord puis de façon plus assurée, dans de petites pensions sur la côte, à Brighton, Putnay, Ealing. Il continue lui-même à s'instruire et à se cultiver, fréquente les réunions du club littéraire ; on lui demande des conférences sur la France. « Dans ce milieu lettré et scientifique, je passai des moments tranquilles. Jamais je n'avais eu plus de goût, plus d'ardeur à travailler mon instruction. » Il songe à son retour en France et veut s'y trouver « mieux armé » pour le combat politique, ce qu'il appelle aussi sa « transformation intellectuelle » [25]. Il trouve ensuite un emploi à Wimbledon, près de Londres, où il restera quatorze ans. En effet, s'il est compris dans l'amnistie accordée aux proscrits en 1859 et rentre en France pour voir sa famille, il est moins bien accueilli à Paris où sa présence gêne. Il retourne donc en Angleterre où il restera jusqu'à la déclaration de guerre de 1870 contre la Prusse qui devait conduire au siège de Paris et à la Commune.

23. *Ibid.*, p. 278.

24. Voir la lettre de Louis Blanc, *ibid.*, p. 280.

25. *Ibid.*, p. 298.

Après le retour de la paix, il est élu conseiller municipal de Paris dans le XXe arrondissement et entame une longue carrière de député. Il siège à l'extrême gauche du 20 février 1876 au 25 juillet 1877, puis sur les bancs de l'Union républicaine du 14 septembre 1877 au 11 novembre 1889, régulièrement réélu pour trois mandats consécutifs. Dans son travail législatif, si l'on suit ses *Mémoires*, il intervient en faveur du logement, du droit du travail, des grands travaux qui donneront du travail aux chômeurs, pour le développement et la modernisation de son département, la Creuse, et c'est à Bourganeuf qu'il prononce le 5 mai 1889 (date anniversaire de l'ouverture des États Généraux à Versailles) un discours de célébration du Centenaire de la Révolution.

CONCLUSION

L'existence et l'action de Martin Nadaud sont à maints égards exemplaires comme fils du peuple qui s'est élevé par l'instruction, la lucidité, l'intelligence et le courage aux plus hautes responsabilités, tout en restant fidèle à ses origines et dans le souci constant de défendre les intérêts de ses compagnons ouvriers maçons et au-delà les intérêts du peuple et de la République.

Dans les différentes étapes de sa formation, Martin Nadaud aura traversé et en quelque sorte fait l'essai des différentes possibilités de s'instruire et de l'ensemble des situations d'apprentissage scolaire et professionnel offertes à son époque à un jeune garçon de la campagne puis à un apprenti, depuis les petites écoles de campagne de la Creuse jusqu'aux cours du soir destinés aux ouvriers en passant par la férule de l'instituteur traditionnel de la rue Bourtibourg qui lui apprendra les règles de grammaire et par l'enseignement mutuel du Cloître Saint-Méry. De tout cela il tire profit de façon critique. Il invente sa propre pédagogie, active et collective, fondée sur la résolution de problèmes de métier. Conscient que l'instruction est le seul moyen d'échapper à la misère, puis d'accéder à l'émancipation politique, il a à cœur, en donnant lui-même des cours, de transmettre son expérience.

Son cas n'est pas isolé. Il relève d'un large mouvement qui traverse tout le XIXe siècle et fait sortir les classes populaires de

l'ignorance et de la minorité politique ; l'instruction est pour elles à la fois un but et un moyen : elle permet d'accéder à une meilleure situation dans le métier et d'améliorer sa condition en échappant au manque économique marqué dans le prolétariat par des revenus inférieurs aux besoins ; elle permet enfin l'émancipation sociale et politique avec l'exercice éclairé et critique du suffrage universel.

Avec Martin Nadaud, des générations de maçons montés à Paris ont fait entrer très tôt les départements du Limousin dans la modernité ; ils ont rapporté « au pays » les idées nouvelles, la nécessité de s'instruire d'abord pour sortir de la misère et pour gagner sa dignité, comme son père en avait ressenti la nécessité quand il envoyait son fils à la petite école, ensuite pour obtenir de meilleurs salaires et de meilleurs lois en prenant le parti des réformes.

4

PIERRE LEROUX, LE PHILOSOPHE PROLÉTAIRE, RÉFORMATEUR INTÉGRAL

Consacrer un chapitre à Pierre Leroux se justifie à plus d'un titre. Né en 1797, mort en 1871, il aura, avec toute cette génération de militants ouvriers, traversé les mêmes événements qu'Agricol Perdiguier et Martin Nadaud, participé aux révolutions de 1830 et 1848, siégé avec eux dans les assemblées de la Deuxième République, partagé avec eux, après le coup d'État napoléonien, la douleur de l'exil. Mais il a été aussi un ami proche de George Sand avec qui il fonde à Paris la *Revue indépendante* et qu'il retrouve quand il se retire à Boussac pour créer une imprimerie et lancer avec son aide *La Revue sociale*.

4.1 UNE EXISTENCE D'ENGAGEMENTS INCESSANTS

« De prolétaire, Leroux revendique la qualité. En simplifiant quelque peu, on peut assurer que, s'il le fut, ce fut par choix. »[1] Si ses parents sont de petite extraction (son père, ancien agriculteur, est devenu limonadier et tient un débit de boisson place des Vosges à Paris) et si son enfance se déroule dans le milieu populaire de l'Est parisien, ses bons résultats scolaires lui permettent de bénéficier d'une bourse de la Ville de Paris et de faire au lycée de Rennes de brillantes études secondaires : il est reçu à Polytechnique. Mais son père décède et la nécessité de

1. Jean-Pierre Lacassagne, « Préface » à Pierre Leroux, *Aux philosophes, aux artistes aux politiques. Trois discours et autres textes*, Paris, Payot, 1994, p. III.

subvenir aux besoins de la famille le font renoncer à cette destinée ; successivement agent de change et maçon, il devient typographe chez un cousin imprimeur, métier qu'il exercera tout le reste de sa vie.

Sous la Restauration, il va adhérer un temps au mouvement *Carbonaro*, mais en 1824, « abandonnant le fusil pour la plume », il participe à la création du journal *Le Globe* fondé par Paul Dubois, ancien normalien chassé de l'université pour ses idées libérales, qu'il seconde comme typographe. Hebdomadaire littéraire et philosophique, *Le Globe*, patronné par des libéraux comme Jouffroy, Royer-Collard, Guizot, Cousin, sut attirer de jeunes intellectuels de talent comme Sainte-Beuve, Ampère et de jeunes notables comme Thiers et Rémusat. D'abord défenseur de la nouvelle littérature, du nouveau théâtre et de la nouvelle peinture, le journal devient politique et bi-hebdomadaire en août 1828 – tout en se doublant d'un satellite bimestriel, *La Revue française* (1828-1830) – puis quotidien le 23 janvier 1830. Curieusement, la Révolution de juillet 1830 entraîne sa décadence : presque tous les collaborateurs ont trouvé place dans les conseils ou l'administration du nouveau régime. Resté presque seul, Pierre Leroux constitue une équipe de saint-simoniens ; le journal prend pour sous-titre « Journal de la doctrine saint-simonienne » ; il disparaît le 20 avril 1832, entraîné dans la crise du saint-simonisme.

La période qui sépare les deux Révolutions, de 1830 et 1848, est pour Pierre Leroux la période la plus féconde aux plans intellectuel et politique avec une intense activité éditoriale : il faut diffuser, populariser des idées qui doivent conduire à la révolution sociale et morale de l'humanité.

Avec Hyppolyte Carnot et Jean Reynaud, il reprend la *Revue encyclopédique* (1831-1835) ; il fonde avec George Sand et Louis Viardot la *Revue indépendante* (1841-1843) ; à Boussac, il crée avec un groupe de disciples et son frère Jules *La Revue sociale* (1845-1849) et dirige avec Pauline Roland et Grégoire Champseix *L'Éclaireur de l'Indre* (1845-1848). L'exil ne décourage pas son ardeur : à Jersey il parvient à éditer *L'Espérance* (1858-1859) qu'il s'efforce de diffuser en France. Tous ces projets sont ruineux et George Sand lui apporte, autant qu'elle peut, une aide financière. À Boussac, il crée une

entreprise d'imprimerie et met au point un procédé dont il attend qu'il redresse sa situation financière, mais ses espoirs sont déçus. En fait, il vivra dans une constante précarité souvent proche du dénuement le plus complet.

Ce qui caractérise la place de Leroux pendant toute la période c'est d'avoir perçu l'importance de l'opinion publique, la puissance de la presse, « force explosive » d'un genre nouveau. Ses discours et ses écrits veulent à la fois faire connaître, communiquer les idées nouvelles, républicaines et socialistes et élargir le champ de la pensée politique : il s'agit de repenser l'histoire et l'avenir de l'humanité – ce qui confère souvent à sa parole des tours poétiques ou prophétiques, où une brûlante générosité se mêle à la lucidité critique. Sa pensée prend forme dans des articles ou des discours réunis ensuite en volumes à visée encyclopédique. On le classe le plus souvent parmi les socialistes utopistes et religieux, admirateur de l'Évangile dont il voudrait restaurer l'idéal d'égalité et de fraternité entre les hommes. Mais sa pensée est plus complexe, qui combine philosophie de l'histoire et anthropologie politique : il s'agit de penser l'essence de l'humanité dans la perspective de son émancipation.

Après la Révolution de 1848, il est élu député démocrate-socialiste de la Seine et siège sur les bancs de la Montagne ; il sera réélu lors des élections du 13 mai 1849. Contraint à l'exil après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, il se réfugie à Jersey où il retrouve Victor Hugo. Il rentre en France en 1860 après la loi d'amnistie et meurt solitaire à Paris en avril 1871.

4.2 LA PHILOSOPHIE DE PIERRE LEROUX

La pensée de Pierre Leroux est entièrement marquée par son époque ; il est né sous la Révolution, il a grandit sous l'Empire, il en porte les idéaux. Il a aussi éprouvé sous la Restauration le conservatisme qui entrave leur expression et les écrasent. De sorte qu'il est non seulement porté à épouser les positions du parti démocrate et républicain, mais à les penser dans la perspective de leur devenir historique. L'histoire sera pour lui un instrument d'analyse et d'élaboration politique, et toute question examinée sera passée au crible de l'analyse historique. Ainsi quand il aborde la question de l'émancipation, le préa-

lable est d'analyser comment elle s'est incarnée historiquement et pourquoi elle n'a pas trouvé les pleines conditions de sa réalisation. Par exemple, écrit-il, « vous nommez Descartes et vous dites : voilà l'émancipateur. L'éloge est vrai et mérité », mais son concept de la liberté reste limité à l'affirmation d'une conscience. En fait, l'histoire de l'émancipation se divise en deux époques. D'abord le protestantisme, qui rejette l'autorité de la papauté, arrache les consciences à la domination de l'Église, mais ce mouvement de libération s'effectue au nom d'un retour au passé et au texte biblique. Ensuite vient la période « philosophique », qui s'ouvre au XVIIIe siècle avec Voltaire, Diderot et Rousseau ; elle se fait « au nom de la raison, au nom de la virilité du genre humain » et « tire sa force du présent, qu'elle prétend supérieur au passé ». Descartes apporte le rationalisme, le XVIIIe l'idée de « la raison collective de l'humanité vivante ». Ce qui caractérise le protestantisme c'est le projet d'une meilleure organisation du monde à partir des « principes de justice et de vérité » ; ce qui caractérise la période philosophique, c'est « la doctrine de la perfectibilité et du progrès »[2]. La « philosophie » ainsi comprise signifie l'achèvement des époques antérieures, elle garde du christianisme l'idée de charité, du classicisme l'idée d'une fondation scientifique de la vérité, et de l'époque moderne l'idée de la « puissance ». La méthode de la philosophie pour le XIXe siècle se définit donc de la façon suivante :

1. perfectionner la tradition ;
2. constater dans le passé ce qui a été porteur de progrès ;
3. déduire l'avenir au moyen de la loi générale du progrès continu.

La doctrine du Progrès et de la Perfectibilité devient « la formule même de la philosophie » et l'époque philosophique est ainsi celle de « l'émancipation scientifique et religieuse »[3]. Ce dernier point mérite un éclaircissement. L'hypothèse de Pierre Leroux est que le christianisme a représenté la doctrine du progrès et de la perfectibilité telle qu'elle pouvait être pensée il

2. Pour ce bref développement, voir Pierre Leroux, *De la doctrine de la perfectibilité, Œuvres*, Genève, Slatkine reprint, 1978, tome 2, p. 20-26.

3. *Ibid*., p. 101.

y a deux mille ans. Il s'agit donc en un sens d'« émanciper » le christianisme de ce qui dans son histoire ultérieure est étranger à son essence originaire ; dans cette perspective, Leroux commente en détail le travail critique de Chateaubriand et Lamennais en particulier leur examen critique du dogme de la Trinité.

En effet, comment s'effectue le progrès ? Selon une dialectique « trinitaire »:

> Par un Fait, qui engendre une Idée, laquelle, avec le Fait antérieur, produit un nouveau Fait. Appelons le Fait primitif Réalité, l'idée qu'il engendre Idéal et l'effet successif Progrès. Nous avons pour formule de la perfectibilité : Réalité – Idéal – Progrès. [4]

C'est dans son article « Réfutation de l'éclectisme » (1838), qu'il formalise la « vraie définition de la philosophie ». Sa critique de l'éclectisme est qu'il repose, hors de tout système, sur les opinions les plus vraisemblables – ce qui est contraire à l'idée même de la philosophie. Il faut d'abord redéfinir la relation de la philosophie à la religion. D'un côté, la philosophie, une fois qu'elle s'est rendue indépendante de la religion, peut prétendre suffire à l'humanité et remplacer la religion, mais il lui faut pour cela qu'elle arrive à donner une « formule de la vie », car pour Leroux, la religion est (était) la « science de la vie ». Si elle n'y parvient pas, la philosophie doit être abandonnée.

Cette « formule », Leroux lui donnera une forme psychologique – ou, en termes plus modernes, anthropologique (car il s'agit bien d'une théorie de l'Homme, et on pourrait le rapprocher à cet égard d'Helvétius au XVIIIe) ; elle s'exprime à travers une théorie de l'esprit – qui sera aussi une théorie de l'action. La formule de la genèse psychologique de l'homme, ou Trinité de l'esprit humain est : « sensation – sentiment – connaissance », indivisiblement unis, et la philosophie pourra prendre la forme trinitaire suivante : « politique – morale – métaphysique ». Ce qu'il développe de la façon suivante :

> Comme politique la philosophie moderne est la doctrine de l'égalité, comme morale elle est la doctrine de l'idéal, du progrès et de la perfectibilité, comme science enfin ou comme métaphysique, elle est la doctrine de la trinité. [5]

4. *Ibid*., p. 169.

5. *Ibid*.

Pierre Leroux

S'il fallait enfin donner un nom à l'« unité de la philosophie », ce pourrait être, dit-il, « doctrine de la Perfectibilité »[6]. Si l'on se souvient qu'il donne comme formule de la perfectibilité : réalité – idéal – progrès, on peut comprendre comment le principe de perfectibilité est le moteur de l'évolution historique : c'est la lumière de l'idéal (de valeurs politiques et morales) qui permet la transformation de la réalité sociale. Chaque moment de la philosophie est ainsi « une sorte d'expérience » sur le chemin d'émancipation de l'humanité.

4.3 PIERRE LEROUX ET L'ÉDUCATION

Les idées de Pierre Leroux sur l'éducation découlent de son système philosophique et on trouve à cet égard un premier groupe de réflexions dans *De l'humanité*, mais son exposé le plus complet se trouve dans l'article « Éducation » de l'*Encyclopédie nouvelle*, où sont analysés les principes généraux de l'éducation, l'histoire des institutions éducatives, la question du rôle de l'État dans l'organisation de l'éducation, où enfin se trouve proposé le plan général d'un système d'éducation public.

Sur le plan philosophique, sa référence la plus explicite est Lessing : « Qui ne connaît pas le petit livre de Lessing, intitulé *L'Éducation du genre humain*[7] ? C'est un livre sublime, un livre prophétique », écrit-il dans *De l'humanité*[8]. L'intuition lumineuse de Lessing, à ses yeux, est d'avoir pensé l'histoire du genre humain à travers une série d'étapes qui sont en quelque sorte celles de son éducation. Les premières étapes sont marquées du sceau de l'inégalité : les individus sont soumis à la domination de la famille, de la nation puis de la propriété. Mais dans la dernière phase, ils se libèrent de ce « triple servage », c'est la phase de l'égalité. L'idée, l'exigence d'égalité émergent au terme d'une longue évolution et désignent désormais la condition de l'homme. Il rejette l'idée que la fin de toute créature puisse être le bonheur ; le sens de l'évolution historique est de « marcher vers la perfection », et cela doit en particulier être

6. Pierre Leroux, *Réfutation de l'éclectisme, Œuvres*, Genève, Slatkine reprint, 1978, tome 2, p. 281.

7. Le livre est paru en 1780.

8. Pierre Leroux, *De l'humanité. De son principe et de son avenir*, Paris, Perrotin, 1840, p. 485.

appliqué à l'enfant : « tout en lui n'a qu'un but, une fin : c'est d'arriver à l'état d'homme […]. Il n'est pas enfant pour rester enfant, il est enfant pour devenir homme »[9], et sa place, la place de son éducation, est de l'inscrire dans la chaîne du développement et de la perfection du genre humain. « Le genre humain est un être collectif, animé d'une vie propre »[10] et l'on peut penser l'éducation comme une « révélation », un avènement de la raison où chacun a sa part ; l'éducation n'est qu'un « cas particulier » et une forme particulière de ce mouvement de la raison, ou, comme il le dit aussi, du développement même de la vie : une même logique y est à l'œuvre : transmission et perfection.

Ce qui préside à l'existence de tous les êtres vivants, c'est la transmission de la vie. L'homme n'échappe pas à cette loi, mais l'œuvre de l'homme n'est pas achevée lorsqu'il a mis au monde des enfants et créé une famille : « après la vie physique, reste à leur transmettre la vie morale »[11] et il faut entendre par là « cet ensemble de connaissances acquises, de sentiments cultivés, d'aptitudes développées qui forment le trésor commun de la civilisation »[12]. Cet héritage intellectuel et moral, chaque génération doit le transmettre et le faire fructifier, et cette transmission, « c'est par l'éducation qu'elle s'opère »[13]. S'il ne faut pas ignorer l'éducation du corps, son exercice, ses capacités d'action, il faut l'envisager en liaison avec l'éducation de l'intelligence et des sentiments, car l'action réalise leur synthèse. Enfin pour l'humanité, l'éducation est « le seul gage de son progrès » et pour l'État ou la nation, elle est le « seul moyen efficace » de maintenir « cette unité […] sans laquelle il n'y a pas de société véritable »[14].

Les principes une fois posés, plusieurs questions doivent être traitées : Comment remplir ce devoir ? Qu'enseignera-t-on aux générations naissantes et par qui se fera cet enseignement ?

9. *Ibid*., p. 39.

10. *Ibid*., p. 487.

11. *Encyclopédie nouvelle, publiée sous la direction de MM. Pierre Leroux et Jean Regnaud*, Paris, Librairie Charles Gosselin, tome IV, 1843, p. 593.

12. *Ibid*.

13. *Ibid*., p. 594.

14. *Ibid*.

D'autant qu'il ne s'agit pas seulement d'instruire les enfants, mais aussi de les « élever », c'est-à-dire d'assurer « la culture de leur être moral ». Ainsi,

> dans l'enseignement, il faut distinguer deux parts : l'une qui a pour objet l'instruction pure ou la culture des talents, et qui sert à former des savants ou des artistes ; l'autre qui sert à former des hommes et les préparer à entrer dans l'arène de la vie. [15]

L'hypothèse fondamentale qui soutient le projet d'éducation et sans laquelle elle ne serait même pas envisageable, c'est l'idée de « perfectibilité humaine ». S'il faut admettre que nous disposons de « dispositions innées [qui] ont une grande importance, une grande force », devons-nous accepter que « la volonté raisonnable de l'homme serait impuissante pour modifier notre propre nature » alors que par des voies diverses, elle sait modifier celle des plantes ou des animaux ? L'éducation est donc un devoir et une nécessité, Pour Leroux, elle prend son sens dans la marche de l'histoire, elle est le vecteur du progrès. Mais en même temps, pour donner à l'éducation des orientations justes, il faut « savoir ce qu'est l'homme, ce qu'il doit être et quelle est sa destination » [16]. Des réponses erronées à ces questions sont la cause des erreurs qui ont été commises dans les époques antérieures. L'Antiquité et le Moyen Âge visaient essentiellement l'adaptation des individus à la communauté, la place qu'ils devaient occuper ou les fonctions qu'ils devaient remplir ; la Renaissance s'est davantage souciée d'un développement harmonieux de l'homme pour lui-même, mais les systèmes de Locke et Rousseau ont aussi fait des erreurs, le premier en ramenant toute l'éducation à la sensation, le second en réduisant la première éducation à celle des sentiments pour différer sur les étapes ultérieures l'éducation intellectuelle et morale. Or, pour Leroux, « dès qu'il a vu la lumière, l'enfant ne fait pas un seul acte sans que la volonté raisonnée n'y intervienne » et « les trois éléments constitutifs du sentiment moral » sont présents dès le plus jeune âge, à savoir : l'amour du bien pour nous-mêmes, l'amour du bien pour autrui et l'amour du bien en soi, c'est-à-dire l'idée de la perfection [17]. L'éducation

15. *Ibid.*, p. 594.

16. *Ibid.*, p. 595.

17. *Ibid.*, p. 597.

doit agir dans les trois domaines dès le début, progressivement et simultanément. Pour l'éducation morale, les valeurs qui doivent être développées sont celles du respect et de l'estime de soi (que Leroux appelle aussi le sentiment de l'« honneur ») et dans une perspective et sociale, puisque « le système d'éducation est le reflet des institutions politiques »[18], il faut viser chez l'enfant la formation du « caractère d'un être raisonnable et libre » – pour le préparer à la condition et aux responsabilités d'un citoyen dans une société démocratique.

Le projet de Pierre Leroux constitue un programme d'éducation globale. L'éducation doit donc aborder l'enfant en tenant compte de l'ensemble de sa personnalité, pour accompagner, soutenir et guider son développement et lui donner toute sa valeur. Si l'on fait confiance au principe de perfectibilité de l'humanité, et qui concerne tout homme dans sa singularité, il faut conduire chacun à son plus haut degré de perfection, et ce degré de perfection réalise pour lui ce qui est son « bien ».

Cette harmonie concerne le développement harmonieux de toutes les facultés intellectuelles qui « toutes existent dès le commencement », la raison, l'imagination et la mémoire, et qu'il faut donc exercer dès le commencement. « Dès le début de la vie, l'homme existe tout entier. Cultivez-le tout entier »[19]. Nous avons vu que Leroux s'écartait des thèses rousseauistes ; il commente en revanche abondamment le livre d'un grammairien jésuite de Fribourg, le père Grégoire Girard (1765-1850), *De l'enseignement régulier de la langue maternelle dans les écoles et les familles*, dont les idées progressistes croisent en grande partie les siennes. Il convient :

1. de donner des connaissances à l'élève mais à la condition de développer en même temps les aptitudes qui lui permettent de les acquérir ;
2. de rapporter toutes les études à la culture morale de l'élève.

Ce bon Père distingue quatre facultés principales : sensibilité, intelligence, mémoire, imagination, et les opérations de l'esprit peuvent se rapporter à trois principales : percevoir et recevoir des impressions, combiner les perceptions, apprécier

18. Sur ce point, Leroux adopte le point de vue exprimé par Montesquieu dans *L'Esprit des lois*.

19. *Ibid*., p. 598.

leur rapport, *i.e.* la capacité de porter des jugements[20]. Ce qui est relativement original, ici, c'est de « rattacher l'éducation entière à l'enseignement de la langue maternelle » : c'est ce premier apprentissage (la mère et l'école y ont chacune une part) qui soutient tous les autres et qui assure l'équilibre harmonieux des différentes facultés.

Les propositions de programmes d'études reflètent ces orientations principales. La priorité est accordée à la lecture et à l'écriture, « étude indispensable puisque c'est la clef de toutes les autres »[21]. Ensuite, pour maintenir l'harmonie, il faut faire étudier ensemble et « faire marcher de pair » les sciences exactes, les sciences sociales, les belles lettres et les beaux arts. Il faut écarter l'objection selon laquelle les sciences seraient des matières trop abstraites et trop sèches, car, selon Leroux, on peut y trouver « des parties qui sont à la portée de tous les âges ». Pour les sciences sociales, il faut privilégier l'histoire qui est « la base de toutes les autres », et l'enseignement des arts touche la musique et le dessin, « mais surtout la première qui est d'une si grande importance pour la civilisation d'un peuple »[22]. Pierre Leroux consacre à l'enseignement de la langue et des langues une réflexion plus développée et plus argumentée que pour les autres disciplines. D'abord, l'étude de la langue en elle-même, de son vocabulaire, de sa grammaire et de ses procédés est décisive car c'est « le mécanisme de la pensée, l'art de raisonner » qui en dépendent.

> Il faudrait que pour être efficace cette étude fût sérieuse, approfondie, vraiment scientifique ; que le sens et la portée des mots, le mécanisme de leur formation, le système qui préside à leur emploi, enfin leur étymologie, dans tous les cas où il importe de la connaître, il faudrait, disons-nous, que tout cela fût soigneusement expliqué.[23]

20. Cette répartition des facultés mentales est largement partagée à l'époque et faisait déjà consensus au XVIIIe siècle. Là où se font les différenciations, c'est dans leur hiérarchie et l'ordre de leur apparition et de leurs sollicitations dans la succession des apprentissages.

21. *Ibid.*, p. 605.

22. *Ibid.*, p. 606. On peut retrouver dans le privilège accordé à la musique l'influence de Rousseau, mais aussi de l'esthétique romantique et de façon proche celle de George Sand (v. *Les Maîtres sonneurs*).

23. *Ibid*.

Pour cette raison, il ne faut pas négliger l'enseignement du latin et du grec, car « pour posséder complètement la civilisation de notre époque […], il faut encore connaître ses origines », et il n'est pas inutile d'apprendre aussi, ajoute-t-il, une ou deux langues européennes « qui ont un génie propre et original », l'anglais ou l'allemand, cela pour « le développement de l'esprit », dit-il, mais aussi « pour les relations » – il ne savait pas encore qu'il allait passer quinze ans à Jersey !

À cet enseignement primaire, déjà tellement au-delà de l'instruction, aussi complète fût-elle, on veut ajouter une « éducation véritable, c'est-à-dire un apprentissage de la vie », une éducation pratique, en accoutumant les enfants, dans la mesure de leurs forces, aux travaux qu'ils auront à rencontrer, travaux des champs ou à la ville les méthodes et savoir-faire artisanaux. Il ne s'agit pas de formation professionnelle, celle-ci viendra ensuite, à l'issue de l'enseignement primaire, dans des établissements spécialisés, ce que Leroux désigne sous le terme d'« enseignement moyen » destiné à former « une classe moyenne vraiment éclairée ».

Telle doit être l'éducation complète « qui convient à notre siècle » et que l'État doit offrir à tous dans des écoles qu'il aura instituées et dont il a la direction. C'est une école publique sous le contrôle de l'État qui organise aussi le recrutement des maîtres, sur concours, et qui délivre les diplômes. Cette école sera-t-elle gratuite ? La question est examinée de façon contradictoire. Leroux n'est pas partisan de la gratuité générale car elle alourdirait la charge de l'impôt ; néanmoins il y a des enfants « pauvres » mais « méritants » pour lesquels l'État doit appliquer un système de bourses qui non seulement les dispense de tout frais mais pourvoit à leur entretien pendant toute la durée de leur scolarisation (un tel système avait été mis en place sous la Révolution et l'Empire, pour les « élèves de la patrie », mais il était ensuite tombé en désuétude). Par ailleurs, si l'éducation doit être universellement offerte à tous, une autre difficulté se présente : Faut-il la rendre obligatoire ? Les objections sont connues : les familles populaires ont besoin du travail des enfants pour subvenir à leur existence et il faut préserver la liberté des familles. Pierre Leroux anticipe sur des décisions qui seront prises quarante ans plus tard par Jules Ferry – l'école

sera gratuite et obligatoire jusqu'à douze ans – mais il s'inspire aussi des propositions du Constituant Lepelletier de Saint-Fargeau selon lesquelles de cinq à douze ans pour les garçons, de cinq à onze ans pour les filles, tous les enfants devraient être élevés aux frais de l'État. Cependant, alors que pour ce dernier, les enfants devaient être séparés de leurs familles et mis dans des pensionnats, pour Leroux, il est important que les enfants bénéficient de l'éducation donnée par la famille, à ses yeux irremplaçable (surtout l'éducation des filles par leur mère), sachant qu'ils passeront « la journée entière sous le gouvernement de leur instituteur »[24].

4.4 PIERRE LEROUX ET GEORGE SAND

C'est semble-t-il à la suite des procès des manifestants arrêtés lors des insurrections de 1834 – procès retentissants qui donnaient à l'opposition républicaine la possibilité de faire entendre sa voix – que George Sand rencontra Pierre Leroux, dans une période où, décidée à s'engager de façon déterminée dans l'action politique, elle recherche compagnonnage et collaborations. Leur amitié, d'abord timide, ira grandissant au fur et à mesure que le premier approfondit et systématise sa réflexion et que la seconde prend connaissance de sa doctrine. Leur rencontre eut lieu vraisemblablement le 17 juin 1835[25]. Voici ce qu'elle en dira plus tard dans *Histoire de ma vie* :

> Il a la figure belle et douce, l'œil pénétrant et pur, le sourire affectueux, la voix sympathique et ce langage de l'accent et de la physionomie, cet ensemble de chasteté et de bonté vraies qui s'emparent de la persuasion autant que la force des raisonnements. Il était dès lors le plus grand critique dans la philosophie de l'histoire, et s'il ne faisait pas bien entrevoir le but de sa philosophie personnelle, du moins il faisait apparaître le passé dans une si vive lumière, et il en promettait une si belle sur le chemin de l'avenir, qu'on se sentait arracher le bandeau des yeux comme avec la main.[26]

24. En effet, la situation la plus fréquente à l'époque pour les petites écoles est que les enfants n'y restent que quelques heures par ci par là, moyennant quoi ils n'apprennent rien.

25. V. Jean-Pierre Lacassagne, *Histoire d'une amitié. Pierre Leroux et George Sand*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 11.

26. George Sand, *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1970, p. 983.

C'est le début d'une amitié qui durera plus de trente ans. Elle lui apporte très tôt son aide matérielle, lui propose de prendre en charge, chez elle, l'éducation de ses deux filles, l'invite lui-même à Nohant où il séjourne une première fois au mois d'octobre 1937. C'est à cette période qu'elle entreprend la rédaction de *Spiridion*, où l'influence de Leroux est très sensible, jusqu'à inspirer le personnage d'Albertus. Le roman lui est d'ailleurs explicitement dédié et en voici la dédicace, présente dès la première publication dans la *Revue des deux mondes* en octobre 1839 :

> À M. Pierre Leroux.
>
> Ami et frère par les années, père et maître par la vertu et la science, agréez l'envoi d'un de mes contes ; non comme un travail digne de vous être dédié, mais comme un témoignage d'amitié et de vénération. [27]

On trouve dans le roman la thèse de la vie idéale, le mysticisme révolutionnaire, la philosophie humanitariste et sociale, l'idée de la révélation historique et progressive tels que Leroux commence à les développer (dans la *Réfutation de l'éclectisme* et les premiers articles de l'*Encyclopédie nouvelle*). L'influence du philosophe se fait aussi sentir dans *Mauprat* et davantage encore dans *Consuelo*. Sand confie ainsi dans une lettre à Ferdinand Guillon du 14 février 1844 :

> Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître. [28]

Si elle lui prête souvent de l'argent, avec une générosité incontestable, Leroux lui est aussi un précieux conseiller et met à son service ses compétences en matière d'impression et d'édition. Il relit ses manuscrits et ses relations professionnelles lui permettent d'obtenir pour elle des contrats avantageux. Dans une lettre à Véron du 6 juillet 1844, elle résume clairement la situation :

> M. Pierre Leroux, étant très versé dans l'imprimerie et les affaires de ce genre, a toujours été mon conseil et mon fondé de pouvoir quand il s'est agi de conclure avec des éditeurs en volume. [29]

27. Jean-Pierre Lacassagne, *op. cit.*, p. 18 sq.

28. *Correspondance* VI, Paris, Garnier, 1969, p. 431.

29. *Correspondance* VI, p. 577.

Elle reçoit et parfois réclame les articles de l'*Encyclopédie nouvelle* au fur à mesure qu'ils paraissent. Elle fait connaître les travaux de Leroux dans le cercle de ses amis et les diffuse le cas échéant. Le même enthousiasme en fait un des outils de sa pédagogie dans l'éducation de son fils :

> Maurice et moi nous faisons notre éducation côte à côte, l'*Encyclopédie* de Leroux et Reynaud à la main. Je comprends plus vite que lui et l'explique, je vulgarise le texte afin de le rendre saisissable. [30]

On se souvient que c'est Pierre Leroux qui en 1840 a présenté Perdiguier à George Sand, mais dans *Le Compagnon du Tour de France*, il est possible de reconnaître dans Pierre Huguenin, annonciateur d'un nouvel Évangile, un porte-parole de Pierre Leroux et Marie d'Agoult, lectrice pénétrante du roman, croit reconnaître la théorie de Leroux dans les trois héroïnes : « Le roman de madame Sand est le développement de la trinité de Leroux : l'homme est sensation, sentiment, connaissance. Elle a fait trois femmes représentant ces trois notions » [31]. On pourrait ainsi penser que la marquise des Frenays représente la sensation, la Savinienne le sentiment et Yseult de Villepreux la connaissance ; à cette triade correspondrait du côté masculin Isidore, Amaury et Pierre.

La création de la *Revue indépendante* en 1841 est le fruit de leur collaboration mais surgit de surcroît dans des circonstances très particulières. Si l'on veut restituer la logique interne du projet littéraire de George Sand à cette époque, *Spiridion* et *Les Sept Cordes* s'inscrivaient dans une problématique essentiellement philosophique, *Mauprat* et *Le Compagnon* dans la sphère sociale et politique. Le récit d'*Horace* prolonge cette orientation et la radicalise dans la dénonciation des injustices faites au peuple puisque l'émeute du Cloître Saint-Merri en 1832 en constitue un des principaux épisodes : quand Buloz s'inquiète et refuse de publier le roman dans la *Revue des deux mondes*, Leroux propose de créer, avec Viardot, une nouvelle revue pour le publier ; George Sand s'enthousiasme pour le projet et lui trouve son titre. Dans la même période elle apporte un soutien

30. Lettre à David Richard du 18 juin 1839, *Correspondance IV*, p. 677.

31. *Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult*, 1840-1864, Paris, Grasset, 1934, p. 72.

sans faille aux démarches de Leroux pour faire breveter la machine à composer qu'il a inventée. Elle l'incite ensuite à demander au ministère de l'Intérieur un brevet d'imprimeur à Boussac dans la Creuse. Le choix de cette ville peut sans doute être attribué à George Sand qui la lui avait fait visiter, mais Leroux argumente aussi de l'absence d'imprimerie dans ce chef-lieu d'arrondissement. En fait, il avait dès 1840 envisagé de quitter Paris pour travailler à l'*Encyclopédie nouvelle* avec l'idée qu'une vie modeste à la campagne mettrait fin à ses difficultés financières. Il écrit à George Sand :

> Que ne suis-je libre ? J'habiterai par là bas, dans les montagnes de la Creuse ; j'y serai imprimeur et j'irai vous voir à Nohant. [32]

Sand se montre aussi intéressée par ce projet ; « la machine est faite, écrit-elle, notre grand inventeur prend ses brevets, et nous la verrons fonctionner je crois la semaine prochaine. » [33] Elle ajoute que la nouvelle invention devrait permettre d'avoir « des livres avec une économie merveilleuse de frais ». Ils créent ensemble une nouvelle revue, la *Revue sociale* où il popularise ses idées, souvent en reprenant des textes antérieurs, et elle commence la publication de *La Mare au diable*. En mars 1844, elle écrit à Fleury :

> Nous marchons, tu le sais, Leroux et moi, à la propagation presque gratuite de bons livres pour l'enseignement des masses. [34]

Mais elle a aussi une autre préoccupation, c'est la fondation d'un journal qui mette fin à cette « honte » qu'il n'y ait pas en province de « presse indépendante » ; ce sera *L'Éclaireur, journal des départements de l'Indre, du Cher et de la Creuse*. Naturellement, il sera imprimé à Boussac, le premier numéro sort le 1er septembre 1844.

Leroux s'est donc installé à Boussac avec ses frères et leurs familles ; des disciples les rejoignent ; il se forme une petite communauté d'une vingtaine de personnes qui s'adonne à l'agriculture et tente de vivre en autarcie. Ils ouvrent une école qui entend mettre en œuvre les principes d'une éducation communautaire et socialiste conjuguant l'action collective et l'ap-

32. Lettre du 2 novembre 1843.

33. Lettre à Poncy du 26 février 1843.

34. *Correspondance* VI, p. 488.

prentissage des connaissances. Pauline Roland qui a collaboré avec Leroux à la *Revue indépendante* les rejoint et remplit le rôle d'institutrice[35].

La Révolution de 1848 ramène Pierre Leroux à Paris où il a été élu député – après qu'il a été élu maire de Boussac ! Après le coup d'État, et son départ en exil, George Sand intervient pour protéger ses frères, eux aussi poursuivis, et distribue à tous un peu d'argent. Mais leur correspondance s'espace. Leroux lui exprimera encore sa gratitude. Par exemple en 1859, dans *L'Espérance*, journal qu'il a créé à Jersey, il écrit : « Je vois dans l'avenir une femme qui sera glorifiée pour avoir rendu hommage à la vérité : c'est George Sand »[36]. Quand il revient d'exil, il ne manque pas de passer par Nohant. Elle note :

> Longue causerie de Leroux très intéressante sur le fluide raison et la raison impersonnelle. Il dit grand mal d'Hugo et griffe plus que jamais. […] Sa parole a beaucoup vieilli physiquement. Il a toujours la même conviction et le même absolutisme de personnalité, mais il est tout de même bien remarquable.[37]

35. Pauline Roland, proche des saint-simoniens, a participé à un des premiers journaux féministes, *La Femme nouvelle*, rédigé par de jeunes ouvrières.

36. *L'Espérance*, janvier 1859.

37. Cité par Jean-Pierre Lacassagne, *op. cit*., p. 83.

5

GEORGE SAND, UNE ÉDUCATRICE DÉTERMINÉE ET IMAGINATIVE

George Sand qui voyait dans l'éducation un des instruments majeurs de l'émancipation n'a jamais cessé d'en souligner l'importance dans ses romans, ses pièces de théâtre comme dans sa correspondance. Et pour l'éducation de ses propres enfants, puis de ses petits-enfants, elle s'est efforcée d'apporter à cette question des réponses adaptées, souvent originales.

Les idées qu'elle développera à cet égard reflètent de multiples facteurs : l'éducation qu'elle a reçue elle-même, diverse et contrastée, les théories qui marquent son époque, entre la tradition et la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, l'influence de Pierre Leroux et des revendications ouvrières, son engagement social et politique en faveur de l'instruction du peuple et pour une éducation des filles égale à celle des garçons. Enfin en direction de ses enfants, Maurice et Solange, puis de sa petite-fille « Nini », et aussi auprès de ses domestiques à Nohant comme des gens du village, elle se fera elle-même « maîtresse d'école ».

> Le maître d'école, c'est moi. […] J'ai presque toujours eu un élève à moi ou des miens, tantôt un domestique de l'un ou de l'autre sexe, tantôt un paysan jeune ou vieux qui est venu me demander de lui apprendre à lire. [1]

1. George Sand, « Les idées d'un maître d'école », *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy Frères, 1873, p. 179.

5.1 L'ÉDUCATION REÇUE

Aurore Dupin, dès sept ans, bénéficie des leçons de Deschartres, professeur de collège, qui était entré au service de sa grand-mère pour l'éducation de son fils. Il suivra la famille à Nohant où il se montre utile dans une quantité de domaines, y compris en médecine et chirurgie – talents qu'il exerça fort utilement en soignant la famille et les habitants du village. On fera donc appel à lui pour l'éducation d'Aurore qui en fait un portrait contrasté mais admiratif : « fort savant, très sobre et follement courageux [avec] un caractère insupportable »[2]. Selon Jeanne Goldin, « Deschartres élèvera Aurore presque comme un garçon »[3]. Il l'initie à l'histoire de l'Antiquité, lui apprend un peu de mathématiques, des rudiments de latin et d'anglais, mais il l'entraîne aussi dans des exercices plus « virils » : il lui apprend à monter à cheval[4], l'invite à s'habiller en garçon[5], l'emmène à la chasse et lui apprend des éléments de médecine.

Deschartres, donc, lui donne des leçons de latin qu'elle supporte mal, de versification française « qui lui donnent la nausée », d'arithmétique. Même les leçons de botanique – matière pour laquelle elle se passionnera plus tard – la rebutent, car elles se réduisent à mémoriser des classifications. Elle dira plus tard : « les seules études qui me plurent réellement furent l'histoire, la géographie qui n'en est que l'appendice nécessaire, la musique et la littérature », encore que pour la première, on l'enseignât à l'époque « sans aucune idée d'ordre et d'ensemble dans l'appréciation des faits » ; c'est Pierre Leroux qui lui fera découvrir cette « grande découverte des temps nouveaux », la « théorie du progrès »[6]. Elle lit aussi d'elle-même ce qu'elle trouve dans la bibliothèque familiale, s'empare en particulier des livres de philosophie – dont l'enseignement est réservé aux garçons. En cachette, elle lit avec Hippolyte, son demi-frère un

2. Voir *Histoire de ma vie, Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1970, p. 52.

3. Jeanne Goldin, « De Félicité de Genlis à George Sand », dans Michèle Hecquet (éd.), *L'Éducation des filles au temps de George Sand*, Arras, Artois Presses Université, 1998, p. 163-177, p. 170.

4. *Histoire de ma vie,* p. 1021.

5. *Ibid*., p. 1079.

6. *Ibid*., p. 799.

peu plus âgé, *Le Grand Albert* et *Le Petit Albert*, que Deschartres cache en haut de la bibliothèque et qui traitent de sorcellerie et de croyances campagnardes.

> Ce fut donc par pure affection pour ma grand-mère que j'étudiais de mon mieux les choses qui m'ennuyaient, que j'appris par cœur des milliers de vers dont je ne comprenais pas les beautés ; le latin qui me paraissait insipide. [7]

Seule l'histoire l'intéresse, qu'elle étudie « comme un roman ».

Quand ils viennent à Paris, en 1812, on fait venir pour les enfants « deux, trois fois par semaine, un maître d'écriture, un maître de danse, une maîtresse de musique », et les autres jours, Aurore reçoit les leçons d'une certaine madame de Pontcarré, qui lui apprend le piano, mais aussi la géographie et un peu d'histoire.

> Pour tout cela elle se servait des méthodes de l'abbé Gaultier [8] qui étaient en vogue et que je crois excellentes. C'était une sorte de jeu avec des boules et des jetons comme au loto, et on apprenait en s'amusant. [9]

Mais la pédagogie du maître d'écriture est bien différente ! Pour atteindre la perfection dans le tracé des lettres, il surveillait chez ses élèves la bonne attitude du bras et du corps ; il avait donc inventé divers instruments orthopédiques – pour la tête une sorte de couronne, pour le dos une ceinture attachée par derrière, etc. – qui « force ses élèves à avoir la tête droite, le coude dégagé, et trois doigts allongés sur la plume ». Quant à la maîtresse de dessin, qui avait sans doute du talent, « elle m'enseignait de la manière la plus bête à faire des hachures avant de m'enseigner à faire une ligne » [10].

Les dissensions familiales, l'hostilité incessante qui oppose en particulier sa mère et sa grand-mère et dont elle est souvent l'enjeu, fait qu'on la place à quatorze ans au couvent des

7. *Ibid*., p. 802.

8. Cet éducateur ingénieux avait créé des jeux éducatifs pour capter l'attention des enfants que l'abstraction fatigue et décourage. Étiquettes, cartes, boules, jetons, tableaux diversement coloriés lui servaient à enseigner avec succès le latin, le français, la géographie, l'histoire, les sciences physiques, etc. Voir *Histoire de ma vie*, p. 1397, note.

9. *Ibid*., p. 721.

10. *Ibid*., p. 723-724.

Anglaises, qui est pour elle comme un refuge. Elle y reçoit l'éducation destinée aux jeunes filles de bonne famille : littérature, langues étrangères, histoire, géographie et « talents d'ornement » (pour savoir tenir sa place en société : chant, lecture, conversation). L'éducation doit former des filles sages et vertueuses, les conduire vers la figure rassurante d'épouse soumise et fidèle et de mère attentive. Mais au couvent elle noue aussi des amitiés durables et fait ses premiers pas dans l'expérience du théâtre en montant une adaptation du *Malade imaginaire* [11].

Quand elle entreprend en 1847 d'écrire *Histoire de ma vie*, elle fait de son éducation une description à la fois critique et reconnaissante. Elle a subi les contraintes et les manques de l'éducation traditionnelle donnée aux jeunes filles, des formes stupides et rebutantes (qui s'imposaient tout autant aux garçons), mais les excentricités de Deschartres, la pédagogie de l'abbé Gaultier, et même le couvent qui lui apporte le théâtre, lui ont permis toutes sortes d'ouvertures : de tout cela elle fera ultérieurement une sorte de synthèse. Finalement elle reconnaîtra qu'il vaut mieux enseigner un peu de tout aux jeunes filles plutôt que rien, et « développer simultanément toutes les facultés […] car tout se tient dans l'intelligence humaine ». Son principal regret sera de n'avoir pas reçu de formation philosophique et morale : « il n'était pas question de s'instruire pour se rendre meilleur, plus heureux ou plus sage » [12]. Elle comblera ce manque à l'âge adulte, ne cessant jamais de s'instruire par la lecture, par l'engagement politique et dans ses relations, à partir de 1830, avec l'intelligentsia parisienne.

5.2 ÉDUQUER À TRAVERS LES ROMANS

Elle écrit en 1868 :

> J'ai cru être dans le vrai en me persuadant qu'il fallait instruire les autres, et que le devoir de quiconque avait un don grand ou petit était impérieusement tracé. [13]

11. *Ibid*., p. 998 sq.

12. *Ibid*., p. 725 puis 801.

13. « De Marseille à Menton », 28 avril 1868, *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, cité par Pierre Vermeylen, *Les Idées politiques et sociales de George Sand*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1984, p. 98.

George Sand par Alfred de Musset, 1833

Aussi tous ses romans manifestent-ils de façon plus ou moins directe une volonté didactique. Elle veut communiquer, faire connaître (et pour ce faire se documente), faire réfléchir à travers les situations romanesques qu'elle imagine ou pour lesquelles elle s'inspire de faits observés. Elle s'informe auprès de Perdiguier pour *Le Compagnon du Tour de France,* elle fait précéder *La Petite Fadette* de tout un « cours » de géologie sur le site des Pierres Jaumâtres ; quand elle écrit *Un Hiver à Majorque*, elle se fait apporter de la Bibliothèque Royale tous les livres sur cette île que l'on peut y trouver. Elle se lance dans la minéralogie :

> Je me suis mise un matin à regarder les pierres et à trouver que c'était aussi beau que le reste, j'ai parcouru quelques ouvrages et celui de Mr. Léon Brothier m'a paru plus savant que de plus savants. [14]

De cette curiosité jamais assouvie sur le monde, elle sera l'illustration tout au long de sa vie ; quand elle est à Nohant, avec son fils Maurice et Alexandre Manceau, elle fait des herbiers, ramasse des cailloux, chasse les papillons.

Dans *Les Beaux Messieurs de Bois Doré*, roman historique de 1857, le marquis, quoique protestant convaincu, veut préserver son fils de tout fanatisme et met en place pour lui une éducation ouverte, éclectique, non systématique, légère, « un peu de tout […], le mieux possible…, mais rien de trop, car un homme très savant en une chose dédaigne les autres et n'est plus aimable dans le monde » [15]. Dans *Le Compagnon du Tour de France*, la jeune châtelaine Yseult de Villepreux s'instruit elle-même en cachette à la lecture de Montesquieu, Pascal, Leibniz, Condorcet, et sa bibliothèque ressemble à celle que la jeune Aurore Dupin dévore quand elle vient à Nohant en 1821 : l'histoire, la philosophie – tout ce qui lui a été interdit.

Les jeunes femmes de ses romans sont souvent des autodidactes. Edmée de Mauprat, « privée de sa mère dès le berceau et abandonnée à ses jeunes inspirations par son père, s'était formée à peu près seule » [16] ; Valentine « n'avait été définitive-

14. Lettre du 29 mai à Émile Aucante, citée par Pierre Vermeylen, *op. cit*., p. 100.

15. *Les Beaux Messieurs de Bois Doré*, Paris, Gründ, 1966, p. 246.

16. *Mauprat*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 116.

ment élevée par personne. Elle s'était faite elle-même ce qu'elle était, et elle avait pris le goût de l'étude et de la rêverie »[17]. Même dans le cas contraire, « la société [leur] a refusé les plus grandes occupations de l'esprit »[18], en particulier la philosophie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si George Sand elle-même affirme que les femmes peuvent et doivent « cultiver la philosophie », car elle est « une sorte d'encyclopédie de l'intelligence commencée avec le monde et à laquelle le progrès de chaque siècle […] vient apporter son tribut de matériaux […]. On enseigne la philosophie aux jeunes garçons ; on devrait nécessairement l'enseigner aux jeunes filles » car les deux sexes ont les mêmes capacités[19]. Ainsi ses romans regorgent-ils de jeunes filles pas ou mal éduquées – et davantage encore de jeunes gens que l'éducation qu'ils ont reçue conduit à la pédanterie, à l'hypocrisie, au cynisme.

Ce qui traverse tous les romans, c'est un volontarisme optimiste et inconditionnel en faveur de l'éducation ; il n'est jamais trop tard pour s'instruire, redresser ou compléter une éducation déficiente. Mais ce qui prime, c'est l'apprentissage de la lecture, qui ouvre toutes les autres portes. Le roman fondateur à cet égard est *Jeanne* (1844) dont l'héroïne est une illettrée perdue dans les montagnes de la Creuse. À une époque où dans le Limousin, plus de la moitié de la population est analphabète, les romans de Sand témoignent d'un moment charnière de l'évolution des campagnes. Ses héroïnes sont souvent présentées comme des êtres victimes de l'absence d'éducation, mais tout autant comme des personnes intelligentes qui ont des connaissances qu'elles ont acquises toutes seules, grâce à leur volonté et leur persévérance, et qui deviennent elles-mêmes « éducatrices » : la petite Fadette auprès de son petit frère, Madeleine dans *François le Champi*, Laurence auprès de ses sœurs dans *Pauline*. Ces jeunes filles se distinguent avant tout par leurs qualités morales : fierté, estime de soi, respect et dévouement, indépendance d'esprit, attention à autrui, volonté d'établir avec les autres des rapports d'égalité. Nul angélisme

17. *Valentine*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1988, p. 51.

18. *Lélia*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2003, p. 22.

19. *Lettres à Marcie, Les Sept Cordes de la lyre*, Paris, Michel Lévy Frères, 1869, p. 277.

cependant dans les récits de George Sand ; l'éducation est difficile, délicate, risque de ne pas être achevée. Sa modestie, son réalisme pragmatique transparaît dans les paroles qu'elle prête au vieux Bernard à la fin de *Mauprat* :

> L'homme ne naît pas méchant ; il ne naît pas bon non plus comme l'entend Jean-Jacques Rousseau. […] L'homme naît avec plus ou moins de passions, […] avec plus ou moins d'aptitude pour en tirer un bon ou un mauvais parti dans la société. Mais l'éducation peut et doit trouver remède à tout ; là est le grand problème à résoudre, c'est de trouver l'éducation qui convient à chaque être en particulier. [20]

La situation qui sépare et unit les deux héros, Pierre et Yseult, dans *Le Compagnon du Tour de France,* montre assez clairement la dialectique qui peut animer l'éducation et la formation des êtres ; la jeune fille noble, plus instruite du fait de sa position sociale, peut transmettre ses connaissances au jeune menuisier, mais elle reçoit aussi de lui d'autres enseignements :

> Vous m'avez débarrassée, dit-elle, de quelques erreurs ; vous m'avez guérie de plusieurs incertitudes ; en un mot, vous m'avez enseigné la justice et vous m'avez donné la foi. [21]

Dans *La Ville noire*, elle met en scène un jeune coutelier, surnommé Sept épées, qui pour progresser dans son métier et améliorer sa condition pense pouvoir inventer un mécanisme qui permettrait d'améliorer la production, mais qui se rend vite compte qu'il n'a pas une instruction suffisante :

> Il eût fallu avoir plus que des notions élémentaires des lois scientifiques qu'il prétendait deviner et qui lui créaient à chaque instant des obstacles imprévus. Il espérait trouver la lumière dans les livres ; mais outre qu'il n'en avait guère et qu'il ignorait s'ils étaient bons, ils étaient à beaucoup d'égards lettres closes pour lui. [22]

Aussi décide-t-il de faire une sorte de Tour de France pour « rencontrer l'instruction qu'il ne pouvait pas trouver tout seul ». Il rencontre des fabricants instruits et des artisans habiles, voit fonctionner des machines perfectionnées, apprend

20. *Mauprat*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 314.

21. *Le Compagnon du Tour de France*, Grenoble, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1979, p. 370.

22. *La Ville noire*, Meylan, Éd. de l'Aurore, 1989, p. 100.

le ciselage et le damasquinage ; il reviendra à Thiers avec les moyens de créer un atelier où il pourra mettre en œuvre ses connaissances nouvelles.

Ce qui distingue par-dessus tout ces personnages, c'est leur vigueur morale, leur force d'âme, leur détermination, leur courage et leur autorité.

5.3 LES CONTES ET LE THÉÂTRE

Pour George Sand, les enfants sont « entre le réel et l'impossible », leur esprit est toujours prêt à partir pour d'infinis voyages dans l'imaginaire, et l'éducation doit cultiver en eux l'imagination et ses productions symboliques, à travers lesquels ils s'ouvrent à la compréhension du monde et de l'« humain ». Ainsi écrit-elle dans sa dédicace du *Nuage rose* :

> Si je vous fais ces contes pour vous amuser, je veux qu'ils vous instruisent un peu en vous faisant chercher une partie de la quantité de *mots* et de choses que vous ne savez pas encore.[23]

… et encore, à l'ouverture de *La Reine Coax*, la grand-mère s'adresse à Aurore :

> Puisque à présent, tu sais lire, ma chérie, je t'écris les contes que je te disais pour t'instruire un tout petit peu en t'amusant le plus possible. Tu apprends ainsi des mots, des choses qui sont nouvelles pour toi.[24]

Pour Sand, le conte n'est pas seulement une littérature de divertissement qui cultive le merveilleux, mais il a pour ambition l'instruction de la petite, et principalement de contribuer à sa formation morale. Dans son tréfonds, le conte porte une culture populaire que la civilisation a occultée ; or, ces vieilles croyances, ces personnages mystérieux sont aussi destinés à « façonner et civiliser l'enfant » ; et dans certains cas, comme celui des fées, à porter et diffuser des savoirs sur les secrets de la nature.[25] Ainsi trouve-t-on aussi des leçons d'ornithologie

23. *Contes d'une grand-mère*, Paris, Garnier-Flammarion, 2004, p. 116. C'est nous qui soulignons : la « magie » des mots est leur puissance.

24. *Ibid*., p. 88.

25. Voir Laurence Talairach-Vielmas, « Savoir s'il y a des fées ou s'il n'y en a pas : leçons de choses et savoirs naturalistes dans les *Contes d'une grand-mère* », dans Michèle Hecquet (éd.), *George Sand et l'éducation*, Paris, Les Amis de George Sand éd., 2013, p. 87-112.

dans *Les Ailes de courage*, de botanique dans *Ce que disent les fleurs*, de géologie dans *L'Orgue du Titan*. En cela Sand s'inscrit dans un mouvement florissant de vulgarisation scientifique, y compris dans la littérature pour enfants – il suffit de se remémorer les publications de l'éditeur Hetzel, et prolonge à sa manière une des idées chères à Rousseau de la nature « éducatrice ».

Nous savons par ailleurs que George Sand consacre au théâtre, avec Maurice et Manceau, une partie importante de son temps quand elle se trouve à Nohant. Elle fait construire un petit théâtre à l'intérieur du château pour lequel on écrit et on monte des pièces avec les invités de passage et auxquelles sont conviés les habitants du village ; il y a aussi le théâtre de marionnettes de Maurice auquel elle apporte toute son aide. Ces expériences n'ont rien d'exceptionnel ; il existe en effet dès la fin du XVIIe siècle avec madame de Maintenon, et se poursuivant au XVIIIe avec madame de Genlis, une tradition bien établie de théâtre d'éducation ; mais il est pratiqué dans une perspective d'éducation morale et d'apprentissage des savoir-vivre en société. George Sand ne s'inscrit pas dans cette perspective ; dans le théâtre, à ses yeux, ce qui est formateur est la création et de jouer soi-même les rôles que l'on a imaginés collectivement.

> À un théâtre didactique qui abonde en maximes, sentences morales et autres discours vertueux, Sand préfère l'idéal d'un spectacle participatif, au sein duquel le public sera créateur de la leçon de morale que la pièce aura permis de lui inculquer et au sein duquel les acteurs sont les véritables créateurs de leur rôle grâce à l'improvisation. [26]

Ajoutons que les pièces mettent en scène, à la manière de la Commedia dell'Arte, des situations familières, des conflits domestiques, auxquels les spectateurs (les villageois) peuvent donner sens tout en se riant. Dans l'optique sandienne, le théâtre est une école de sociabilité, de partage des émotions, et un espace de réflexion « en direct », particulièrement adapté à l'éducation du peuple ; d'où sa prédilection pour les drames ruraux (bourgeois), qui ont ce privilège de toucher (et d'éduquer) ensemble le cœur et l'esprit.

26. Amélie Calderone, « George Sand et le théâtre d'éducation, ou Comment s'approprier ces choses qu'on déprécie tout haut », *ibid*., p. 81.

5.4 UNE CONCEPTION DE L'ÉDUCATION EXIGEANTE, LIBRE ET OUVERTE

Les options éducatives de George Sand reposent pour une part sur sa critique de l'enseignement traditionnel qui remplit la mémoire des élèves d'une quantité de connaissances qui restent hors de leur portée, qui néglige totalement l'éducation morale, qui ne prépare pas les jeunes gens et les jeunes filles à affronter les problèmes de l'existence, sinon par hypocrisie.

> J'ai toujours trouvé déplorable le système adopté pour l'instruction des garçons, et je ne suis pas seule de cet avis. J'entends dire à tous les hommes qu'ils ont perdu leur temps et l'amour des études au collège. Ceux qui ont profité sont des exceptions. [27]

C'est donc moins les contenus de l'enseignement qui sont en cause – car elle estime que les connaissances sont nécessaires à la formation des individus et à leur émancipation – il n'y a rien de pire que l'ignorance – que les méthodes pédagogiques qui devraient être simples, naturelles et adaptées à tous.

Elle cherchera donc très vite, en particulier pour l'éducation de son fils Maurice, la meilleure éducation possible, et naturellement, c'est vers Rousseau, dont l'influence est considérable, qu'elle s'est tournée. À un de ses amis, Émile Plautre, qui pense à se marier, elle écrit :

> Dans quelques années [28], vous chercherez des systèmes d'éducation. Longtemps ça a été ma monomanie. J'ai quasi appris l'*Émile* par cœur. Mais j'ai fini par abjurer tout système et par conformer entièrement le mien au caractère que j'avais à développer ou à réduire, car il y a chez les enfants des germes de bien et de mal qui sont souvent d'une vigueur admirable et effrayante et qu'il faut cultiver ou étouffer de tout son pouvoir dès qu'on les aperçoit. [29]

Il faut savoir prendre la mesure du caractère complexe de l'enfant : s'il y a en lui des « germes de bien » qu'il faut développer, il faut en revanche « réduire » ses mauvais penchants. L'éducation morale et intellectuelle demandera donc de la part de l'éducateur la reconnaissance et la prise en compte des composantes contradictoires du caractère enfantin, il y faudra souplesse, autorité et pertinence.

27. *Histoire de ma vie*, p. 710.

28. C'est-à-dire : quand il aura des enfants.

29. Lettre du 3 septembre 1832, *Correspondance II*, p. 155.

> La meilleure éducation possible serait une somme bien entendue de connaissances, un développement très prudent de l'intelligence, un grand développement du cœur, une grande excitation des sentiments ou tout au moins chez les natures froides, des idées de justice, de fierté, de reconnaissance, de sincérité, de dévouement. [30]

Il faudrait procéder avec une sévérité mesurée, recourant davantage à la persuasion qu'aux punitions corporelles, attirant l'attention de l'enfant sur ses petites fautes pour qu'il en prenne conscience et apprenne à les corriger. En toutes choses,

> il faudrait surtout bien connaître le naturel de l'enfant, le lui faire connaître à lui-même […], appeler son attention sur ses défauts, encourager ses progrès dans le bien. Si l'enfant est avide de science, le contenir, lui montrer que l'intelligence n'est rien sans la bonté, sans la vertu, sans l'amour. Si l'enfant est paresseux et inhabile, mais doux et tendre, lui faire comprendre qu'il doit s'instruire et se cultiver. [31]

En fait, ses deux enfants, Maurice né en 1823, Solange née en 1828, seront beaucoup pris en charge par des précepteurs, mais elle cherche des personnes ouvertes aux méthodes nouvelles, réfléchit sur leurs choix et veille étroitement sur leurs attitudes pédagogiques.

Il y aura cependant une très courte période, quand elle séjourne avec ses enfants à Majorque, où elle sera véritablement leur « institutrice ».

> J'ai pris une grande tâche, élever mes enfants moi-même, mais plus je vais, plus je vois que c'est la meilleure manière et qu'avec moi, ils en font plus en un jour qu'ils n'en faisaient en un mois avec les autres. [32]

Le rythme et le programme est assez soutenu, pas moins de six heures de leçons par jour ; il est vrai qu'en 1838, Maurice a quinze ans, Solange dix. Il fait de l'histoire, de la géographie, goûte à la philosophie ; sa sœur suit le même programme « proportionné à ses facultés et à son âge » mais elle apprend du Plutarque, étudie Shakespeare [33] et suit les leçons de piano de Chopin. Quand les leçons sont finies, ils courent librement tout

30. *Histoire de ma vie*, p. 991.

31. *Ibid*.

32. Lettre à Duteil, *Correspondance IV*, p. 555

33. *Histoire de ma vie*, p. 677, p. 626.

le reste du jour. Cette belle ardeur s'étiole cependant avec le retour à Nohant, George Sand se lasse, fait appel aux services d'une gouvernante, qui s'épuise à diriger une jeune fille rebelle. L'éducation de Solange sera alors confiée à la pension des Bascans, à Paris, pendant les quatre années suivantes, sans que sa mère cesse de superviser l'éducation qu'elle y reçoit, comme en témoignent les lettres adressées au directeur : que le cours de français ne néglige pas l'aspect « littéraire », ni celui d'histoire, l'aspect « philosophique »[34]. George Sand vise toujours une éducation aussi complète que possible, qui égale celle de Maurice ; quand Solange revient à Nohant en 1840, elle commence le latin, s'exerce à la musique et au dessin.

5.5 UNE DISTANCE CRITIQUE À L'ÉGARD DE ROUSSEAU

C'est donc plus sur l'organisation de l'enseignement traditionnel, sa discipline et ses méthodes qu'elle émet des réserves que sur la nécessité de s'instruire et d'apprendre. Aussi se montre-t-elle assez critique à l'égard de Rousseau quand il proscrit tout travail de mémorisation :

> En le retranchant tout à fait dans l'*Émile*, [il] risque de laisser le cerveau de son élève s'épaissir au point de n'être plus capable d'apprendre ce qu'il lui réserve dans un âge avancé.[35]

Elle poursuit : « Il est bon d'habituer l'enfance d'aussi bonne heure que possible à un exercice modéré mais quotidien des diverses facultés de l'esprit » – sur ces différents points, elle rejoint les vues de Pierre Leroux.

Elle met également en doute la thèse de la bonté naturelle de l'enfant qu'il faudrait protéger en l'isolant des influences néfastes de la société : « Jean-Jacques Rousseau croyait que nous étions tous nés bons, éducables, et il supprimait ainsi la fatalité »[36]. Elle n'en est pas certaine et elle constate aussi le piètre usage que les hommes font de leur liberté. Aussi, en admettant qu'il faille assumer l'« héritage » de nos instincts, de notre sauvagerie, de nos mauvais penchants comme de nos qualités, « c'est une fatalité toujours modifiable » et « l'influen-

34. *Correspondance V*, p. 433.

35. *Histoire de ma vie*, p. 531.

36. *Ibid.*, p. 26.

ce des conquêtes intellectuelles du temps s'exerce toujours sur la partie libre de l'âme » [37]. Elle fait ainsi confiance, en revanche, au principe de perfectibilité, que partagent Rousseau et Leroux : c'est le moteur général du progrès et l'instruction est son outil principal.

Mais elle s'éloigne à nouveau de Rousseau quand celui-ci bannit les contes de l'éducation :

> Je n'approuve pas du tout Rousseau de vouloir supprimer le merveilleux sous prétexte de mensonge. […] Il faut servir aux enfants les mets qui conviennent à leur âge et ne rien devancer. Tant qu'ils ont besoin du merveilleux, il faut leur en donner. Quand ils commencent à s'en dégoûter, il faut bien se garder de prolonger l'erreur et d'entraver le progrès naturel de leur raison. [38]

Elle précise plus loin :

> La fable qui n'est qu'un symbole est la meilleure forme pour introduire en lui le sentiment du beau et du poétique, qui est la première manifestation du bon et du vrai. […] Les princesses et les rois des contes de fées firent longtemps mes délices. C'est que dans mes rêves d'enfants, ces personnages étaient le type de l'aménité, de la bienfaisance et de la bonté. [39]

S'en écarter, comme le prône Jean-Jacques, c'eût été détruire ou empêcher « tout l'édifice enchanté de mon imagination » [40]. De sa lecture de Rousseau elle garde essentiellement une volonté inconditionnelle d'égalité et de liberté.

> Du moins, ce qu'on appelait la liberté civile ne me disait pas grand-chose. Je ne la comprenais pas sans l'égalité absolue et la fraternité chrétienne. […] Mais la liberté nationale sans laquelle il n'est ni fraternité ni égalité à espérer, je la comprenais fort bien. [41]

Il faut entendre par là, la liberté politique, celle qui figure dans la devise républicaine, qui détermine l'exercice de la démocratie, et sans laquelle il n'y a que « brigandage » et « droit du plus fort ». Quand elle lut *Émile*, *La Profession de foi du vicaire savoyard*, *Les Lettres de la montagne*, *Le Contrat social* et les *Discours*, se souvient-elle,

37. *Ibid.*, p. 27.
38. *Ibid.*, p. 533.
39. *Ibid.*, p. 629.
40. *Ibid.*, p. 630.
41. *Ibid.*, p. 1054.

> la langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart. […] Je devins en politique, le disciple ardent de ce maître et je le fus bien longtemps sans restriction. [42]

5.6 UNE PÉDAGOGIE NATURELLE, CENTRÉE SUR L'ENFANT

En janvier 1872, elle écrira pour le journal *Le Temps* une série d'articles sur l'éducation. Son hypothèse est que l'enfant est naturellement porté par la curiosité et le désir d'apprendre, mais il ne faut pas le rebuter par des méthodes austères ou abstraites.

> Il faut rendre l'enseignement facile, non pas pour épargner à l'élève l'effort du travail, effort salutaire et que rien ne remplace, mais pour l'habituer à suivre une marche simple et logique.

Et, vision étonnamment moderne, laisser l'enfant apprendre à son propre rythme :

> Habituez l'enfant même très jeune (de trois à quatre ans) à faire une petite tâche, régulièrement tous les jours. Si vous ne voyez pas de progrès pendant de certaines périodes, n'en soyez ni surpris ni inquiet ; ne cherchez pas des stimulants exceptionnels, attendez ; tout viendra à son heure. [43]

Comme Pierre Leroux, elle pense que la lecture est la clé de tout et elle ne s'arrête pas comme les ouvriers de *L'Atelier* ou comme Perdiguier sur la distinction entre bonnes et mauvaises lectures.

> Les bonnes et mauvaises lectures ont un bon résultat inévitable : elles rendent l'homme curieux de lire, elles lui en donnent l'habitude, et l'habitude devient un besoin. Je veux que, avant dix ans, on attende un livre avec une impatience aussi impérieuse que s'il s'agissait de dîner quand on a faim. Manger et lire, il faut créer l'union de ces deux besoins, et vous direz alors, vous autres, les artistes, que nous avons résolu votre problème : l'homme ne vit pas seulement de pain. [44]

Aussi les méthodes de lecture sont-elles l'objet de toute son attention. Quand il faut que Maurice apprenne la lecture, elle

42. *Ibid*., p. 1060-1061.

43. Ces articles ont ensuite été réunis dans *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel Lévy Frères, 1873, p. 184 et 191 pour ces deux citations.

44. *Dernière Pages*, Paris, Calmann-Lévy, 1877, p. 271.

s'enquiert dans une lettre du 4 août 1829 auprès de son ami François Duris-Dufresne : on « m'a parlé d'une méthode nouvelle par laquelle un des enfants de monsieur le Général Bertrand avait appris à lire en quelques leçons »[45]. Elle réussit à convaincre Jules Boucoiran, le précepteur du Général, de quitter Châteauroux pour venir s'installer à Nohant. La méthode effectivement fait merveille puisqu'elle peut écrire six mois plus tard : « Maurice est devenu studieux et intelligent. Il lit parfaitement et commence à griffonner »[46]. Mais elle veille à ce que la pédagogie de Boucoiran reste légère ; elle lui écrit de Paris : « Entendez-vous avec son père pour l'accoutumer au travail par degrés et sans qu'il s'en aperçoive trop »[47]. Comme Maurice lui envoie des petites lettres, elle précise « laissez-le libre d'écriture et d'orthographe et de style », il ne s'agit pas de faire exigence de correction et de grammaire, ce qui transformerait cette correspondance en pensum. Ailleurs, elle insiste pour que l'étude du latin ne prenne pas trop de place, et qu'il accorde davantage à l'histoire et à la géographie « de manière à ouvrir ses idées aux choses de la vie » ; ces disciplines doivent avoir à ses yeux une fonction de formation civique et morale, amener l'enfant à prendre conscience des « vicissitudes des mœurs, des constitutions, de l'existence des peuples et de la marche des civilisations »[48].

Dans les articles du *Temps* que nous avons mentionnés, recueillis en 1873 sous le titre « Les idées d'un maître d'école », elle revient sur la méthode de lecture de M. de Laffore

> qui pourrait, tant elle est simple et logique, tenir tout entière sur une carte de visite. […]. Je n'en connais pas qui la vaille et je la conseille à tout le monde. Elle a été publiée en 1853 chez Ledoyen sous le titre de *Statilégie ou méthode lafforienne*. Le sous-titre : *Pour apprendre à lire en quelques heures*, paraît ambitieux, il n'est que vrai. En moins de douze heures, une personne bien douée et très attentive peut apprendre à lire. J'ai fait plusieurs fois l'expérience de quinze heures sur les adultes intelligents

45. *Correspondance* I.

46. Lettre à Madame Gondoüin Saint-Agnan du 12 février 1830, *ibid*.

47. Lettre à Jules Boucoiran du 6 février 1831.

48. Lettre à Jules Boucoiran du 26 sept. 1831.

et elle a elle-même enseigné à lire ainsi à sa petite-fille Nini [49] :

> Pour un très jeune enfant, quinze minutes séparées en deux leçons suffisent pour chaque jour. Il apprendra facilement à lire en deux mois, s'il n'y a pas résistance de sa part et si son appréciation des formes n'est pas exceptionnellement en retard. [50]

La pédagogie prônée par George Sand s'inscrit pour une grande part en réaction contre les méthodes dominantes à son époque et dont elle a elle-même subi les effets négatifs. Aussi estime-t-elle que le maître doit adapter son enseignement aux rythmes et aux intérêts de l'enfant. Faire preuve de patience, ne jamais manifester une quelconque mauvaise humeur, jamais de punition. « Il faut rendre l'enseignement facile, non pas pour épargner à l'élève l'effort du travail, effort salutaire et que rien ne remplace, mais pour l'habituer à suivre une marche simple et logique ». Accepter ses résistances, éviter les conflits. Ne l'obligez pas à l'obéissance, car il mettra tous ses efforts à n'en rien faire. « N'oubliez pas qu'il est un être libre et qu'il ne connaît pas encore les bornes de sa liberté » [51]. Si la leçon a été ratée, mieux vaut n'en rien dire et le féliciter modérément s'il a bien réussi.

C'est ainsi que dans l'agenda que George Sand remplit quotidiennement avec Manceau [52] à partir de 1857, les leçons de Nini sont soigneusement notées ainsi que ses progrès ; à la date du 22 janvier 1853, George Sand écrit : « Nini a bien lu et il a

49. Jeanne-Gabrielle Clésinger, dite « Nini », est née en 1849. Elle est la fille de Solange et du sculpteur Clésinger. Elle est le plus souvent à Nohant, élevée par sa grand-mère.

50. *Impressions et souvenirs*, p. 183. M. de Bourousse de Laffore, avocat à Agen, a mis au point une méthode de lecture qu'il a nommée *statilégie*, « lecture immédiate ». En 1827, il vint à Paris pour soumettre son invention à l'appréciation de la Société pour l'amélioration de l'enseignement élémentaire. Les conclusions furent favorables, M. de Laffore prit un brevet et accorda le droit de l'utiliser à certaines personnes (ce fut le cas de Boucoiran). Sa méthode fut aussi agréée par le Ministre M. de Vatimesnil pour les écoles primaires dans une décision du 22 juin 1829. Quand G. Sand écrit ses articles pour *Le Temps*, la méthode est tombée dans le domaine public ce qui lui permet d'en faire un exposé complet, agrémenté de ses remarques et de ses simplifications et enrichissements personnels (*Ibid.*, p. 194-230).

51. *Ibid.*, p. 185, p. 188.

52. Alexandre Manceau est un graveur sur cuivre qui s'installe à Nohant en 1849. Il y restera quinze ans, occupant le poste de secrétaire-intendant, et anime avec Maurice les activités du « Grand théâtre de Nohant ».

fallu jouer aux quilles avec elle pour l'en récompenser »[53] (la petite a alors quatre ans). On y apprend que sa grand-mère, mais aussi les autres adultes de la maison l'accompagnent dans tout un éventail d'activités. George Sand, la première, joue avec elle à la poupée et confectionne des robes. Quand la fillette est un peu plus grande, elle apprend à faire de la couture et de la broderie. Manceau lui offre une brouette, elle va planter de la vigne avec un vigneron voisin, elle aide un maçon dans son travail. L'été toute la maisonnée part se baigner à la rivière et Nini apprend à nager. Manceau note (20 juin 1852) : « Nini a essayé une ceinture de natation mais sa mère qui a le trac de l'eau la lui retire pour lui apprendre à nager à sa manière ». Surtout, on aménage dans le parc tout un espace de jeu et de détente qui va s'appeler « le Trianon ». « Madame fait lire Nini et passe la journée avec elle à lui faire des jardins anglais avec de la mousse, des branches et des pierres » note Manceau le 3 avril 1853, et George Sand, quelques jours plus tard : « J'ai fait une montagne à côté de Trianon mais Manceau l'a défaite et en deux heures a installé un dolmen contenant un réservoir invisible, lequel envoie un jet d'eau dans la grotte de Trianon. Quelle surprise pour Nini ! ». Par tous les temps, on fait des promenades, on s'active, on récolte de la mousse, on attrape des papillons, on apprend sur tout ce qu'on rencontre[54]. On retrouve ici l'esprit rousseauiste d'une éducation naturelle, active, en plein air, qui s'appuie sur la dynamique de l'enfant et son expérience simple et immédiate du monde qui l'environne. Mais on ne saurait sous-estimer cette différence majeure : l'élève n'est pas isolé de la société, il vit au milieu de la communauté des adultes et partage leurs activités.

5.7 CRITIQUE DES SALLES DE CLASSE SOMBRES ET TRISTES

« Je ne trouve rien de plus maussade que cette coutume des maisons d'éducation de faire de la salle des études l'endroit le

53. *Agenda* I, 1852-1856, texte transcrit et annoté par Anne Chevereau, Paris, Jean Touzot éd., 1990, p. 83, 42, 103 et 107 pour les citations.

54. Cette éducation de rêve cessera bientôt. En mai 1854, le père de Nini vient chercher la fillette pour la ramener à Paris ; elle sera mise dans un pensionnat où elle attrape la scarlatine. Elle meurt le 14 janvier 1855 à l'âge de six ans.

plus triste et le plus navrant »[55], écrit Sand dans *Histoire de ma vie* quand elle relate son entrée au couvent des Anglaises. Les élèves sont entassées dans une salle aux murs sales, au plafond trop bas, avec « des tables, des bancs et des tabourets malpropres », mal aérée, et une « odeur de poulailler mêlée à celle du charbon ». On suppose aux enfants, ajoute-t-elle, des habitudes de malpropreté, de vouloir tout dégrader, mais à supposer que cela soit vrai, d'où leur viendraient ces fâcheuses tendances ? « Ces vilaines murailles nues où vous les enfermez leur deviennent bientôt un objet d'horreur et ils les renverseraient s'ils le pouvaient » – d'ailleurs elle-même et ses camarades du couvent exprimeront leur désir d'espace en allant sur les toits ! L'enfant a besoin d'« air pur », il lui faut « les aises de son corps », et qu'il « renouvelle ses pensées au gré de la nature ». Ses besoins sont semblables à ceux de l'artiste qui crée : l'espace, la liberté de mouvements sont les conditions d'une réflexion et d'une pensée libres. « Vous voulez qu'ils travaillent comme des machines, que leur esprit fonctionne à l'heure » privé de « tout ce qui fait la vie et le renouvellement de la vie intellectuelle », son esprit et son corps s'étiolent, « vous étouffez son cœur et son esprit ».

À cela elle opposera les vertus d'une éducation à la campagne – dont elle a profité elle-même quand elle était à Nohant et dont elle fera bénéficier Maurice, Solange et surtout sa petite-fille. L'enfant de la campagne « a le ciel et les arbres, les plantes et le soleil » ; on y apprend en se promenant, on ramasse des cailloux et des plantes et on cherche leur nom une fois rentrés ; on apprend en participant aux activités du jardiner, aux travaux des paysans, en s'occupant des animaux de la ferme et de la basse cour.

Mais outre la nudité et la saleté des salles de classe, ce qu'elle accuse aussi, c'est leur laideur, l'absence de toute décoration qui puisse solliciter le regard et l'esprit. « Pourquoi les italiens naissent-ils avec le sentiment du beau ? » – parce que dans leurs villes et leurs villages, les places, les monuments publics présentent à leurs yeux peintures, mosaïques et statues de grande et belle facture. « Nous vivons dans le laid et dans le vulgaire. » Il faudrait « entourer l'enfance d'objets agréables et

55. *Histoire de ma vie*, p. 874 sq., pour tout le développement qui suit.

nobles en même temps qu'instructifs ». L'éducation esthétique est une question essentielle, c'est une question morale autant qu'intellectuelle ; les œuvres d'art instruisent et donnent à penser, leur contemplation élève l'âme.

5.8 UNE ÉCOLE UNIQUE

Sans cesse tout au long de son œuvre, George Sand a défendu les idées d'égalité et de liberté. Son combat concerne au premier chef l'émancipation des femmes de toutes les tutelles qui pèsent sur elles, mais quand il s'agit d'instruction, c'est aussi vers les classes populaires que vont ses pensées et, après la Commune de 1870, elle y voit le meilleur chemin pour conduire à l'harmonie et à la paix sociale.

Aussi s'occupe-t-elle directement de l'instruction des membres de sa maisonnée.

> Dans mes soirées d'hiver, j'ai entrepris l'éducation de la petite Marie. De laveuse de vaisselle qu'elle était, je l'ai élevée à la dignité de femme de charge que sa bonne cervelle la rend très propre à remplir. Mais un grand obstacle était de ne pas savoir lire. Ce grand obstacle n'existe plus. En trente leçons d'une demi-heure chacune, total quinze heures en un mois, elle a su lentement mais parfaitement toutes les difficultés de la langue. [56]

Dans *Le Compagnon du Tour de France*, la jeune châtelaine Yseult donne elle aussi des leçons de lecture et d'écriture à deux enfants du peuple. Mais George Sand a des vues beaucoup plus larges qui embrassent les perspectives de la réforme de la société portée par le programme républicain.

> Le premier point par où il faudra aborder la question d'équilibre social, c'est l'instruction gratuite et laïque […]. L'équilibre social consistera à donner à tous les moyens de développer leur valeur personnelle quelle qu'elle soit, pourvu que ce soit une valeur et non une inertie. L'ignorance n'est pas le seul obstacle, il y a aussi la misère, c'est-à-dire le manque ou l'excès du travail, et une société qui ne trouverait pas le moyen d'équilibrer la dépense des forces et l'acquisition légitime des saines jouissances serait une société perdue. [57]

Le projet est donc *in fine* politique : une société d'égalité est une société qui réalise entre ses différentes classes sociales une

56. Lettre à Charles Duvernet, *Correspondance* XIV, p. 627.

57. *Impressions et souvenirs*, p. 253 et 254.

juste répartition des richesses. Pour y parvenir, il faut permettre au peuple de faire entendre sa voix et de prendre part aux décisions politiques : c'est l'accès au suffrage universel et l'instauration d'un État démocratique.

Il faut souligner un point particulier : pour que les femmes puissent acquérir l'indépendance, il faut qu'elles puissent travailler – c'est la voie qu'elle a suivie elle-même en gagnant sa vie comme journaliste et comme écrivain. Mais pour cela, il faut que les filles reçoivent une éducation à l'égal des garçons et qui leur ouvre les portes d'un métier. A-t-elle rêvé d'une école unique ? Dans son esprit, il faut que les filles aient des possibilités d'instruction qui soient égales à celles dont les garçons disposent, mais doivent-ils être élevés ensemble ? C'est-à-dire dans les mêmes classes ? Cela n'est pas certain. Elle a pour sa part donné des précepteurs différents à son fils et à sa fille, Maurice et Solange … On peut penser que cela est simplement dû à leur différence d'âge et à la nécessité d'adapter l'enseignement à deux caractères différents. Mais la « coéducation des sexes » n'est à son époque qu'une hypothèse très marginale qui ne sera véritablement débattue que sous la IIIe République.

CONCLUSION

Les choix, les orientations, les priorités que George Sand affiche dans sa correspondance ou dans son autobiographie pourront sembler contradictoires. Elle ne pense pas en effet les mêmes choses dans les années 1830 quand ses enfants sont encore petits et qu'elle est amenée à voyager entre Nohant et Paris, quand elle s'occupe d'eux elle-même à Majorque – mais ils ont alors quinze et dix ans, et quand dans *Histoire de ma vie*, elle revient sur le passé. Avec l'âge ses propos sont plus nuancés. Une certitude cependant et des constantes se dégagent, et sa conception globale de ce que doit être une bonne éducation dessine un ensemble cohérent.

Une première remarque s'impose, à certains égards paradoxale. George Sand s'est montrée peu attentive aux dispositions de la Monarchie de Juillet (la loi Guizot de 1833) en faveur d'une éducation primaire généralisée pour les enfants du peuple. Elle se méfie de la main-mise de l'État sur un domaine

où déjà, l'influence de l'Église a toujours été grande. Elle veut une éducation indépendante de toute autorité politique ou sociale. Née elle-même dans un milieu aristocratique où elle a reçu la meilleure éducation, les salles d'asile ouvertes aux tout petits – établissements de protection de l'enfance ouvrière plus que d'instruction et d'éducation – ne peuvent constituer une référence à ses yeux. Elle connaît les défauts de l'enseignement des collèges ou des institutions pour jeunes filles, comme elle a conscience de l'incurie des maîtres qui exercent dans les écoles communales ; mais elle semble aussi avoir ignoré les efforts menés depuis Guizot pour améliorer la formation des maîtres.

Pour des raisons similaires, elle ne semble pas intéressée par les projets d'école publique de ses amis républicains, de Pierre Leroux au premier chef. Son modèle reste celui du préceptorat. Néanmoins, sa conception de l'éducation s'appuie sur des principes avec lesquels elle ne transige pas et pour lesquels elle « militera » en quelque sorte toute sa vie : que les filles aient une éducation égale à celle des garçons ; que les enfants du peuple reçoivent une éducation pleine et entière. L'idée directrice est d'ordre politique : l'instruction est la voie de l'émancipation, individuelle et collective. Ces convictions, elle les expose et les défend « publiquement » dans ses romans et son théâtre. Elle exprime aussi de façon ferme ses convictions pédagogiques, qui s'organisent entre deux pôles : d'un côté, elle s'accorde avec cette partie de l'héritage rousseauiste qui fonde l'éducation sur la confiance en la nature. Ce qui se manifeste dans deux registres : régler l'enseignement sur la nature de l'enfant, ses rythmes, ses capacités d'une part, et d'autre part faire appel à son expérience du monde. Mais, à l'autre pôle, elle défend vigoureusement la nécessité d'une instruction solide et approfondie qui passe par l'usage des livres et qui ne néglige aucune matière.

Les thèses de George Sand sur l'éducation sont réalistes et pragmatiques. Elles renvoient à son expérience personnelle mais aussi à une réflexion sincère et des motivations profondes. Elle fait confiance à la nature, mais une confiance critique. L'enfant est un être complexe, en proie à des désirs contradictoires ; il faut savoir développer, juguler ou canaliser ses premiers mouvements. Tous les enfants sont perfectibles mais tous

aussi sont différents ; il faut saisir et développer le meilleur de chacun. Si l'enfant est un être libre, il faut lui apprendre aussi les limites de sa liberté. Il a besoin d'une autorité qui le guide et le protège, jusqu'à ce qu'il sache se diriger dans l'existence selon ses propres aspirations. Le conduire à l'esprit critique et la responsabilité.

Si elle défend sans réserve l'idée d'une éducation du peuple, elle met davantage ses espoirs dans l'initiative, le courage et la volonté individuelle (comme l'illustrent ses romans et son action personnelle) plus qu'elle n'attend de l'État les réformes qui pourraient y conduire. C'est une position qui renvoie de fait à sa propre histoire. Ce sont les individus eux-mêmes qui portent en eux-mêmes les forces qui peuvent les libérer des aliénations, des contraintes et obstacles qui pèsent sur eux, mais sans confier pour autant leur destin à quelque organisation que ce soit.

En avril 1848, elle crée un journal, *La Cause du peuple*[58], qui porte l'espoir d'un triomphe de la vérité et de la liberté à travers les luttes en cours. Elle développe dans le premier numéro une idée de l'« école » qui en dessine l'horizon. Elle oppose cette idée de l'école à celle de la « secte », qui, à la manière d'une petite Église « en dehors de laquelle il n'y a point de salut », enferme et enrégimente les individus[59].

> Le mot d'école est bon, parce qu'il ne signifie pas autre chose, dans la maturité de la vie intellectuelle, que ce qu'il signifie à son début. Nous allons à l'école et il est fort bon que nous y allions. Mais l'éducation que nous en rapportons n'enchaîne pas notre avenir. Nous y apprenons à réfléchir, à travailler. Notre individualité ne s'y absorbe pas ; le progrès que d'autres études nous feront faire n'est pas détruit dans son germe par ce développement donné à nos facultés. Elle nous laisse les maîtres de former nous-mêmes entre nous des écoles nouvelles et d'y rappeler nos premières leçons pour les commenter, les développer ou les modifier.[60]

58. Trois numéros seulement, 9, 16 et 23 avril, in-4°, 16 pages chacun, paraissant le dimanche, 25 centimes. « On s'abonne à Paris, chez Paulin et Lechevalier éditeurs, rue Richelieu, 60 ».

59. Sans qu'elle les cite jamais, elle vise très certainement les projets d'éducation socialistes ou communistes, tels ceux de Cabet ou des saint-simoniens.

60. « Introduction », *La Cause du peuple*, n° 1, 9 avril 1948, reproduit dans *Questions politiques et sociales*, 1879, p. 243.

Son idéal de l'école et de l'éducation est celui d'un processus toujours ouvert, susceptible d'une extension indéfinie, offert à tous, sans distinction de position sociale : liberté et perfectibilité en sont les maîtres mots [61].

61. On y retrouve, comme dans son travail de journaliste, « son indéfectible amour du peuple (elle cherche à l'instruire, à l'informer dans une langue qu'il comprenne) ; son idéal d'équité et de justice (elle parle pour les opprimés) ; son courage (elle incarne l'écrivain au cœur de la vie sociale » (Annette Sivadier, « George Sand journaliste », dans *Le Français dans tous ses états*, n° 42, CRDP du Languedoc-Roussillon, 1999, p. 59.

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'idée d'une instruction et d'une éducation du peuple comme ressorts nécessaires à son émancipation sociale et politique connaît un développement régulier jusqu'au Second Empire, et les différents chapitres de cet ouvrage en ont présenté et analysé les principales composantes en suivant les destins et les œuvres de personnages exemplaires que les circonstances ont rapprochés. George Sand, Martin Nadaud, Agricol Perdiguier, Pierre Leroux se sont rencontrés sur des questions intellectuelles et des engagements politiques de premier plan ; face aux débats de leur époque, ils ont pris position par leurs écrits et leur action, ils sont descendus dans l'arène en 1848 pour défendre l'avènement d'une société plus libre et plus égalitaire.

Ces espérances ne seront pas perdues dans la période suivante ; elles continueront à cheminer sous l'Empire, même si elles sont souvent étouffées. La chute du régime napoléonien ne signifie pas leur retour rapide dans l'espace public car l'épisode de la Commune fait plus que jamais apparaître les classes populaires comme des classes dangereuses. À tout le moins l'idée d'une instruction primaire généralisée ne rencontre plus d'opposition, même dans les milieux conservateurs. En effet, l'élévation générale du niveau de la société, l'essor de l'économie, l'urgence pour la France de retrouver son rang parmi les Nations après la défaite et de devenir un pays « moderne », font de la scolarisation du peuple une nécessité – d'autant qu'elle constitue aussi, contrôlée par l'Église, un levier puissant de contrôle des consciences. Quand la IIIe République se met véritablement en place (après les élections de 1875 qui imposent un régime parlementaire), les questions de l'obligation scolaire et

de la gratuité ne sont plus des enjeux essentiels. Le véritable combat de Jules Ferry sera celui de la laïcité.

L'éducation du peuple s'institutionnalise avec la généralisation de la scolarisation primaire. Sur ce point la législation de Jules Ferry (1881-1882) parachève un mouvement qui avait commencé avec Guizot en 1833 et, avec les principes d'obligation et de gratuité, consolide l'universalité de l'enseignement public, garçons et filles à égalité. Mais que se passe-t-il après l'école primaire ? Jean Macé, fondateur en 1866 de la Ligue Française de l'Enseignement, souligne la nécessité de prendre en charge les jeunes sortis de la petite école et dont l'éducation est à poursuivre jusqu'à leur entrée dans l'âge adulte ; il propose l'organisation d'un « patronage démocratique de la jeunesse » et la mise en place de structures qui assurent la formation du jeune adulte [1]. En matière d'éducation populaire la Ligue crée des foyers du soldat, des bibliothèques régimentaires, des amicales d'anciens élèves, des mutualités scolaires ; elle organise des conférences, des colonies de vacances et anime tout un réseau de « sociétés républicaines d'instruction ». Les œuvres catholiques d'éducation ne sont pas en reste et connaissent un brillant développement avec les Cercles d'étude et les Instituts populaires créés par le mouvement du Sillon animé par Marc Sangnier. Des différences idéologiques les séparent mais qu'ils soient laïcs ou religieux et dans leur proliférante diversité, ces mouvements visent des buts similaires : instruction, intégration sociale et professionnelle.

La seconde moitié du XIXe siècle est ainsi une période faste pour les cours d'adultes et l'ensemble des moyens d'éducation populaire ; elle est caractérisée non seulement par l'accroissement des effectifs mais aussi par la multiplication et la diversification des activités scolaires et périscolaires, avec un évolution sensible de ses missions initiales : il s'agit moins de contrôle des « classes laborieuses » et de prévention des « fléaux sociaux » que d'instruction et de partage d'une culture générale considérée comme nécessaire à l'unité de la Nation : la diffusion, l'inculcation d'une culture républicaine passe certes par l'école, mais se prolonge à travers le livre, les bibliothèques,

1. De nombreuses revues militent dans ce sens : *Après l'école*, la *Revue de l'instruction populaire*, le *Bulletin de l'enseignement supérieur populaire*…

les institutions laïques d'éducation populaire. Les journaux, des brochures prodiguent des conseils auprès des ouvriers pour bien conduire leur existence. Le livre de Barrau, *Conseils aux ouvriers sur les moyens qu'ils ont d'être heureux* [2], réédité huit fois jusqu'en 1884, se propose d'enseigner « tout ce que l'ouvrier doit savoir pour réussir », c'est-à-dire arriver au succès par « la bonne conduite et le bien être ». Le livre de G. Bruno, *Francinet*, est exemplaire à cet égard : le récit met en scène le parcours d'un jeune garçon entré comme apprenti dans une usine de textile et qui, grâce à ses qualités et à la bienveillance du directeur, peut suivre des cours du soir et accéder au savoir. Francinet est un apprenti zélé, il mérite d'être instruit et l'éducation qu'il reçoit en fera « un jeune ouvrier aussi instruit qu'intelligent et bon » [3] ; par le travail et l'instruction, le jeune adolescent trouvera la réussite et le bonheur.

L'État républicain vise le consensus : unifier la Nation autour de valeurs morales (honnêteté, loyauté…) scientifiques (contre les croyances et les superstitions) et patriotiques (la reprise de l'Alsace et de la Lorraine perdues en 1871 est une préoccupation toujours sous-jacente). Il s'agit de susciter la solidarité entre les générations et les couches sociales, comme l'illustrent les thèses solidaristes de Léon Bourgeois :

> L'enseignement des vérités définitivement acquises, soit dans l'ordre scientifique soit dans l'ordre moral, doit être donné à tous les hommes indistinctement […]. Ce n'est pas seulement pendant l'enfance qu'on apprend, on s'instruit et on s'élève toute sa vie, et il faut qu'à tout âge l'individu dispose d'un loisir suffisant pour pouvoir compléter aisément cette éducation de soi-même sans laquelle on ne peut parvenir au développement intégral de ses facultés. [4]

2. Théodore-Henri Barrau, *Conseils aux ouvriers sur les moyens qu'ils ont d'être heureux*, Paris, Hachette, 1884.

3. G.Bruno, *Francinet*, Paris, Belin, 1870, p. 47 ; elle est aussi l'auteur de *Le Tour de la France par deux enfants*, plus de sept millions d'exemplaires vendus en 1914. Voir aussi Alain Vergnioux, « Culture scolaire, culture populaire », dans François Jacquet-Francillon et Denis Kambouchner (éds), *La Crise de la culture scolaire*, Paris, PUF, 2005, p. 385-400.

4. Léon Bourgeois, *Essai d'une philosophie de la solidarité*, Paris, Alcan, 1902, p. 83.

Dans *La Maison de Claudine*, Colette raconte comment son père, dans les années 1880, faisait dans la salle de classe, après l'école, des « causeries populaires » :

> Je conquerrai le peuple en l'instruisant ; j'évangéliserai la jeunesse et l'enfance aux noms sacrés de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie élémentaires, je m'en irai brandissant la lanterne à projections et le microscope, […]. Je ferai des conférences populaires contre l'alcoolisme […] [5]

De prime abord, l'éducation des adultes présente les mêmes tendances que l'éducation scolaire ; du point de vue des contenus : un rationalisme encyclopédique « tempéré », c'est-à-dire centré sur les savoirs « utiles » ; du point de vue de la formation de la personne : intégration sociale par le travail et morale républicaine. Au-delà, l'éducation populaire vise des objectifs plus profonds, empreints d'un humanisme généreux [6] : offrir à l'individu la possibilité de découvrir des intérêts qu'il ignore et de développer des capacités enfouies.

À la fin du siècle cependant, les organisations ouvrières sont partagées. Les moyens mis en œuvre par l'État ou par les entreprises pour l'éducation du peuple ne seraient-elles pas, de fait, au service des fonctions économiques, sociales ou politiques de la société ? L'exercice de la démocratie que permet la République ouvre-t-il la voie de l'émancipation ? Ou ne sont-ce là que des moyens détournés d'assujettissement de la classe ouvrière ? Alors qu'un Ferdinand Buisson défend l'idée d'une « démocratie scolaire » offrant à chacun « des chances égales de départ dans la vie », les socialistes révolutionnaires dénoncent par la bouche d'Henri Lagardelle « l'utopie de la réconciliation des classes par l'école » tandis que James Guillaume écrit à Buisson :

> Votre plan aboutirait à extraire du prolétariat ouvrier et agricole les plus intelligents et à les faire entrer dans la classe dirigeante. […] Quand le prolétariat se trouvera ainsi écrémé de son élite, pensez-vous que vous vous serez rapproché de l'idéal égalitaire ? Non, vous aurez consolidé le règne du capitalisme. [7]

5. Colette, *La Maison de Claudine*, Genève, Éditions de Crémille, 1969, p. 64.

6. Ils s'épanouiront sous le Front populaire et à la Libération.

7. Voir Frédéric Mole, *L'École laïque pour une république sociale. Controverses pédagogiques (1900-1914)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 300, 302 et 305 pour les dernières citations.

Jean Maitron [8] note qu'à partir des années 1880, la presse ouvrière dénonce le paternalisme de la bourgeoisie à l'égard des classes populaires et que les militants ouvriers présentent de nouvelles caractéristiques ; contrairement à leurs aînés, dont Nadaud était un bon exemple, ils ne sont plus animés par le désir de s'élever socialement ; ils considèrent que l'éducation et l'école engendrent de nouvelles inégalités ; la conscience et la solidarité « de classe » s'est affermie ; la promotion par l'instruction ne peut aboutir qu'au « déclassement » des enfants ouvriers, à en faire des « parvenus » ou des « traîtres » ; pour la frange la plus active des syndicalistes, le triomphe de la « révolution sociale » est imminent. La conscience qu'il existe une culture « prolétarienne » forte, indépendante de la culture bourgeoise, secrétant ses propres valeurs, se dégage progressivement et se renforce à mesure que se développent les solidarités de la vie en commun, sur les lieux de travail et dans le syndicat. Va se faire jour et progressivement s'imposer l'idée d'une autoéducation de la classe ouvrière, en particulier avec la création en 1877 des Bourses du travail et leur fédération en 1892 qui prennent en charge et animent l'organisation collective d'activités de formation ou de loisir : bibliothèques, théâtre, etc.

Nombre de ces thèmes – et les questions qu'ils soulèvent – trouvent leurs prémisses dans les réflexions ou les prises de positions de Nadaud et de Perdiguier, ou sur un autre registre chez Pierre Leroux. Mais George Sand ? Comment situer sa réflexion, ses propositions en matière d'éducation, qui plus est d'éducation populaire, dans une histoire à venir dont elle s'est détachée en se retirant de la scène politique après le coup d'État ?

En un sens, son œuvre s'inscrit dans la tradition des femmes pédagogues, de Madame de Maintenon à Madame Campan et Madame de Genlis, mais par ailleurs elle s'en éloigne sur bien des points : elle n'a pas écrit de traité d'éducation ni dirigé d'institution éducative. Ces dernières s'intéressent aux enfants de l'aristocratie alors que George Sand se soucie de l'éducation du peuple et affirme le droit à l'instruction qui est la voie première et nécessaire de l'émancipation des classes labo-

8. Jean Maitron, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1964-1997.

rieuses. Á cet égard, elle est bien dans le camp des républicains, et, par rapport aux modèles ou aux habitudes d'éducation de son époque et de son milieu, elle fait rupture, et de façon assez radicale. Son seul maître serait Rousseau, mais nous avons vu qu'elle sait le critiquer sur des points essentiels.

Ses positions sur l'éducation sont exceptionnelles, car si elles consonnent avec son époque de façon peut-être unique, sa réflexion frappe encore aujourd'hui par sa compréhension profonde des problèmes et son intelligence des situations : sur nombre de questions, son compagnonnage avec Perdiguier et Leroux fut d'une grande fécondité. Certes, ses thèses – bien qu'amplement exposées par ses écrits dans l'espace public – n'ont pas eu d'effet pratique, sinon dans son environnement proche, à Nohant, ce qui est peu au regard de l'histoire. Mais si l'on adopte un regard plus « lointain », ses romans ont eu une influence considérable sur l'éducation et l'émancipation des femmes. Les principes cardinaux qui ont guidé sa réflexion éducative : égalité des sexes, liberté, confiance dans la nature et l'initiative enfantine, pédagogie « active », formation intellectuelle solide mais souple, éducation du corps, ouverture au monde…, sont riches de sens pour le lecteur d'aujourd'hui. C'est là son paradoxe : sa pensée sur l'éducation est méconnue, elle n'a pas de postérité explicite dans l'histoire de l'éducation ou de la pédagogie, mais les principes, les idées directrices que l'on peut tirer de son œuvre en matière d'éducation portent loin et peuvent toujours nous éclairer. Elle occupe dans son époque une position unique et en transcende les circonstances. Ses contemporains l'ont bien reconnu ; elle suscite l'admiration de Flaubert, Maupassant, Dumas… Et Victor Hugo lui écrit depuis l'exil :

> « Vous avez, madame, tous les dons ; la grandeur de l'esprit n'a d'égal en vous que la grandeur du cœur. » [9]

9. Lettre de Victor Hugo à George Sand, 30 juin 1850, *Œuvres Complètes*, tome X, Paris, Club Français du Livre, 1968, p. 1260.

BIBLIOGRAPHIE

BARRAU Théodore-Henri, *Conseils aux ouvriers sur les moyens qu'ils ont d'être heureux*, Paris, Hachette, 1884.

BRIQUET Jean, *Agricol Perdiguier, compagnon du Tour de France et représentant du peuple, 1805-1875*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1955.

BRIQUET Jean, *Agricol Perdiguier, Correspondance inédite avec George Sand et ses amis, lettres choisies et commentées avec une introduction de Jean Briquet*, Paris, Klincksieck, 1966.

BUISSON Ferdinand (éd.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction publique*, Paris, Hachette, 1911.

CACÉRÈS Bénigno, *Histoire de l'éducation populaire*, Paris, Seuil, 1964.

CALDERONE Amélie, « George Sand et le théâtre d'éducation, ou Comment s'approprier ces choses qu'on déprécie tout haut », dans *George Sand et l'éducation*, Paris, Les Amis de George Sand éd., 2013, p. 65-85.

CUVILLIER Armand, *L'Atelier. Un journal d'ouvriers 1840-1850*, Paris, Éditions Ouvrières, 1954.

DOMMANGET Maurice, *Les Idées pédagogiques de Victor Considérant*, Saumur, Librairie de L'École emancipée, 1900.

DUROSELLE Jean-Baptiste, *Les Débuts du catholicisme social en France, 1822-1870*, Paris, PUF, 1951.

DUVEAU Georges, *La Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la seconde République et le second Empire*, Paris, Domat-Montchrestien, 1948.

FURET François et OZOUF Jacques, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 1977, 2 vol.

GARCIA Jean-François, *Jacotot*, Paris, PUF, coll. « Pédagogues et pédagogies », 1997.

GOLDIN Jeanne, « De Félicité de Genlis à George Sand », dans Michèle Hecquet (éd.), *L'Éducation des filles au temps de George Sand*, Arras, Artois Presses Université, 1998, p. 163-177.

HECQUET Michèle (éd.), *George Sand et l'éducation*, Paris, Les Amis de George Sand éd., 2013.

JACQUET-FRANCILLON François, *Naissance de l'École du peuple. 1815-1870*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1995.

LACASSAGNE Jean-Pierre, *Histoire d'une amitié. Pierre Leroux et George Sand*, Paris, Klincksieck, 1973.

LACASSAGNE Jean-Pierre, préface à Pierre Leroux, *Aux philosophes, aux artistes aux politiques. Trois discours et autres textes,* Paris, Payot, 1994, p. III.

LENEVEUX Henri, *Propagande de l'instruction*, Paris, Dubuisson, Bibliothèque utile, XXIII, 1861.

LÉON Antoine, *Histoire de l'éducation populaire en France*, Paris, Fernand Nathan, 1983.

LÉON Antoine, *Essai d'une philosophie de la solidarité*, Paris, Alcan, 1902.

LEROUX Pierre, *De l'humanité. De son principe et de son avenir*, Paris, Perrotin, 1840.

LEROUX Pierre, *Encyclopédie nouvelle, publiée sous la direction de MM. Pierre Leroux et Jean Regnaud*, Paris, Librairie Charles Gosselin, 1843.

LEROUX Pierre, *De la doctrine de la perfectibilité, Œuvres*, Genève, reprint Slatkine, 1978.

LEROUX Pierre, *Réfutation de l'éclectisme, Œuvres*, Genève, reprint Slatkine, 1978.

LEVASSEUR Émile, *Rapport sur l'instruction primaire et l'instruction secondaire*, Imprimerie Nationale,1875.

MAITRON Jean, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1964-1997.

MARIE Pascale, « La bibliothèque des amis de l'instruction du IIIe arrondissement », dans Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire 1, La République*, Paris, Gallimard, 1984, p. 323-351.

MIALARET Gaston et VIAL Jean (éds), *Histoire mondiale de l'Éducation des origines à nos jours 3. De 1815 à 1945*, Paris, PUF, 1981.

MOLE Frédéric, *L'École laïque pour une république sociale. Controverses pédagogiques (1900-1914),* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

NADAUD Martin, *Léonard, maçon de la Creuse*, Paris, Maspero, « La Mémoire du peuple », 1976. [La première édition est parue sous le titre *Mémoire de Léonard, ancien garçon maçon*, Bourganeuf, Imprimerie de Duboueix, 1895.]

PERDIGUIER Agricol, *Le Livre du Compagnonnage*, 2e édition, Paris, Pagnerre éditeur, 1841 ; Marseille, Lafitte reprints, 1985.

PERDIGUIER Agricol, *Question vitale sur le compagnonnage et la classe ouvrière*, Paris, Chez l'auteur, 1861.

PERDIGUIER Agricol, *Patriotisme et modération*, Paris, Perdiguier et Magny, 1871.

PERDIGUIER Agricol, *Mémoires d'un compagnon*, Paris, Denoël, 1943, La Découverte et Syros, 2002.

PERDIGUIER Agricol, *Agricol Perdiguier, Compagnon du Tour de France et représentant du peuple, 1805-1875*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1955.

PROUDHON Pierre-Joseph, *De la justice dans la Révolution et dans l'église, II*, Paris, Rivière, 1830.

SALTARELLI Jean-Pierre, *Agricol Perdiguier (1805-1875), dit Avignon la Vertu, compagnon menuisier et écrivain, programme de la Société Littéraire de Sorgues pour le 175e anniversaire de sa mort*, Sorgues, 2005.

SAND George, *Valentine* (1832), Meylan, Éditions de l'Aurore, 1988.

SAND George, *Lélia* (1833), Paris, Gallimard, « Folio classique », 2003.

SAND George, *Mauprat* (1837), Paris, Garnier-Flammarion, 1969.

SAND George, *Les Sept Cordes de la lyre* (1839), Paris, Michel Lévy Frères, 1869.

SAND George, *Le Compagnon du Tour de France* (1841), Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1979.

SAND George, *La Cause du peuple* [trois numéros : 9, 16 et 23 avril 1848], in-4°, 16 pages chacun, paraissant le dimanche, 25 centimes, Paris, chez Paulin et Lechevalier éditeurs.

SAND George, *Histoire de ma vie* (1855), *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1970.

SAND George, *Les Beaux Messieurs de Bois Doré* (1858), Paris, Gründ, 1966.

SAND George, *La Ville noire* (1861), Meylan, Éditions de l'Aurore, 1989.

SAND George, *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Paris, Michel Lévy, 1871.

SAND George, *Impressions et souvenirs*, Paris, Michel-Lévy Frères 1873.

SAND George, *Contes d'une grand-mère* (1876), éd. B. Didier, Paris, Garnier-Flammarion, 2004.

SAND George, *Dernière Pages*, Paris, Calmann-Lévy, 1877.

SAND George, *Correspondance*, éd. George Lubin, Paris, Garnier, 1964-1991.

SAND George, *Agenda I, 1852-1856. Texte transcrit et annoté par Anne Chevereau*, Paris, Jean Touzot, 1990.

SIVADIER Annette, « George Sand journaliste », *Le Français dans tous ses états*, n° 42, CRDP du Languedoc-Roussillon, 1999, p. 56-59.

TALAIRACH-VIELMAS Laurence, « Savoir s'il y a des fées ou s'il n'y en a pas : leçons de choses et savoirs naturalistes dans les *Contes d'une grand-mère* », dans Michèle Hecquet (éd.), *George Sand et l'éducation*, Paris, Les Amis de George Sand éd., 2013, p. 87-111.

VERMEYLEN Pierre, *Les Idées politiques et sociales de George Sand*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1984.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 7

1. L'éducation populaire :
contextes, conditions, premières étapes 11

1.1 Premières initiatives 13

1.2 L'intervention du gouvernement : la loi Guizot 15

1.3 Les œuvres catholiques 16

1.4 La scolarisation primaire 19

1.5 L'enseignement mutuel 20

1.6 Les bibliothèques populaires 24

1.7 Les journaux ouvriers 28

Conclusion 31

2. Agricol Perdiguier,
l'ouvrier poète 35

2.1 Le compagnonnage 35

2.2 L'« ouvrier poète » 37

2.3 Les relations avec George Sand 40

2.4 Le réformateur social et l'engagement politique 46

2.5 L'éducation des ouvriers 50

3. Martin Nadaud,
ouvrier maçon, engagé et pédagogue 55

3.1 Les petites écoles de campagne 56

3.2 Les voies de l'apprentissage 58
3.3 L'ascension sociale et l'engagement politique 61
3.4 La révolution de 1848 63
3.5 La députation 63
3.6 L'exil et le retour :
représentant du peuple et républicain 64
Conclusion 66

4. Pierre Leroux,
le philosophe prolétaire, réformateur social 69
4.1 Une existence d'engagements incessants 69
4.2 La philosophie de Pierre Leroux 71
4.3 Pierre Leroux et l'éducation 75
4.4 Pierre Leroux et George Sand 81

5. George Sand.
Une éducatrice déterminée et imaginative 87
5.1 L'éducation reçue 88
5.2 Éduquer à travers les romans 90
5.3 Les contes et le théâtre 95
5.4 Une conception de l'éducation exigeante,
libre et ouverte 97
5.5 Une distance critique à l'égard de Rousseau 99
5.6 Une pédagogie naturelle, centrée sur l'enfant 101
5,7 Critique des salles de classe sombres et tristes 104
5.5. Une école unique 106
Conclusion 107

Conclusion générale 111

Bibliographie 117